U d'/ of Ottawa
39003003316469

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chroniqueursetpo00bert

JULES BERTAUT

FIGURES CONTEMPORAINES

Chroniqueurs

et

Polémistes

HARDUIN — CORNÉLY — J. DE BONNEFON — H. MARET
CLÉMENCEAU — ADOLPHE BRISSON
JULES HURET — URBAIN GOHIER — L. TAILHADE
DRUMONT — ROCHEFORT — L. DAUDET, ETC.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT ET Cie, Éditeurs
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53
1906

Universitas
BIBLIOTHECA

A Alphonse SÉCHÉ

J'offre
ces quelques têtes de journalistes notoires
avec l'assurance
de
ma fidèle amitié.

J. B.

PN
5182
.B47
1906

AVANT-PROPOS

—

Les courts essais que l'on trouvera réunis dans ce livre ne tendent ni à former une revue complète des principaux talents des publicistes d'aujourd'hui, ni à présenter un tableau des mœurs de la presse actuelle. Ils constituent simplement des notations sincères sur quelques journalistes du temps présent dont la manière ou le tour d'esprit ont paru assez originaux pour être fixés, les idées assez importantes pour être mises en lumière.

Ce sont des analyses de talents très divers et très inégaux, et rien de plus. Que

l'on n'y cherche point des renseignements sur la vie intime, l'habitat ou les mœurs de tel ou tel, on n'y trouverait rien de semblable. On ne saura, après les avoir parcourus, ni si M. Urbain Gohier est maigre ou chauve, ni si M. Harduin possède de l'embonpoint, ni si M. Cornély porte la moustache ou l'impériale. Tous les détails concernant la personne, la vie et le milieu des protagonistes ont été autant que possible éliminés. Dans un temps où des publications de tous genres s'efforcent, avec une abondance de détails ridicules, de nous rendre dans leurs gestes les plus intimes la vie de nos grands hommes, la critique sérieuse se doit peut-être bien à elle-même et à ses lecteurs de s'occuper d'autre chose que de la façon dont M. Clémenceau est vêtu chez lui ou de celle dont M. de Mitty porte l'habit.

D'autre part, on aurait tort de chercher ici une approbation ou des injures à l'égard de tels polémistes fameux dont il a paru amusant de démonter le mécanisme de style ou de pensée, mais qu'il n'est pas possible de juger à l'heure actuelle définitivement

alors que beaucoup d'entre eux n'ont pas encore terminé leur carrière politique, et, partant, leur carrière de publiciste.

Enfin, il n'a pas paru toujours indispensable, pour l'intérêt de ces notes de critique, de faire l'histoire de ces esprits d'origines très diverses. Une telle méthode historique eût été proprement une biographie, car l'histoire des articles d'un journaliste est intimement liée à l'histoire de sa vie elle-même. Il s'agissait simplement de définir une « manière » qui, pour beaucoup, est un ensemble d'idées claires, un noyau de convictions ou d'illusions, et qui, pour quelques-uns, se résume surtout en une syntaxe et même en un style.

La seule originalité de ce livre-ci, c'est que, dans vingt ans, il ne sera plus possible d'en écrire un semblable sur les journalistes d'alors, car ceux dont nous avons tenté d'esquisser la physionomie seront très probablement les derniers représentants de cette forte école qui va des Girardin et des Carrel aux About et aux Fouquier. Dans vingt ans, la critique du journalisme ne trouvera comme sujets que des reporters et

des photographes. Ce sera peut-être suffisant pour le public, ce ne le sera plus pour les lettres.

M. HARDUIN

—

Incontestablement, il était né pour la besogne qu'il a entreprise, et il s'y est trouvé tout de suite à son aise, comme il a su, du même coup, se conquérir la grande masse du public. Il répondait si exactement aux tendances et à la pensée secrète de celui-ci, il apportait un style et une manière si adéquats au style et à la manière de ses lecteurs qui se seraient avisés d'écrire, il reflétait d'emblée et avec tant de bonheur leurs préoccupations et leur morale, et leur direction d'esprit, et leurs mœurs, et leurs haines, et leurs passions, que chacun avait, chaque matin, l'ineffable volupté de se contempler, en quelque sorte, soi-même journaliste dans son journal favori.

On voulait des articles courts : il en fabriquait qui n'avaient pas cinquante lignes. On voulait une opinion sur toutes choses : il en émettait à votre gré, sur tous les sujets imaginables, qu'ils fussent du jour, de la veille ou du lendemain ; bien mieux : il n'émettait pas une opinion vulgaire, mais qui se piquait d'être originale, quoique toujours à la portée de chacun, si bien que tous pouvaient la prendre pour eux et la répandre comme étant de leur crû. On voulait une philosophie claire : la sienne avait la limpidité du vide. Une morale pas ennuyeuse : il avait toujours le mot pour rire, même de ce qui ne prête pas à rire, ce qui, comme on le sait, provoque d'ordinaire le maximum d'hilarité. On voulait un défenseur du public : il était le public lui-même, se citant volontiers en exemple, toujours prêt à ériger sa propre destinée en destin universel. On voulait un journaliste et pas un écrivain : il savait écrire... sans fautes d'orthographe. On ne voulait pas un artiste : il n'en donnait jamais l'illusion. — même de loin. On voulait un homme de bon sens : il était le Bon Sens incarné.

Et l'employé qui parcourt d'un œil nonchalent son journal du matin, le commis de magasin pressé qui le lit au galop, l'homme d'affaires qui le dévore affolé, l'homme de province qui le déguste savamment, le parisien et le colonial, la mondaine et la bourgeoise, le prolétaire et

le garde municipal, tous et toutes répétaient à l'envi, avec l'intonation de Sarcey vieilli se pâmant dans son fauteuil d'orchestre :

— Ah ! Cet Harduin ! Ah ! Cet Harduin !...

Qu'est-il donc, au fait, cet Harduin, et par quelle vertu magique s'impose-t-il ainsi au respect reconnaissant d'une multitude qui, d'ordinaire, ne témoigne que juste un peu d'attention aux plus grands de ses artistes ?...

* * *

Cette vertu magique, je crois bien qu'il n'est pas besoin de la chercher très loin et qu'on l'aura définie tout de suite lorsqu'on aura dit qu'avant d'être ceci ou cela, avant toutes choses, M. Harduin est et veut être un homme de bon sens.

En général, on ne se défie pas assez du bon sens. Peut-être m'apparaît-il « bon » c'est-à-dire droit aux yeux de la majorité des gens que parce qu'ils n'ont jamais réfléchi qu'ils en pouvaient concevoir un d'une autre sorte. Et, en tous cas, leur jugement n'a d'autre valeur que celui d'un jugement humain, donc essentiellement relatif, et nous pouvons toujours discuter le criterium par lequel ils prétendent reconnaître le bon sens d'avec le mauvais sens.

Mais, outre cette force énorme de représenter l'opinion du plus grand nombre, le bon sens

a pour lui cette puissance traîtresse de savoir se draper d'un illusoire manteau de vérité qui le rend, dirait-on, inexpugnable. Il apparaît comme la forteresse même de la Vérité tout entière, Vérité d'autant plus redoutable, semble-t-il, que son pouvoir propre s'accroît du pouvoir immense de la majorité qui l'accepte.

Aussi, consciente de sa valeur, sa domination s'exerce-t-elle, tyrannique. Le bon sens, et, avec lui, les hommes de bon sens, ceux qui le représentent ou qui croient le représenter, ne se contentent pas de juger en souverains maîtres et sans appel. Ils ordonnent de la façon la plus précise et ils surveillent eux-mêmes l'exécution de leurs jugements. A toute minute, la même phrase revient :

« Le bon sens ordonne... Le bon sens commande... Il appartient au bon sens de décider... » Et, en vérité, il semble, en effet, qu'il y ait là comme une puissance supérieure à chacun de nous, supérieure même à la foule humaine, qui substitue à nos volontés particulières ou nationales une volonté extra-humaine, qui nous inflige sa philosophie, sa morale, ses dogmes, ses pensées et ses ordres — souvent néfastes.

Car le bon sens a des haines et des haines vivaces. D'une façon générale, on peut dire qu'il hait tout ce qui n'est pas semblable à lui, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas médiocre, ratatiné, terre à terre ou simple jusqu'à la stu-

pidité. Tout ce qui, par un côté quelconque, échappe à la forme de sa conception, qui ne rentre pas exactement dans ses cadres habituels, lui devient odieux, et, partant, ennemi.

Cette incapacité foncière à concevoir d'autres modes de pensée ou d'action que ceux qu'il a fixés une fois pour toutes entraîne d'ordinaire les effets les plus désastreux chez ceux qui la possèdent: leur jugement devient étroit, rigide, absolu, j'ajouterais volontiers marqué au sceau de l'infaillibilité, mais, alors, je ne serais plus d'accord, me semble-t-il, avec le cas de M. Harduin. S'il est, en effet, atteint, des principales tares qui s'observent chez les êtres qui professent le bon sens, il échappe presque entièrement à cet autoritarisme ridicule qui commande avec des airs à la Homais satisfait de sa propre science.

Il se fait humble volontiers, ne nous épargne cependant pas les fruits de son expérience, mais sait toujours se tenir sur la limite « observations », n'essayant jamais ou presque jamais de traduire en actes ses maximes de morale ou de pensée. Il est l' « observateur avisé », (parce que de bon sens), et ce rôle, modeste en apparence, mais très grand, en réalité, par la continuité avec laquelle il le joue, l'enchante au point qu'il ne saurait, en vérité, en souhaiter un autre.

Et, dans sa joie d'observer et de faire profiter

autrui de ses découvertes, il parle tout le temps, à tort et à travers, et sur toutes choses et sur tous les gens et sur toutes les questions. Oh! qu'il est bavard et comme on le sent intarissable! Et ne protestez pas qu'il sait se contenir, au contraire, plus qu'un autre, puisqu'il enferme toujours sa pensée en cinquante lignes, puisqu'il a la prétention d'être l'écrivain concis jusqu'à la sécheresse; je pourrais vous riposter que la longueur d'un article ne fait rien à l'affaire et qu'on peut être tout aussi bien bavard en cinquante lignes qu'en trois cents. Il suffit de parler tous les jours, et sur tous les sujets, sans jamais se lasser de parler — pour ne rien dire. Cette indigence de pensées est peut-être la forme la plus caractéristique du bavardage littéraire; c'est, en tout cas, celle qui le fait mieux ressembler au ton ordinaire des conversations moyennes. Et voilà déjà une des raisons du goût profond du gros public pour la littérature harduinnesque : « Il écrit comme l'on parle! C'est une véritable causerie! » Effectivement, c'est bien une causerie de la même nature, de la même portée, de la même philosophie, de la même valeur que la causerie du coin de la rue entre le boucher qui passe et le concierge qui balaie devant sa porte, entre le marchand de marrons et son client, entre l'épicier et la petite bonne du second. C'est une causerie intarissable, c'est un

bavardage qui n'a d'égal à rien puisqu'il se répète tous les jours, c'est à la fois inutile, instinctif et vide comme une conversation chez le coiffeur. Et il faut croire que personne ne peut s'en passer puisque ça recommence tous les jours.

Parler sur tout plaît déjà fort au public, raisonner sur tout lui plaît encore mieux, car il reconnaît là volontiers le signe d'une intelligence supérieure, une sorte de compétence universelle, ou, mieux, de rouerie universelle qui ne se laisse abuser par aucun homme ni par aucun pouvoir. Lorsque son journaliste favori se permet, chaque matin, telle ou telle remarque piquante sur nos finances, sur nos arts, sur notre marine ou notre politique extérieure, il est à la fois émerveillé et enthousiaste. Il s'étonne devant cette largeur de pensée, il s'extasie devant cette justesse d'observation, il conclut avec un sourire : « Hein! Ce qu'il la connaît dans les coins !... »

Plus habile encore que cette habileté même, M. Harduin donne, en outre, à son public la volupté profonde de croire que ces habiletés, ces finesses, ces roueries ne sont pas l'apanage du journaliste, que c'est la monnaie courante d'une intelligence très ordinaire, que chacun aurait pu aussi bien que lui trouver ou retrouver ces choses subtiles et amusantes. A dessein il se fait humble, si l'on peut dire, il « se met au

niveau, » il se rabaisse au bon sens vulgaire de la masse, il aimerait volontiers à ce qu'on le crût aussi simple d'esprit que le dernier de ses lecteurs, il est « bonhomme » jusqu'au bout des ongles, il s'arrondit chaque jour, avant dix ans, s'il continue, il sera à point, il sera Sarcey.

Attitude excellente par quoi l'on se fortifie très vite dans l'estime de ses lecteurs moyens et qui mène tout doucement à ce que Flaubert a si heureusement défini « l'exaltation du bas ». Vous vous souvenez du sottisier de l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* et de la fameuse phrase de Proudhon qu'il citait en exemple de bêtise : « Il faut plus de génie pour être batelier du Rhône que pour faire les *Orientales* ». M. Harduin n'a pas encore osé insinuer à ses lecteurs quelque vérité de ce goût, mais il aurait bien tort de se gêner, et je lui prédis un succès foudroyant le jour où il risquera un bon paradoxe de cette qualité. Concevez-vous l'effet d'une pensée de ce calibre, non sur des simples (ils n'en goûteraient pas toute la saveur), mais sur des demi-instruits, sur des produits des écoles primaires supérieures ou des commis de magasin ? Concevez-vous l'orgueil subit qui les peut envahir à voir rabaisser enfin par un homme de lettres, un vrai, ces artistes, ces poètes et toute cette bande de clampins qui osent leur disputer la palme du génie ? Quelle

salve d'applaudissements ! Ah ! que M. Harduin ne se gêne donc pas...

Mais il ne se gêne pas, et, dernièrement encore, à propos de la mort prématurée d'un critique connu, tué par l'excès de travail intellectuel, il sut répondre vertement à M. Marcel Prévost qui avait eu le mauvais goût de souligner combien était profonde la fatigue de l'effort artiste et quelle usure terrible il provoquait chez l'homme moderne. En lisant ces lignes, M. Harduin s'ébahit et se sentit secoué d'un rire énorme : à qui fera-t-on croire qu'il soit plus pénible de mettre du noir sur du blanc, bien abrité du froid, l'hiver, du chaud, l'été, que de débarquer des marchandises sur le canal Saint-Martin ou de trimer sur les routes poudreuses ?

« L'écrivain s'imagine-t-il que l'industriel qui « lutte contre la concurrence, qui doit chercher un débouché à ses produits, dont une « grève peut subitement paralyser l'effort, est « sur un lit de roses? Et le commerçant ? Il a « pris des engagements ; s'il n'écoule pas ses « marchandises, il ne pourra les tenir : c'est « la faillite. Que dire du petit patron, etc... » A qui fera-t-on croire que tous ces gens-là ne travaillent pas autant du cerveau que les hommes de lettres? Et le banquier? Et l'homme de finances? « Ceux-là ont des préoccupations « bien autrement graves que les préoccupations « de l'auteur dramatique qui arrange dans son

« cabinet les péripéties devant amener, au qua-
« trième acte, le mariage d'Alfred avec Ernes-
« tine. » Car c'est ainsi que M. Harduin conçoit l'auteur dramatique, et, probablement aussi, le romancier et le poète : tas de farceurs qui voudraient nous faire croire qu'ils travaillent, qu'ils s'usent à la vie débordante de Paris! Encore un « pont » dans lequel M. Harduin ne coupe pas : « Le redoutable entraînement
« qu'impose Paris ! C'est là une de ces bonnes
« plaisanteries qu'on peut prendre en pro-
« vince. » Allons donc! Est-il fourbu, lui, M. Harduin? Mais pas du tout, il est plein de santé : « Je suis l'esclave de la vérité, et il me faut
« confesser que je me porte très bien. » Alors! Vous voyez bien que tous ces gens-là sont des farceurs qu'une démocratie vraiment organisée ne laisserait pas inoccupés, mais commencerait pas faire doucher pour les rendre à l'état de santé, à l'état de force, à l'état de bon sens, à l'état de M. Harduin.

Conclusion : Je vous l'avais dit mes enfants, et tous les gens qui pensent sainement vous le diront : Il faut plus de génie pour conduire une barque...

* * *

Ce sont là d'excellentes manières de se concilier les bonnes grâces de la masse du public.

Il en est d'autres, et de non moins ingénieuses. Il importe, d'abord, de proclamer que la première question est la question du ventre.

On ne saura jamais assez croire de quelle importance est pour l'humanité la question du ventre. C'est une question primordiale, chacun sait ça, c'est toute la question sociale, et c'est encore quelque chose de plus. C'est le leitmotiv type de tous les leitmotiv du journalisme, et, avec elle, vous êtes assuré d'empoigner votre public. Car il n'est pas que les seuls indigents ou les seuls prolétaires pour s'inquiéter du prix du pain ou de la hausse de cinq centimes sur la vinasse. Le même problème préoccupe, — sous une forme ou sous une autre, — le représentant de la grande et de la petite bourgeoisie, et peut-être pour des motifs très différents, mais, au fond, c'est bien de la même chose qu'il s'agit et c'est avec la même âpreté que l'on discute de part et d'autre.

Ainsi, voyez M. Harduin qui, pourtant, n'est pas un prolétaire : à tout instant, il s'inquiète du prix du pot-au-feu à Londres, à Berlin, à New-York, à Paris, il donne des chiffres, il transmet des indications, il calcule en dix lignes à combien revient le bol de bouillon dans chacune de ces villes et il conclut en dix autres qu'il faut être libre-échangiste parce que, décidément, il est encore moins cher à Londres que dans toute autre contrée. Voilà de la

bonne économie politique, de l'économie sans livres, sans graphique, sans théoriciens, ni professeurs, voilà des opinions justes puisque marquées au coin du bon sens, puisque surtout s'étayant sur des faits précis, des faits connus de tout le monde, à la portée de tous et facilement vérifiables. Rien de plus beau que la théorie du pot-au-feu. Vous souriez ? Vous avez tort. Réfléchissez seulement combien de révolutions se sont faites et se feront encore là-dessus. Or, qu'est-ce qui les fait ces révolutions, qu'est-ce qui descend dans la rue et construit des barricades pour le pot-au-feu ? M. Harduin ou le public ? C'est le public, son public, et vous voyez bien qu'il l'intéresse prodigieusement en faisant à tout instant appel à son ventre, et qu'il remplit ainsi admirablement sa fonction d'éducateur.

Il ne se contente pas, du reste, d'instruire : trop d'attention à la fin lasserait ses plus chers partisans. Il faut savoir se dérider de temps en temps. Comme entr'acte, il goûte assez les hypothèses saugrenues qui lui permettent de broder quelque littérature tout en proclamant des vérités éternelles et en disant leur fait aux princes. Il abuse vraiment du « Si j'étais roi », il en connaît tous les effets et il ne manque jamais de les essayer sur le public. Il se donne ainsi et il donne à tous le malin plaisir de refaire chaque jour le monde à sa manière, qui

est évidemment la seule bonne, puisque c'est celle du parfait bon sens.

Il a un grand mérite, et celui-là est indiscutable : jamais il ne bougonne. Non qu'il soit d'une folle gaieté, mais comme il tient sa philosophie pour bien supérieure à tout ce qui l'entoure, il n'est pas loin de penser que, par la finesse et la sagesse de son raisonnement, il s'élève fort au-dessus de tous. Dès lors, que peuvent lui faire les pires événements ? Il les enferme en dix lignes, les juge en dix autres et conclut en cinq. Avouez qu'à ce prix-là, il est possible d'avoir un peu d'optimisme et quelque nonchalance d'esprit.

Parfois même il se sent très heureux de vivre et tout-à-fait disposé à communiquer sa joie aux autres. Alors il se met à rire aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose. Généralement, du reste, il a la facétie très lourde : il invente de se porter candidat à l'élection papale ou il trouve encore moyen de se gausser de l'Académie et du Dictionnaire ou il se rit volontiers des crinolines. Ces accès de gaieté ne durent pas chez lui, cependant, sa plume s'y sent mal à l'aise, elle ne triomphe vraiment que dans le domaine de l'économie politique ou dans celui de l'économie morale. Là elle est incomparable de netteté et de précision, elle écrit sans effort et sans aucun remords une multitude de pensées pas très fortes, pas très élevées,

mais qui s'adaptent si exactement à l'esprit moyen du public moyen, mais qui sont si bien le reflet de ce public, qui sont si nettement sa pensée, son opinion, son jugement et sa finesse, que comme disait l'autre, il s'en pâme chaque fois d'un rire énorme : « Ah ! Cet Harduin ! Ah ! Cet Harduin !... »

***

Avec tout cela, en amalgamant ces défauts et ces qualités, que représente-t-il exactement, — je n'ose pas dire dans la pensée contemporaine, mais dans le journalisme contemporain? Est-ce une critique des mœurs très indulgent et assez perspicace ? Est-ce un défenseur des opprimés qui aime volontiers à fronder les grands de sarcasmes pas trop aigres mais « marqués au coin du bon sens ? » Est-ce un voltairien ou un disciple de Bérenger ou un emule de Sarcey ?...

A la vérité, je crois qu'il groupe dans son cerveau un grand nombre de ces traits-là et qu'en définitive, il est surtout le journaliste bourgeois dans toute son horreur. Ne vous récriez pas, à ce titre de bourgeois, qu'il prend plus volontiers la défense des prolétaires que celle des classes aisées, qu'il n'est pas empli d'un profond respect pour les classes supérieures, qu'il n'a pas non plus l'admiration du pa-

nache ni celle des généraux victorieux. Tous ces traits de l'ancienne bourgeoisie ont disparu peu à peu et le terme de bourgeois a encore une fois changé de sens. Non, il est bien vrai que le bourgeois n'aime plus beaucoup le panache ni les revues militaires parce qu'à la vue des beaux uniformes il associe maintenant l'image de la guerre qui fait baisser la rente et qui envoie au feu tous ses enfants, et M. Harduin n'aime pas volontiers les gens de sabre ou d'épée. Non, il est bien vrai que le bourgeois n'est plus en adoration comme jadis devant les grands de cette terre, d'abord parce que ces grands sont de plus en plus petits, ensuite parce que la distance de lui à eux paraît beaucoup moins considérable maintenant que la question d'argent domine toutes les autres, et la jalousie adoratrice de jadis a fait place, enfin! à l'orgueil de soi-même, et M. Harduin se sent très fier, quoique pauvre petit journaliste, devant les milliardaires américains et les princes du sang. Non, il est bien vrai que le bourgeois ne hait plus avec la même intensité ni de la même manière les classes déshéritées, d'abord parce qu'il a compris que cette haine-là était absurde, puis parce qu'il s'est dit qu'au fond il valait mieux les instruire (ce qui est toujours une façon de rester leur maître) et M. Harduin prend volontiers la défense des opprimés contre le patron, car le patron d'aujourd'hui n'est plus, la majeure

partie du temps, le petit patron bourgeois de jadis, mais la puissante société anonyme que soutiennent les derniers piliers de l'aristocratie ou les gros manieurs d'argent.

Et M. Harduin possède encore toutes les autres qualités de la bourgeoisie: on a vu avec quelle vénération il soignait son ventre et comme ses opinions d'économie politique se modelaient sur la qualité de son estomac, on ne saura jamais assez dire combien il est frondeur et quelle antipathie instinctive il possède contre le gouvernement établi, quel qu'il soit. Combien il est gêné parfois d'être, pour un moment, gouvernemental! Et comme il respire quand il est débarrassé de la contrainte pénible d'avoir à louer nos maîtres! Enfin, on l'a vu, il est naturellement dur aux artistes, aimable avec tous d'une amitié vulgaire qui fait du lecteur non un ami, mais un compagnon de route, aimable sans art, fin sans délicatesse, sans élans vers la beauté et surtout sans grâce.

Et il reste, avec cela, que M. Harduin fait le charme d'une grande partie de ses lecteurs et de ses lectrices par la magie de son gros bon sens, par sa tendance à faire dominer les choses de la matière sur celles de l'esprit, par l'illusion qu'il sait donner de sa finesse, de sa psychologie, par ses procédés, en un mot, et par la tournure plaisante de sa manière. Ils en rient, donc ils sont désarmés, donc ils sont heureux!

Et en face de cette littérature facile des «Notes Parisiennes,» on se plait à évoquer l'esprit subtil, rare et délicieux dont fit preuve un journaliste qui, pendant plusieurs années, remplit la même fonction quotidienne que M. Harduin, on goûte mieux encore le souvenir de M. Alexandre Hepp, l'auteur inimité de ces «Quotidiennes,» sa large compréhension de la vie et de l'humanité, son sincère élan d'altruisme, la pénétrante analyse des cœurs qu'il faisait en dix lignes, les admirables morceaux frappés comme des médailles qu'il créait au jour le jour malgré son labeur écrasant, la forme toujours nouvelle qu'il savait prêter aux pensées les plus banales, le tour élégant dont il enveloppait chaque chose, et que, hélas! ignorera toujours M. Harduin. Même moule : deux œuvres de qualité diverse ; même matière: deux points de vue différents ; même arme : deux buts divergents. Qui a raison de l'artiste ou du journaliste ? Hélas ! J'ai bien peur que, pour le public, ce ne soit toujours le journaliste...

M. JEAN DE MITTY

—

Il faut sentir et non savoir.
Henry Beyle

Vous êtes-vous parfois demandé quelle étrange figure pourrait faire au milieu de nos mœurs et de nos idées un homme de l'avant-dernier siècle qui se verrait tout à coup transporté sous l'habit vulgaire du citoyen français, dans notre monde d'aujourd'hui, qui y devrait aller et venir, écrire et penser, observer choses et gens?... Entendez que cet homme de jadis habite chez nous, non dans quelque coin discret, au milieu de livres poussiérieux ou dans la solitude exquise d'une campagne retirée, mais en pleine lumière crue du boulevard, qu'il vit notre vie de chaque jour, — que dis-je! gazetier du plus instantané

et du plus abracadabrant des journalismes, du grand reportage lui-même !

La question vous paraît extravagante, elle se pose pourtant à moi chaque fois qu'il m'advient de lire quelques lignes de M. de Mitty, tant, par son tour d'expression et de pensée, pour la contexture de sa phrase et le maniérisme de son sentiment, ce journaliste me rappelle quelque écrivain précieux de l'Ancien Régime... Est-ce bien, du reste, de l'avant-dernier siècle qu'il faut parler en songeant à lui, et, à y regarder de près, ne s'agirait-il pas plutôt d'un homme de jadis tout court, d'un homme qui connaît le passé, qui l'adore, qui s'en fait gloire, et qui lui survit, en quelque sorte, d'une façon bizarre et imprévue ?...

S'il fallait préciser l'époque dont M. de Mitty, dans le fond de son cœur, se sent le plus volontiers contemporain, je pense que c'est dans la première moitié du dernier siècle qu'il la faudrait fixer. Georges Brummel, le comte d'Orsay, la société polie et diplomatique de la Restauration, le souci des belles-lettres qui animait tant d'esprits, le contact — un peu lointain tout de même (car, enfin, on est de bon ton) des premiers romantiques, — le souvenir tout proche de l'épopée impériale, le compagnonnage d'Henri Beyle, quelques voyages en Italie, beaucoup de soirées aux Français, de longues conversations avec les survivants de

la Grande Armée, voici qui constitue certainement aux yeux de M. de Mitty l'époque la plus savoureuse, celle où il goûterait le mieux et le plus profondément ce sens du *The right man in the right place* dont parlent les Anglais.

Nous l'imaginons très volontiers héros de Balzac, ou, mieux, de Stendhal, si délicieusement rococo de type et d'allures, si parfaitement croqué par Johannot, si peu romantique cependant, si curieux des dessous de l'histoire, si farfouilleur d'anecdotes et si disposé à les noter toutes, dans leur véracité ou leur fausseté. Quel délicieux Fabrice, fougueux et raisonneur, ou plutôt quel impertinent et profond Lucien Leuwen eût pu faire ce journaliste avisé, se complaisant à démonter les états d'âme de chacun de ses contemporains afin d'en mieux admirer l'hypocrisie ou d'en exalter la perversité. Je l'aperçois très bien botté, ganté, l'épée au côté, un stick à la main, cavalcadant à la suite des armées napoléonnienes, ou, plus tard, faisant les délices de la société de quelque vieille ville royaliste de la Restauration. Et ce serait encore et c'eût été sûrement un coureur de grands chemins, constamment à la veille de passer les Alpes ou la Manche, amoureux fou de quelque belle cité d'Italie ou de France, toujours aux aguets derrière la vitre embuée de sa chaise de poste qui le promène aux quatre coins de l'Europe. Et

c'eût été, au demeurant, le plus aimable des dandys.

Tel il nous apparaît le plus souvent à travers ses préférences et ses instincts, mais ceci n'est qu'un côté de sa physionomie vraie, et, souvent, pour le définir, il faudrait remonter plus avant, évoquer ceux qui gravitaient autour des cours pompeuses de l'ancien régime, non pas même celles du XVIII^e^ siècle qui s'embourgeoisaient du Louis XV à l'âme de commis de magasin en bonne fortune ou du Louis XVI serrurier, mais celle du grand siècle, la seule, l'unique. Il y a certainement vécu, il en a connu tous les comparses, il se rappelle leurs noms, leur figure, leurs manières et leur apparat, il en a gardé certains gestes et certaines habitudes de pensées, et lorsqu'il croise dans la rue quelqu'un de ces messieurs de l'Académie Française ou un personnage important de ceux qui approchent la cour de l'Elysée, fait-il instinctivement le geste de retirer son chapeau à plumes et de s'incliner d'une révérence parfaite.

C'est qu'avant tout, il prise fort la politesse, non pour ce qu'elle lui permet d'entretenir un commerce agréable avec ses concitoyens (je crois qu'au demeurant, il s'en moque), mais pour ce qu'elle est restée l'un des rares vestiges de la tradition française. Soigneusement il la cultive, s'efforçant lui-même d'en faire montre

en chaque occasion, ne la négligeant ni à la ville, ni dans son style. Parle-t-il d'un savant illustre, d'un artiste vrai, il le fait avec déférence et presque sans malice, aperçoit-il à l'Opéra ou ailleurs le vieil habitué des premières, il court à lui avec un grand empressement témoignant beaucoup de zèle, de vénération pour ce vieillard aimable qui aime toujours si fort à se raconter, doit-il approcher, pour les besoins de sa gazette, quelque ministre, il le fait en homme de bonne compagnie, qui connaît les choses d'Etat et ne révèlera que ce qui lui a été confié être sans importance. Obtient-il la faveur insigne d'être reçu en audience par l'un des prétendants qui s'égrènent à nos frontières, il en marque aussitôt sa satisfaction par un respect absolu. Il prise l'air de belle santé de Monseigneur le duc d'Orléans, il admire la magnifique prestance du général Bonaparte, il plaignait Déroulède de tout son cœur. Vous croyez qu'il a souri parce que Monseigneur arborait ce jour-là, des molletières évidemment désuètes, ou qu'il était habillé d'un complet vert, bien tyrolien à coup sûr, mais d'un goût plus douteux? Erreur! M. de Mitty n'a point souri d'eux, il s'est complu seulement une minute de leur appareil, avec toute l'indulgence que l'on accorde à ceux que l'on aime très fort.

La politesse lui fait un devoir de ne chagri-

ner que ses ennemis, et il pousse l'amabilité jusqu'à vouloir, à tout prix, découvrir dans l'âme de chaque personnage notoire, quelque mérite, par quoi celui-ci pourra être loué. Quête ingénieuse pour laquelle il suffit d'un peu d'imagination et d'un grain d'humour. Ainsi, pour la propre satisfaction de sa conscience, il transforme, sans y prendre garde, les êtres et les choses. M. Loubet, dans le cadre somptueux de l'Elysée ou intime de la campagne, lui apparaissait toujours comme une manière d'épicurien satisfait, assez disposé à toutes les indulgences, bénisseur et béni, aimant, par ci, par là, dans la chaleur d'une digestion facile, à s'entretenir des grands problèmes de l'humanité. M. Combes était un philosophe remarquable, un homme poli et de mœurs agréables, ayant parfois le sourire un peu triste d'un qui a vécu mais n'en veut tout de même pas à l'existence, et qui, d'une main distraite, tournait lentement les pages d'un vieil Horace jauni. La politique de M. Delcassé l'intéressait au même titre que celle de M. de Richelieu, et, pour peu qu'on l'y poussât, il était assez disposé à établir un parallèle tout à l'honneur du ministre républicain. L'élégance sobre de M. Deschanel lui a toujours fait impression. Il avouerait même qu'il la préfère à l'éloquence de l'ancien Président, car, dans l'échelle des qualités, il met

au-dessus de tout les belles manières, ce que lui-même appelle le « bel air ».

Parle-t-il d'un grand homme ou d'un citoyen notoire qu'environne le respect de tout un peuple, il s'intéresse moins à la conversation de celui-ci ou à ses idées qu'à la façon dont il est accommodé, à la manière de mettre son nœud de cravate ou à la coupe de sa redingote. Aussi a-t-il des trésors d'indulgence pour ceux dont l'âme se préoccupe surtout de ces futilités. Lorsque, par hasard, il rencontre un homme de notre temps que le souci de la politique ou des affaires n'a pas absorbé au point de lui faire oublier ce culte de l'élégance, il en est enthousiasmé. Jadis il se divertissait parfois de feu le Président Félix Faure, mais, sous son ironie, perçait toujours comme une gratitude à l'égard de l'ancien commerçant qui tentait de se civiliser. Il a eu des mots durs pour « cette exposition de blanc » qu'est le décoratif M. Chauchard, mais il n'aurait garde d'oublier que cet homme de bon ton est quelque chose comme le dernier de nos fermiers généraux. Il a compris admirablement le rôle du Protocole dans une démocratie où, plus que sous tout autre régime, se justifie la nécessité d'un « magistère des élégances ». Il stigmatise, aussitôt qu'elle lui apparaît, la vulgarité de quelques-uns de nos hommes publics, leur mépris de la grâce et du confort, la générosité... ou même l'absence

totale de leur goût. Il n'ignore pas que ces défauts sont aujourd'hui l'apanage ordinaire de chacun, mais, au lieu de s'en désoler bruyamment, il préfère se consoler en exaltant ceux qui ont conservé et perpétuent parmi nous ces façons policées de jadis qui ont, en quelque sorte, acquis plus de prix encore en devenant plus rares.

Ne croyez pas, du reste, qu'il ait gardé de la Cour la seule passion des habits brochés et des équipages de gala, il aime aussi volontiers à conter les historiettes scandaleuses et à produire les « mots » de ses personnages favoris. Il n'a cure que ces historiettes sont fausses pour la plupart et qu'il répète un peu trop souvent les mêmes « mots », il se grise chaque fois de cette chronique de l'Œil-de-Bœuf qui lui paraît supérieure et d'une saveur toujours nouvelle.

La vérité, c'est qu'il adore les potins comme on les aimait jadis, non parce qu'ils peuvent nuire à autrui et sont une manière de calomnie anonyme, mais parce que le potin, c'est le côté malicieux, paradoxal, fantaisiste, de la conversation, parce que le potin, c'est le trait de mœurs, l'anecdote vivante, toute chaude, entendue et recueillie par un disciple de Tallemant, parce que le potin c'est comme une tranche de vie sans apprêt, sans profondeur, mais qui est bien de la vie, parce que c'est le fait du jour,

l'événement de la veille, à la mode aujourd'hui, oublié demain, mais qu'il *faut* savoir, parce que potiner, c'est surtout converser et que rien, en France, n'égale le plaisir de converser.

Comprenez-vous dès lors pourquoi les meilleurs chroniques de M. de Mitty sont surtout des chroniques parlées ? Correct et sceptique, un peu guindé peut-être, mais toujours affable lorsqu'il le faut, il écrit avec un sourire d'ironie, — une ironie un peu sèche, exprimée en une langue très maniérée, et l'on a l'impression, non point que M. de Mitty est à sa table de travail, mais qu'il s'exerce dans un salon brillant, au milieu du plus élégant des auditoires. Sa phrase précieuse sent l'effort, le désir de paraître, de faire effet. Le mot file comme une flèche, le trait s'enfonce aiguisé, la malice pétille, le causeur se sourit à lui-même de contentement et jette un regard ému sur la noble assistance qui se pâme...

Hélas ! Tout s'est évanoui au contact du siècle médiocre, et ce n'est plus seulement au salon que se lit la prose du gazetier, c'est aussi dans l'échope du cordonnier, dans la loge de la concierge, dans le bureau de l'employé. Langage châtié, pensée subtile, détours imprévus, notes qui eussent ravi Stendhal, pointes dont se fût pâmé M. de Talleyrand, tant d'efforts inutiles gaspillés en pure perte, tant de talent jeté à la face du lecteur incompréhensif qui ne sait rien

déguster et lit d'un œil dédaigneux. M. de Mitty soupire.

Mais, qu'importe ! D'une plume qu'il voudrait alerte, d'un esprit qu'il voudrait aimable, d'un sourire qu'il voudrait nuancé de toutes les ironies, sautant, virevoltant, se cambrant et se démenant : précieux jusqu'à l'afféterie, désuet jusqu'au solécisme, cancanier mais si poli, impertinent mais si français, M. de Mitty n'en continue pas moins dans les gazettes, à nous tracer l'âme de quelques-uns de nos contemporains.

***

A-t-il réussi à nous en donner une image à peu près exacte ? Avouez que la question a son importance pour qui se pique de grand reportage. C'est, au fond, l'éternel problème de savoir si un journaliste doit être un littérateur, c'est-à-dire doit s'efforcer de nous donner des choses et des gens une vision personnelle, ou bien s'il doit demeurer l'impartial et l'impassible témoin qui se contente de fixer en un style télégraphique les images que la vie apporte sous ses yeux, photographe de la réalité, soucieux seulement du bon éclairage de la scène et des détails bien venus.

Nous savons trop, hélas ! à quel abus de langue et de pensée (?) peut aboutir la littérature

journalistique lorsqu'elle est cultivée par des ignares ou des imbéciles, nous connaissons trop d'exemples funestes de ces pseudo-écrivains qui transforment le fait-divers de trois lignes en un mauvais chapitre de roman-feuilleton, pour applaudir aux cabrioles grotesques du bas reporter déguisé en écrivain.

Des faits, des faits ! Sans doute le public veut des faits, mais, d'abord, y a-t-il encore un certain public qui goûte, plus que la chose brutale la manière dont elle lui est présentée, et y a-t-il ensuite un certain nombre de faits qui ne peuvent être quêtés par un grossier reporter et pour lesquels il faut, de toute nécessité, une plume littéraire. Il y a, dans le public, non seulement une tendance à tout savoir, mais à savoir surtout ce qu'on lui célait jadis. Jamais on ne s'est livré avec plus de passion à cette recherche des « petits côtés » de nos grands hommes, à cette frénésie des gloires en robes de chambre, à cette quête incessante des mêmes anecdotes « qui éclairent d'un jour tout nouveau » et surtout qui consacrent dans l'esprit bête du populaire, qui assouvissent son inlassable, sa malsaine curiosité. Car le public de maintenant veut tout savoir et à tout prix et pardonne tout d'avance à qui aura assez de flair ou assez peu de scrupules pour tout lui dévoiler. « Le voile de la vie privée » est une formule qui n'existe plus pour personne, mais surtout pour ceux

qui sont illustres de quelque manière. On n'admet plus, en cette République d'égalité, qu'un être ou une chose puisse être *tabou*. Le *mystère* n'est pas inscrit dans les Droits de l'Homme, non plus que la courtoisie ou la simple politesse. Désormais la besogne du journaliste est simplifiée : est désormais assuré d'un estime rapide quiconque prouve que le *tabou* n'existe pour personne, quiconque assure et permet à ses contemporains d'assurer que celui-ci n'est juste qu'en apparence, n'est beau qu'habillé, n'est poli qu'en société, qu'en réalité vraie, il est vulgaire, il est laid, il est fourbe, il est bête. Et c'est déjà une bien douce satisfaction pour le public et un baume exquis pour son envie de tout ce qui est grand, de tout ce qui est noble, de tout ce qui le dépasse.

Mais il y a plus, et ce n'est pas seulement l'intimité des contemporains notoires que chacun veut connaître, c'est, à proprement parler, l'intimité de chaque chose, les mille petits signes invisibles qu'un œil attentif et prévenu découvre dans l'histoire au jour le jour et qui donnent à celle-ci une signification toute nouvelle, une valeur toute différente. Ce qu'il importe de connaître, c'est ce qui se passe derrière la toile, ce qui se chuchote dans la coulisse, ce qui explique le gros drame ou la grosse comédie de la veille. On veut être informé sur l'envers des événements, car, pour l'orgueil de chacun,

c'est comme une satisfaction d'amour-propre qui le hausse au rang de ceux qui savent, pour sa curiosité inlassable, c'est un aliment qui lui est devenu nécessaire.

Et, par le journaliste qui doit se plier à cette nécessité de l'heure actuelle, chacun pénètre maintenant partout, est au courant de tout, n'ignore rien de ce que se contaient jadis entre eux les seuls initiés, voit en même temps le canevas de chaque affaire et l'envers de ce canevas. Les hommes ne lui apparaissent plus très grands parce qu'il les connaît trop dans leur intimité, et les événements, si minimes soient-ils, ne lui apparaissent plus très petits parce qu'il a appris que les faits les plus importants n'étaient que l'addition de faits insignifiants. Par là s'anoblit la besogne du plus modeste des journalistes et se fortifie son orgueil de penser qu'il coopère, lui aussi, pour une part, si insignifiante soit-elle, à cette perpétuelle éclosion d'une histoire toujours en train de se créer !

*
* *

A ce journalisme littéraire, M. de Mitty est passé maître du premier coup. En réalité, il convenait admirablement à une tâche de ce goût : il était naturellement curieux des grands hommes, curieux de leur intimité vraie, de

leur conversation non écrite, non apprêtée, curieux de leurs manies, curieux de leurs petites passions, de leurs petits vices secrets, de leurs pantoufles et de leurs cabinets de toilette. Il trouvait piquant d'avoir vu et de raconter toutes ces choses qu'on cèle d'ordinaire soigneusement, — sans savoir pourquoi, à la vérité. Il lui paraissait que, vus de leur vie cachée, les vrais grands hommes ne perdaient rien à ces révélations, tandis que les faux génies, les faux talents, les faux grands princes s'écroulaient lamentablement, leur décor habituel renversé.

Et c'était, de fait, la chose la plus piquante du monde, tout en demeurant celle du meilleur goût. Car — et c'est ici qu'il convient de le louer tout à fait, M. de Mitty n'a voulu sacrifier à cette manière de journalisme rien de ce qu'elle pouvait comporter en fait d'ironie polie, de curiosité pas choquante, d'indiscrétion honnête. Il était trop l'homme des anciennes mœurs, et il était trop heureux de l'être, pour verser dans le scandale et le persiflage. Qu'il nous révèle la teinte des caleçons de M. Le Bargy ou le décor très intime d'un ministre, il demeure toujours de bonne compagnie, soucieux seulement de noter le goût de chacun jusque dans ses détails les plus familiers, s'efforçant d'intéresser, un peu trop assuré d'y réussir peut-être, mais si uniformément aimable, si

vraiment poli que pas un ne songerait à s'en effaroucher.

Et, sans doute, dans le plus profond de son cœur, M. de Mitty doit se dire que, comme son maître Henri Beyle et pour d'autres raisons, sa manière originale et savoureuse ne sera vraiment comprise que beaucoup plus tard. Par des générations entières? Fi donc! La grande gloire a toujours quelque chose de choquant, surtout lorsqu'elle s'exerce à propos d'œuvres discrètes et qui valent par les nuances; et il y a pour un homme de bon ton une répugnance instinctive à voir son nom répandu jusque dans la bouche des cochers de fiacre. Une notoriété discrète, voici vraiment qui est convenable et qu'il est doux de pouvoir goûter en imagination — pour plus tard. Notez, je vous prie, une notoriété *possible*, car, enfin, si la gloire ne s'improvise pas, elle demeure rebelle aussi parfois même à l'effort tenace du temps qui ne peut arriver à la créer.

La vérité telle que je me plais à l'imaginer, la voici : dans quelque cent ans et plus, un chercheur de bibliothèque, un amateur de figurines littéraires, un G. Lenôtre de l'avenir, curieux de fouiller dans cette mine de la fin du XIX^e^ siècle, découvrira, un jour, quelques bribes de la prose de M. de Mitty, enquêtera et rétablira un portrait à peu près fidèle de ce journaliste paradoxal qui, en des temps d'injures et

de grossièretés, avait conservé les manières polies et jusqu'au langage précieux de la vieille société. Je n'affirme pas qu'à la longue, à force de relire ces articles et d'en vouloir définir la saveur, notre historien ne deviendra pas prodigieusement agacé par ce ton d'éternelle politesse narquoise qui fait si rapidement de ce style un « style à gifles, » je n'affirme pas non plus que, même sans être grand psychologue, il n'aura pas bientôt discerné l'insupportable affectation et le maniérisme contorsionné, mais je suis bien assuré que, s'il a quelque peu le goût de sentir, il aura bientôt compris tout le relief que prend cette figure et comme il devient amusant d'en fixer les principaux traits. Et puis ce sera toujours pour lui une occasion nouvelle de refaire un chapitre sur le dandysme en littérature, si, en ces temps-là, on se souvient encore du dandysme et si on ose parler de littérature !

M. JULES CORNÉLY

« Les divagations politiques ne mènent à rien. » (J. Cornély.)

Il est évidemment très supérieur au commun des mortels. D'abord il a beaucoup de talent, c'est entendu : c'est un de « nos bons journalistes », c'est un « excellent écrivain », c'est « un de nos premiers ouvriers de lettres », c'est un « réfléchi », c'est un « philosophe » et c'est encore quelqu'autre chose que j'oublie. — car j'en passe des épithètes dont on l'a gratifié, et des meilleures ! — Mais, outre ces multiples qualités dont on décore son nom, il en a d'autres, de plus personnelles, de plus réelles, de vraiment à lui, qui lui permettent de se considérer sinon comme un grand homme, tout au moins comme quelqu'un de l'élite, il connaît la vie, il connaît

les choses, il a vu passer sinon bien des gouvernements, tout au moins bien des ministères, il sait la vanité de ce néant humain et il est très fier de la savoir. Evidemment ce n'est pas à lui qu'on fera prendre des vessies pour des lanternes : il est bien trop averti ! Et aussi, disons-le, — pourquoi pas ? — il est bien trop fin, trop subtil pour ne pas avoir discerné la fêlure là où vous n'aurez aperçu qu'une petite tache, pour ne pas avoir prévu l'événement là où vous n'aurez rien soupçonné. Il connaît ses hommes et son histoire, et, depuis quelque temps, son économie politique sur le bout du doigt.

Etonnez-vous, après cela, s'il se juge bien supérieur au commun des mortels ! Mais ça crève les yeux, voyons ! D'abord l'habitude de vaticiner tous les matins dans un grand journal à propos de tout et à propos de rien vous donne un singulier aplomb. Est-on Pic de la Mirandole, oui ou non ?... M. Hardum, lui, le croit sincèrement, et il s'en tape le ventre de joie. M. Cornély, plus « comme il faut », se contente de sourire aristocratiquement et dédaigneusement pour les autres. Ah ! oui, les autres, les pauvres autres, le commun, le vulgaire, le public, quoi ! ceux qu'il appelle d'un air de pitié « les bonnes gens », quels pauvres niais, quels malheureux aveugles ! Quelle caravane confuse et mêlée qui se dirige on ne sait où, qui ne sait ni penser, ni réfléchir, ni prévoir,

et pour laquelle il faut que des journalistes, des bons journalistes comme M. Cornély, se mettent à penser, à réfléchir et à prévoir. Quelle misère! Enfin, heureusement qu'on a du talent, qu'on a de la jugeotte, qu'on est très supérieur à chacun, qu'on va pouvoir porter son regard d'infaillible sur toutes ces petites histoires et résoudre tout cela en cinquante lignes, chaque matin, de huit à dix, sous l'œil ébahi de la clientèle, pour le plus grand désespoir des politiciens et le grand amusement des moralistes. Passez, muscade!... Hop !... C'est fait, le tour est joué !

Seulement vous comprenez bien qu'avec des qualités de supériorité si évidentes, avec un tel talent, un tel brio, une telle manière, on ne peut se plier aux petites règles de la vie courante. Il faut faire montre d'un peu d'indépendance, que diable ! Les préjugés, la routine, la discipline des partis, tout cela, c'est bon pour les imbéciles ! Il faut prouver qu'on a assez d'indépendance, assez de jugeotte et assez d'esprit pour juger même les gens de vos opinions. Se garer des imbéciles qui sont la plaie de tous les partis politiques parce qu'ils dominent dans tous, voilà la première besogne à accomplir. Soyons donc indépendants ! M. Cornély est très indépendant.

Toutefois remarquez que, si elle est excellente, l'indépendance ne suffit pas.

Elle vous donne un petit air cavalier et je-m'enfoutiste très distingué, mais il faut, pour bien l'appliquer, un excellent jugement. Il faut prouver qu'on sait raisonner, discerner, trancher les questions. Ne doutez point que, dans cette partie, M. Cornely ne soit admirable. Il y était apte avant même d'écrire, — toujours comme M. Harduin, — il connaît si bien les hommes et les choses : comment pourrait-il se tromper ?... C'est encore le même procédé, seulement le leader du *Matin* tire de là une bonne philosophie rondouillarde à la portée des braves gens, une manière de sous Sarcey qui n'aurait pas été à Normale, tandis que M. Cornély, si parfaitement distingué, en tire une sorte de philosophie un peu hautaine avec quoi il s'amuse à écraser, sans crier gare, toute la masse des « bonnes gens » qui n'en voient pas long dans la morale de l'existence.

Si dédaigneux du public, comment accepterait-il la férule d'un parti ? A-t-il fait le serment de ne jamais penser autrement que ses semblables ? A-t-il souscrit l'engagement d'admirer d'une manière continue ceux qui s'entêtent à creuser le sillon de la même immuable opinion ? Et que lui reprochez-vous ? D'avoir des mots durs pour ceux qu'il devrait le plus respecter ? D'évoluer d'une façon effroyable, et, pour tout dire, scandaleuse ? Mais ne voyez-vous pas que tous ces hommes respectables ont cessé de l'être

soit par les compromissions où ils se sont engagés, soit pour l'inertie de leur matière intellectuelle ? Mais ne comprenez-vous pas *que tout le monde* évolue, que vous seuls êtes demeurés immobiles et qu'en vérité il n'y a ni gloire ni profit à s'avouer de votre clan ?...

Non, vous n'avez pas compris et vous voilà couvrant d'outrages cet enfant terrible qui n'a d'autre tort que d'être un peu infatué de sa personne et de vouloir être original à tout prix. C'est un excellent objet de divertissement et vous en faites un héros lapidé. Que n'avez-vous toujours présente à vos yeux la marche de son évolution. : rien de plus humain, rien de plus drôle, rien de plus instructif !

Ecoutez plutôt :

Première Manière. — Nous sommes le 7 mars 1881. M. Cornély, âgé de trente-six ans, « bon journaliste », « bon politicien », « excellent écrivain », vient de prendre la rédaction en chef du *Clairon* à la suite de dissentiments avec le *Gaulois* — déjà ! — Et, d'une plume dégagée, d'une plume alerte et facile, M. Cornély écrit son article-programme. Relisez-le cet article, il est copieux et instructif. Il s'intitule : « Le Roi est mort ! Vive le Roi ! » et malgré sa longueur apparente, il se résume admirablement en cette formule concrète qui va devenir le leitmotiv du *Clairon* : « Un escadron

qui charge à fond contre la République. » Nous voilà fixés, il n'est rien de tel que d'être clair pour s'entendre.

Désormais nous allons assister, tout au long des colonnes du nouveau journal, à l'étalage d'un catholicisme outrancier, un catholicisme qui n'admet même pas la discussion, qui n'admet aucun des *distinguo* futurs par quoi un pape pourra l'allier à la République. Un vrai catholicisme d'ancien régime ou d'ultra de 1820, quelchose de définitif qu'il serait oiseux et même dangereux de discuter.

Comme base de ce catholicisme-là, le droit divin avec toutes ses conséquences. « Ceux qui font la guerre aux Rois font aussi la guerre à Dieu ». L'admiration exclusive du génie monarchique et du génie catholique, tous deux se complétant.

Quelle pitié quand on a l'œil fixé sur ces hauteurs et qu'on l'abaisse soudain sur la turpitude du jour! Pauvre régime républicain! Quelles misères et quels mensonges tu caches sous ton bonnet phrygien! Et quelle honte d'appartenir à une semblable époque! Que ne peut-il l'étrangler tout à l'aise, cette « gueuse », objet d'horreur pour M. de Cassagnac? Un régime d'egalité? Allons donc! « L'étiquette dit : Liberté, « Egalité, Fraternité. — La réalité repond : « Compression, Privilèges, Haines Mutuelles ». Un régime intelligent? Jamais de la vie! « Le

« suffrage universel est une grande bête que l'on mène à la cravache ». Tous ces gens-là sont des niais, des bornés ou des farceurs, et leur stupidité, comme leur effronterie imbécile, est plutôt à plaindre qu'à blâmer.

M. Cornély les plaint de tout son cœur, il plaint surtout la France de s'être donnée à cette bande de politiciens qui la ruine, l'écœure et la détruit peu à peu. Il la plaint, et, dans son apitoiement, il ne trouve même pas la force de crier ou d'injurier. Jamais le ton ne s'élève, jamais on ne violente une personne ou une chose qui n'est pas du « parti ». On discute courtoisement, on ferraille, on méprise et voilà tout. C'est, ne l'oubliez pas, une besogne d'honnête homme. Cela veut être aussi une besogne de bon catholique.

Et précisément parce que c'est une besogne d'honnête homme, ce n'est point, malgré l'exclusivisme du parti, une besogne d'homme borné. On a des opinions mais on a aussi l'intelligence, la finesse et une qualité précieuse d'observation. On remarque et on ne se gêne pas pour dire tout haut ce que l'on a remarqué. Et tant pis si quelques-uns s'en offusquent ! Voici, par exemple, les expéditions coloniales, cette rage de la « plus grande France », dont on se gausse volontiers dans la presse bien pensante. M. Cornély s'en occupe souvent, il y consacre de longs articles et il ne lui paraît pas,

somme toute, qu'elle soit si méprisable cette ambition des coloniaux. Il les loue de leur activité patriotique, il les encourage dans leurs efforts. Son œil perspicace a discerné l'avenir. Heureux résultat, d'autant plus louable que, la plupart du temps, il n'y voit que du feu : « Vous « avez voulu le service militaire pour tous, « s'écrie-t-il, et vous avez obtenu le gâchis pour tous. » Le gâchis ! L'un des mots qui reviennent le plus souvent sous sa plume. Et comment saurait-il en être autrement ? L'ordre détruit, il n'est plus que désordre, disait M. de la Palisse. Inutile de chercher à justifier la République : elle est injustifiable. Inutile de l'améliorer : son essence même est mauvaise. Ardeur de néophyte, hâte à afficher son catholicisme, soif du martyre, zèle si ardent qu'il en devient imprudent ! Comment lui si pondéré, si ennemi du tapage, qui n'est pas chose distinguée, peut-il s'oublier au point de publier le numéro du *Clairon* du 14 juillet 1881 qui paraît encadré de noir : « A la mémoire des malheureux soldats tombés le 14 juillet 1789 en défendant le poste qui leur avait été confié, ou égorgés après la capitulation, au mépris de la foi jurée. » Dangereuse carte de visite à l'ancien régime qui ferait sourire plus tard le leader du *Figaro* ou s'indigner celui du *Siècle*. Quelle imprudence, M. Cornély ! Songer sans cesse au passé alors que tant de lecteurs ne songent qu'à l'avenir !...

Deuxième manière. — Les années ont coulé, et la République est demeurée. En vain, « le public français est monarchiste dans ses moelles », il ne peut se décider à étrangler la « gueuse. » Peut-être faudrait-il mieux en prendre son parti !... Que non pas ! riposte fièrement le catholique : « Le grand défaut des catholiques, c'est de ressentir la terreur qu'ils pourraient inspirer s'ils le voulaient. » Alors M. Cornély va devenir terrible ?... Pas du tout. Il ne hausse pas le ton de sa polémique. Au contraire, il a moins d'assurance, parlant moins de fougue. Il ne s'aviserait plus de recommencer le numéro du 14 juillet qui lui paraîtrait, avec raison, d'un goût déplorable. Il a changé sa manière en passant au *Gaulois*. Il lui a semblé plus digne de prendre ces allures cassantes, plus que hautaines, cette attitude un peu gouailleuse, écraseuse de mépris pour ses adversaires, cette ironie perpétuelle qui préfère sourire ou grimacer que de pleurer.

Au point de vue du catholicisme, il n'a pas transigé et il continue d'affirmer sa foi à toute heure du jour et à toute colonne de journal. Pourtant, ici encore, il a perdu cette belle assurance du *Clairon* qui ne voulait même pas s'abaisser à la discussion. Plus loyalement il a compris qu'on pouvait conserver ses croyances et ne pas ignorer ses adversaires, que c'était peut-être, au contraire, renforcer sa foi que de

se la prouver à soi même et de la prouver aux autres plusieurs fois par semaine.

« Le commencement et la fin de l'homme, mon curé me les explique. Et tant que le savant ne les aura pas mieux expliqués que lui, je crois ce que me dit mon curé ». « Quand donc M. Brunetière sortant de chez le Pape est venu nous dire : « On peut, il faut être religieux autant que savant, et, de toutes les religions, le catholicisme est la plus parfaite, non seulement pour les besoins individuels, mais encore pour les besoins sociaux, » il a trouvé un chemin tout préparé et un champ labouré d'avance par les événements de ces dernières années. Ce n'est pas sans un certain plaisir que, nous autres, vieux soldats de cette même idée, nous avons vu venir à nous une aussi précieuse recrue. » Voilà ses affirmations. Ceci est écrit en 1895 et est, n'est-ce pas ? aussi net qu'en 1881. Pourtant écoutez la suite : « Je crois à la toute puissance sociale de la Religion. Je crois à *l'irrésistibilité de son alliance nécessaire avec le savoir humain*. » Question de style mise à part, n'est-ce pas déjà comme un hommage indirect à la science, cette « alliance » non cherchée, certes, mais non repoussée.

La science ! Voilà déjà que son nom apparaît sous la plume du leader du *Gaulois*, et, certes, je ne ferai point à M. Cornély l'injure de croire qu'il l'ignorait en 1881, mais, évidemment, il

n'en parlait pas. Il y a ainsi des relations inavouables. Maintenant il en parle fréquemment: il va même jusqu'à s'en servir comme d'un argument contre la République!

Dame, que voulez-vous? C'est de bonne guerre! « Croyez-vous que la République soit un régime scientifique! De quelle science peuvent se réclamer les chefs du mouvement antireligieux qui a donné à la République sa forme caractéristique! Tous ces gens-là étaient des ignorants fieffés! »

« D'abord, l'établissement même de la République en France est une négation scientifique, est une absurdité. Jamais un savant ne l'eût tentée, parce qu'il eût commencé par étudier la formation atavique des populations et qu'il les eût jugées aussi incapables de supporter la forme républicaine après douze siècles de monarchie que le bœuf serait incapable de manger de la viande et le lion de manger du foin. » Et encore : « Un savant ne se serait pas amusé à vouloir faire coexister une immense armée permanante avec la forme républicaine. »

Voyez-vous, le côté dangereux de cette fausse science-là, c'est justement qu'elle est fausse et que, plus tard, on s'attire à relire de telles lignes des humiliations ennuyeuses, et si inutiles! Le leader d'aujourd'hui sourit du numéro du 14 juillet. Le docteur ès-sciences sociales du *Siècle* ne sourit plus à cette lecture.

La République n'est donc plus tout à fait la « gueuse » d'il y a quatorze ans, mais elle est évidemment un régime impossible puisque la science elle-même la renie : « Depuis 25 ans, nous n'avons pas eu de gouvernement. » Comment voulez-vous vivre dans ces conditions. « Un restaurant ou une cordonnerie qui auraient été administrés comme l'a été la France auraient fait faillite dix fois. » Pourtant, songe le lecteur bénévole, elle n'a pas fait faillite. Cela prouverait qu'un pays ne s'administre pas comme un restaurant ou une cordonnerie ; et c'est une vérité élémentaire dont chacun, à part soi, se doutait depuis longtemps. Mais n'irritons pas M. Cornély ! A cette époque-là, il est facilement irritable. Dans son désespoir de ne pouvoir vaincre le régime odieux, il en arrive vite à critiquer, à dénigrer, à houspiller ses amis eux-mêmes. Avec une clairvoyance singulière, il a fait, — et, déjà, au *Clairon*, il en avait eu l'intention, — le procès de la bourgeoisie moyenne trop gonflée d'orgueil pour tendre la main au peuple, trop pressée d'arriver pour ne pas applaudir la République, trop aristocratique, au fond, pour être véritablement démocrate. C'est une classe assez méprisable qui a presque tous les défauts de l'ancienne noblesse et qui n'en possède aucune des qualités. M. Cornély ne la ménage pas et il ne s'est pas fait faute de le faire entendre

et même de le dire tout haut dans chacune de ses « manières. » Cette classe sociale qui, en somme, a été à peu près la seule à profiter de la Révolution, lui en paraît d'autant plus odieuse. Et, dans sa colère, M. Cornély aurait un juste motif de s'en prendre à cette gueuse de Révolution. Mais la science l'a déjà assagi. Il la caractérise : « une crise d'épilepsie nationale », et, au lieu de la dénigrer systématiquement, il s'efforce seulement de souligner tout ce qu'elle a détruit de noble ou d'utile dans l'ancien régime. Il déplorera, par exemple, que la Révolution ait tué les corporations, « et c'est un très grand malheur, car, avec elles, disparurent tous les liens de la hiérarchie sociale. » Telle est, du moins, l'opinion de l'ami de l'ordre. Mais écoutez le savant qui critique déjà : « Les corporations avaient besoin de liberté, il fallait que chacun eût le droit de s'établir patron. Il fallait que les corporations fussent ouvertes. » Tout n'était donc pas parfait sous le plus parfait des régimes?... Où est la belle intransigeance du *Clairon*?... Et ne croyez pas qu'il va s'arrêter en si beau chemin. Attendez quelques semaines et vous l'entendrez conclure en faveur du régime des syndicats propriétaires. Tout le monde possesseur, n'est-ce pas la meilleure façon de combattre le socialisme, — à moins que ce ne soit le socialisme lui-même?...

Un critique parfois acerbe, jamais violent, un critique convaincu de l'impuissance à vivre de la République, un catholique, un monarchiste, un ami de l'ordre, un mépriseur de tous et de chacun, un inquiet qui découvre et qui prône des idées contradictoires, un observateur assez perspicace, si l'on veut, mais pas un enthousiaste ! oh non, pas un ardent, pas un en qui l'on sente la flamme ou le zèle d'un partisan, — presque un ricaneur, voilà le Cornély de la deuxième manière. C'est, en somme, déjà, tout l'opposé de ce que sera la manière *Figaro*. Le *Gaulois* s'écrie : « Vous ne gouvernerez pas parce que vous ne le pouvez pas », et le *Figaro* répondra d'un ton désolé : « Mais laissez-les donc gouverner, nous verrons plus tard à les critiquer. »

Malgré ses assurances scientifiques, se fait-il, dans cette seconde manière, beaucoup d'illusions sur la destinée de son parti ? On en peut douter bien qu'il ne se soit jamais expliqué avec abondance sur un pareil sujet. Un autre, plus folâtre, s'en consolerait par une gambade. Lui s'en tire par une grande phrase dédaigneuse : « Il y a quelque chose de plus grand et de plus consolant que la victoire : c'est le sentiment de l'honneur gardé et du devoir accompli. » Et, comme pour répondre par avance à ceux qui auraient pu l'accuser de tiédeur, M. Cornély avait proféré, quelques jours auparavant, cette

affirmation de réaliste désabusé : « Je suis le monsieur qui voit les choses de sa fenêtre, non telles qu'il les désire, mais telles qu'elles sont. »

Troisième Manière. — Comment voulez-vous, avec cette clairvoyance, qu'il s'abuse un instant sur la qualité d'un régime ou celle des hommes du jour ? Il a tout de suite compris, et bien avant tout le monde, car il est très intelligent — chacun sait ça ! — et il le prouve en devançant l'opinion, en l'éclairant, en la guidant. Le passage au *Figaro* n'a été qu'un accident fatal : tôt ou tard, il devait se produire. Dès l'instant où il renonçait à manifester au 14 Juillet « pour les malheureux soldats, etc... » il aboutissait au libéralisme. Reste à définir la qualité de ce libéralisme à la Cornély.

C'est assez simple. D'abord deux mots à épingler sur tous les morceaux : douceur et politesse. Entendez politesse un peu narquoise, le coup de chapeau de quelqu'un qui vous salue volontiers, non parce que ça vous fait plaisir mais parce qu'un tel geste d'homme bien né lui agrée comme une preuve de sa bonne éducation, de ses bonnes manières, quelque chose comme un compliment qu'il s'adresse à soi-même. Quant à la douceur, elle lui est naturelle : nous l'avons vu, dans ses différentes manières, il n'est jamais brutal, braillard, il parle doucement, posément, avec

suffisance, mais sans rebuffade, sans cris, — ce qui ne l'empêche point de faire de l'ironie tout autour : « Les gens intelligents sont des doux. Ils sont quelquefois des victimes. Ils ne deviennent jamais des bourreaux. Or il est incontestable qu'une douceur presque inconnue jusqu'ici se répand dans les mœurs de la politique. » En pleine affaire Dreyfus, c'est évidemment très drôle ! En tout cas cela permet de fustiger vertement toutes les personnes ou toutes les idées qui n'auraient aucune prétention à cette douceur ou à cette politesse. Les révolutionnaires, par exemple, de l'extrême gauche comme de l'extrême droite, ne sauraient avoir aucun succès auprès de M. Cornély. Tous les détracteurs, tous les violents, tous les chambardeurs, tous les exagérés, — mieux : tous les enflammés pour quelque cause que ce soit, s'offrent d'eux-mêmes à ses coups et à son ironie implacable. Il les exècre et il ne leur envoie pas dire. Leur esprit boursoufle, exagéré, obèse, le choque ainsi qu'une difformité de la nature. Il les trouve exécrables, hideux, il les supprimerait volontiers de la société au nom de l'ordre et de l'harmonie.

Et c'est là sa deuxième manie : se corriger de l'exagération, se corriger de la généralisation. Remettre chaque chose à sa place normale et surtout ne donner aux choses que leur importance vraie. Généraliser hâtivement,

appliquer à tout ou à tous la tare ou la qualité d'un seul, n'est-ce point besogne inintelligente, absurde, œuvre d'irraisonné ? « La différenciation est, comme l'a démontré Herbert Spencer, la marque de la suprématie des êtres. » Ainsi ce n'est pas combattre la magistrature que de réprouver un juge qui prévarique. Ce n'est pas combattre l'armée que de dénoncer un officier faussaire. Ce n'est pas combattre un régime tout entier que de critiquer le fonctionnement de quelques-uns de ses rouages.

Vous comprenez tout de suite le singulier profit d'une aussi habile attitude. Elle est, en même temps, l'excuse et la raison d'être de toutes les « évolutions » successives, passées, présentes ou futures de la « manière Cornély ». Elle justifie ses petites poussées révolutionnaires qui le font, à tout instant, sortir du cadre où chaque parti voudrait l'enfermer, elle justifie l'âpreté de ses critiques tout en ne le brouillant pas avec les grandes faces sociales dirigeantes, elle justifie sa besogne de touche-à-tout. Enfin et surtout elle plaît à son esprit hautain par l'hypocrisie, grâce à quoi il « roule » les différents partis tout en conservant son attitude dédaigneuse et ses idées directrices.

Car, au fond, — et ce sera là, si vous voulez, le troisième caractère de son esprit, — son talent souple et hautain d'aristocrate les hait terriblement ces forces sociales que prétend

opposer la jeune démocratie au vieil esprit. Parle-t-on de grèves, de salaires ouvriers, il s'indigne, il éclate en une boutade qui le révèle tout entier : « Ces pauvres gens qui crient misère ne gagnent que neuf francs par jour : un salaire de chef de bureau... Ils en ont de bonnes ! » Va-t-il pas s'apitoyer sur ces mineurs, sur ces chauffeurs de locomotives qui touchent des émoluments de chefs de bataillon ou de petits rentiers ?... Ma parole, ces gens sont fous ! Et le gouvernement serait criminel de ne pas les tenir serrés. Qu'ils ne s'avisent pas de recommencer le coup de Saint-Étienne, de refaire à Paris ces tentatives contre la liberté ! « Il y a quelques plaisanteries qui sont essentiellement de province et qui ne seraient pas tolérées ici. » Vous l'entendez, indigné déjà à la pensée que des grévistes en bandes pourraient venir manifester sous ses fenêtres, entonner la *Carmagnole*, renouveler pour un instant l'affreuse illusion de la « crise d'épilepsie nationale. » Il en frémit d'avance ! Aussi son esprit avisé a-t-il déjà démêlé les façons diverses de parer au danger. Vous vous rappelez que, dès la deuxième manière, il avouait nettement être l'ami des syndicats transformés, élargis. Il y revient. Cette idée est une de ses marottes : « La propriété, dit-il, moralise l'homme. Donnez la propriété aux associations ouvrières et vous les transformez en puissances

conservatrices.» Voyez-vous poindre le bout de l'oreille ?... La couche de libéralisme n'est pas très épaisse : en grattant bien, on trouverait vite le vernis réactionnaire du *Clairon* et de l'affaire du 14 juillet 1881. « La décentralisation, les universités autonomes, la personnalité civile des syndicats et la prééminence du clergé séculier sur le clergé régulier, » voilà ses autres marottes. Elles sont avouables. Les gens simples diraient qu'elles sont honnêtes. La plupart ont déjà vieilli, quelques-unes sont maintenant passées au programme des adversaires de M. Cornély, — ce qui n'explique pas qu'elles soient détestables, et lui-même le reconnaîtrait, je suis sûr, de la meilleure grâce du monde.

Douceur et politesse, esprit volontairement pondéré qui se garde de toute généralisation hâtive, dégoût inné de la démocratie canaille voilà les principaux traits de sa troisième manière ; ajoutez-y, pour être complet, l'appel au bon sens. Mais ici, entendons-nous : le bon sens de M. Cornély n'a rien à voir avec tel autre bon sens, celui de M. Harduin, par exemple. Le bon sens du leader du *Figaro*, ce n'est pas un bon sens objectif, un certain nombre d'idées, de principes dont il ne faut pas s'écarter, sans peine de résonner faux. Son bon sens, c'est son sens à lui érigé en sentiment universel, c'est la direction même de son esprit

proposée comme type de direction générale. Et, sans doute, c'est aussi le cas de tous ceux qui professent le bon sens de tout ramener à leurs idées personnelles qu'ils érigent en critérium infaillible. Mais, tout de même, ces idées sont à peu près fixes chez eux au lieu qu'elles évoluent d'une manière incessante chez M. Cornély avec l'évolution même de son esprit. Le bon sens, pour sa première manière, c'est le sens catholique, c'est la soumission absolue à la loi divine avec toutes ses conséquences, et c'est aussi le sens de la seconde manière. Là seulement, dans cette obéissance aveugle, doit être l'ordre et la paix, de même que dans la constatation scientifique des faits, dans la soumission aux lois économiques et sociales réside encore la paix et l'ordre pour la troisième manière. Le point de vue s'est déplacé, mais l'homme est demeuré ou a cru demeurer immobile, conservant la même attitude d'autoritarisme entêté.

Précisément parce qu'il est soumis à d'incessants changements d'humeur, ce bon sens-là n'a rien de très dangereux. Il varie trop souvent pour être très redoutable, il n'a pas le loisir de se fortifier avec le temps. Cependant, s'il ne constitue pas une arme très dangereuse, il demeure une arme excellente pour qui se pique de libéralisme, prétendant se tenir à égale distance des partis extrêmes. Il devient la pierre de touche grâce à quoi chaque per-

sonne et chaque objet se peut juger du premier coup, il est l'indispensable moyen pour se faire vite une opinion universelle. Cette opinion, du reste, M. Cornely ne vous la présente pas comme la sienne propre, mais comme la seule acceptable. De même qu'autrefois il l'étayait volontiers sur la divinité, aujourd'hui il l'appuie avec plaisir sur des chiffres ou des lois économiques. Il ne vous montre pas, il vous démontre, impliquant par là qu'il possède la vérité. Si vous ne comprenez pas, « bonnes gens », ce sera tant pis pour vous. Estimez-vous seulement bien aises d'avoir un professeur de cette force et de cette lucidité !...

Tel à peu près nous apparaît le Cornely de la troisième manière, celui qui, en une autre feuille, sous une forme parfois un peu différente, continue de même aujourd'hui à répandre la vérité, le bon sens et la sagesse. Cette métamorphose de l'ancien leader du *Gaulois* passant au *Figaro* est-elle la dernière ? Verrons-nous surgir une quatrième, une cinquième façon de penser et d'exprimer sa pensée ? Nul ne le peut dire, M. Cornély moins que tout autre, peut-être, tant son esprit inquiet et indiscipliné se sent de hâte à se libérer des formules d'un parti. Quoi qu'il en soit, à relire tout d'une traite cette évolution curieuse, si amusante, d'un esprit tenace qui paraît tout d'un bloc parce que autoritaire et est, de réalité, le plus

versatile du monde, on saisit mieux l'ensemble de ses qualités et de ses défauts.

La première, la plus évidente, celle qui commande toutes les autres, c'est à coup sûr sa clairvoyance. Il observe merveilleusement, il connaît beaucoup, et il sait trop malheureusement qu'il connaît. A un esprit très clair et qui voit souvent très juste, il a le tort immense de ne pas joindre un petit peu d'humilité : « Je suis le monsieur qui voit les choses de sa fenêtre telles qu'elles sont ». Eh, sans doute, mais ne croyez pas, parce que vous occupez ce poste d'observation, avoir droit à plus de gratitude que ceux qui sont dans l'arène. Ne croyez pas surtout que votre fenêtre vous confère l'infaillibilité. En réalité, vous ne les voyez pas, les choses, telles qu'elles sont, personne ne les voit telles qu'elles sont : vous les voyez telles que votre native disposition d'esprit vous les montre, heureux encore si cette disposition particulière ne vient pas à changer plusieurs fois au cours de votre existence. Vous apercevez comme nous tous des mirages et rien que des mirages, c'est un point de vue personnel, qui n'a pas plus de valeur en soi que celui d'un autre confrère ou d'un de vos adversaires.

Cette clairvoyance, quand elle ne mène pas à la misanthropie, conduit presque fatalement à l'ironie celui qui la possède. Quand il ne prête

pas à pleurer, le spectacle humain prête toujours à rire. M. Cornély est trop réservé pour pousser des éclats, mais il sourit volontiers, il sourit en disant leur fait à ses amis, en faisant la leçon au gouvernement, en assommant quelqu'un de ses ennemis. Il sourit, et, comme il est très fort, ainsi que chacun sait, c'est une épigramme empoisonnée qu'il lance comme une flèche. Il a eu des mots durs pour quelques-uns qui ont eu le tort de s'en souvenir trop longtemps, il n'a souvent ménagé ni les uns ni les autres, et il n'y aurait qu'à le louer très haut de cette impartialité évidente si elle n'aboutissait à lui conférer quelque orgueil de soi.

Sa clairvoyance le ravit, son ironie l'enchante, sa supériorité incontestable et presque incontestée sur tant de confrères lui cause une satisfaction intense, il se sourit à lui-même d'avoir tant d'esprit et tant de science, de connaître si parfaitement la politique et les hommes. Il en devient cassant, dur parfois, autoritaire souvent. Il commande avec des chiffres, avec des faits, avec des lois s'il n'ordonne plus au nom du Très Haut, mais il commande toujours, et cela lui suffit. N'a-t-il pas l'expérience, le bon sens, l'art du raisonnement, tout ce qui ne s'apprend pas, tout ce qui accuse la supériorité ? Ne sait-il pas l'envers de beaucoup de choses, n'a-t-il pas passé déjà par beaucoup de partis et beaucoup de programmes ?... Soyez assuré

qu'avec le temps, il se fortifiera encore chez lui, ce sentiment de supériorité, il s'épanouira tout à l'aise, le spectacle de la politique humaine devenant chaque jour plus décevant et plus puéril. Il fera si bien qu'un jour son auteur s'apercevra qu'il n'y a ni honte ni infériorité à se déclarer indépendant et à se détacher de tous les partis. Et ce jour-là, — enfin ! — nous pourrons peut-être contempler la dernière manière Cornély, la seule bonne, celle où il s'efforcera de ne donner de leçon à personne, d'être simple et sans autre prétention que d'observer fidèlement et de raconter sincèrement.

M. JEAN DE BONNEFON

—

Le plus grand mérite de M. de Bonnefon, celui dont il convient de le louer avant tout et qui devrait lui être le plus cher en raison même des difficultés de son entreprise, c'est d'avoir réussi là où il semblait que la réussite était devenue impossible.

Il y a, disent les critiques, dans le journalisme des genres qui, d'eux-mêmes, « portent » pour ainsi dire, ceux qui les cultivent : il y a, par exemple, le genre familier si facile, et par cela même, si apte aux plus médiocres, il y a le genre ironique qui veut déjà un esprit plus aiguisé mais demeure encore à la portée de chacun, il y a le genre documentaire qui n'a souvent besoin que d'un dictionnaire et d'une

paire de ciseaux, il y a le grand reportage, il y a l'invective, il n'y a plus, ou, du moins, il n'y avait plus avant M. de Bonnefon et il semblait qu'il ne pouvait plus y avoir la polémique religieuse.

La vérité, c'est qu'on n'osait plus parler avec détails des gens et des choses de l'Église pour deux raisons principales, dont une au moins était essentielle : la première, c'est qu'on en parlait trop depuis trop longtemps et en termes qui ne satisfaisaient pas beaucoup les esprits quelque peu délicats.

La seconde raison, — péremptoire celle-là, — c'est qu'en vérité parmi les publicistes de quelque talent aptes à la chronique ou au grand reportage, vous n'en eussiez pas rencontré un qui connût vraiment le sujet. D'aucuns, sans doute, étaient passés par la séminaire et, soumis à la rude discipline ecclésiastique, en avaient même conservé cette empreinte qui est indélébile, d'aucuns, sans avoir jamais fait partie de la Maison, y avaient des intelligences, les uns y comptaient des amitiés, les autres des haines, personne qui eut assez d'indépendance et assez d'autorité pour oser dire ce qu'il fallait et comme il le fallait. Toujours les petites et les grosses rancunes, les jalousies d'autrefois, les vengeances méditées qui remontaient à la gorge au moment d'écrire et faisaient passer le journaliste du rang des témoins dans

celui des insulteurs. Toujours la politique, l'inévitable politique qui masquait chaque chose, déformait chaque individu, rabaissait chaque écrivain. Écœurés à l'avance, ceux qui savaient se taisaient, et seuls, parlaient ceux qui ne savaient rien. Il fallait un écrivain qui réunit certaines conditions d'indépendance et de savoir et qui eut, en outre beaucoup de talent, ce qui ne gâte rien.

La première condition, semble-t-il, pour parler avec quelque autorité des choses et des gens de l'Église, c'est d'avoir vécu au milieu d'eux. Une société si fermée, si dissemblable à la société civile, qui imprime à tous ses ses membres un caractère si particulier, exige pour être observée avec fruit que l'observateur se soumette lui-même ou ait été soumis jadis aux lois de cette société, la regarde vivre « du dedans ». Mais qu'est-ce à dire sinon prétendre que, pour comprendre les choses religieuses, il faut avoir ou il faut avoir eu la foi, car comment se soumettrait-on à des mœurs si particulières et où serait la possibilité d'une semblable éducation si l'on demeurait incroyant?

En second lieu, il parait indispensable d'être un observateur de premier ordre. En nul problème, dans nulle société, l'observation ne fut plus nécessaire qu'ici même. Les méthodes religieuses impriment, cela est évident, une réserve dans l'expression des sentiments qui tend

à dissimuler ceux-ci le plus possible. Chaque prêtre est un diplomate, tout au moins en acquiert-il le plus souvent les qualités. Aussi faut-il redoubler de ruse pour surprendre le détour secret de sa pensée. A d'aussi fins négociateurs, à d'aussi forts amateurs d'âmes, le meilleur des psychologues n'opposerait, s'il n'y prenait garde, que son ignorance.

Mais observer n'est rien, et la valeur morale d'aucun peuple ni d'aucune société ne s'est jamais mesurée sur quelques notations de journaliste habile soucieux d'informer avec sincérité sa clientèle. Les jugements veulent d'autres principes sur lesquels s'étayer, les articles eux-mêmes, si hâtifs soient-ils, veulent des conclusions sérieuses, d'autant plus sérieuses que le papier qui les contient se tire à plus de milliers d'exemplaires. Cet instinct d'équité, ce souci, après avoir écouté les parties, de condamner ou d'absoudre, peut s'exprimer de diverses façons selon la mentalité des écrivains. C'est, en somme, un point de vue personnel : les uns jugent d'après une morale ou une philosophie, les autres d'après leur sensibilité. D'autres enfin se déterminent surtout par des préférences artistes. Il est en eux un goût du Beau au même titre que vit en l'âme des autres un goût du Bien, qui leur constitue un *criterium* certain. Leur instinct s'attache à fixer la valeur esthétique de ceux qu'ils observent ainsi que de

leurs pensées, et ils jugent d'après ce sentiment du Beau qui, pour eux, surpasse tous les autres.

Du nombre de ces derniers me paraît être M. Jean de Bonnefon.

M. de Bonnefon s'est imposé presque immédiatement à l'attention du public et à celle de la critique, pour la raison bien simple qu'il possédait d'emblée ces conditions indispensables que nous indiquions plus haut et qu'en outre il y joignait, comme nous le verrons tout à l'heure, une véritable maîtrise de style et de langage.

Il avait longtemps vécu dans la société qu'il se chargeait de décrire, il en connaissait les moindres issues, les recoins les plus secrets, les détours les plus obscurs. D'une façon très heureuse pour lui et pour le but qu'il devait poursuivre plus tard, il avait été influencé de bonne heure par ces hommes et leur doctrine, suffisamment pour la goûter dans toute sa force, pas assez pourtant pour ne rien voir au-delà. Enfin il les avait vus à l'œuvre, au travail, à la pénitence, dans tous les actes de leur vie religieuse et de leur vie intime, et, comme il était très curieux, il en avait connu par eux une multitude d'autres et l'on pouvait vraiment dire lorsqu'il aborda ses études religieuses et l'on peut dire surtout aujourd'hui que, du haut en bas du clergé français et du clergé romain, il

les connaît tous et il les connaît tous admirablement.

C'est qu'il avait en lui une faculté supérieure, celle de l'observation. Il se piquait de savoir et de savoir vraiment, il se piquait de lire jusqu'au fond de ces âmes dont quelques-unes veulent demeurer obstinément fermées et dont il déchiffrait le secret par une lente et prudente méthode. Parfois, cependant, il hésitait, on le sentait troublé à la pensée de jeter la sonde au fond de certains cœurs, il se taisait par discrétion, à moins que ce ne fût par impuissance.

Ne vous y trompez point pourtant : l'originalité vraie de M. de Bonnefon n'est pas dans la connaissance parfaite qu'il a du monde qu'il observe, elle n'est pas davantage dans sa faculté même d'observation, si puissante que soit celle-ci, elle est dans son tempérament artistique. s'il a triomphé, c'est parce qu'il a observé, jugé, décrit les choses et les gens de l'Eglise en artiste, qu'il a pu imposer sa vision sincère à des centaines de milliers de lecteurs dont la moitié, au moins, est incroyante, un tiers des plus tièdes à l'égard de la religion et qui tous pourtant le lisent avec intérêt et dont beaucoup l'admirent avec passion.

Ce caractère distinctif de l'artiste, on le devine tout de suite à la magie du style de M. de Bon-

nefon. La forme magnifique dans laquelle s'enchâsse cette pensée nous est déjà un sûr garant de la noblesse de l'écrivain. Avez-vous jamais aperçu un esprit vraiment bas exprimer sa pensée médiocre par des mots qui sonnent, par des phrases étincelantes, par cette harmonie générale du style qui n'est que le reflet de l'harmonie générale de l'esprit?

Celui de M. de Bonnefon est proprement superbe. Il dérive tout droit des grandes sources de l'éloquence française, et, certes, le contraste est piquant de retrouver dans les colonnes d'un quotidien l'ombre du grand siècle lui-même. Pourtant, en venant du XVII^e^ siècle jusqu'à nous, ce style a dépouillé une partie de sa morgue, de sa pompe Louis XIV, il a revêtu dans les comparaisons une forme plus modeste, des mots plus terre-à-terre, plus proches du grand public, mais qui ne parviennent pas cependant à en ternir l'éclat majestueux. C'est un style qui a l'orgueil de lui-même et comme l'orgueil des choses qu'il veut exprimer. Il se « met à la hauteur, » si l'on peut dire, afin de maintenir toujours son éloquence au degré voulu.

Il a constamment le désir d'être pittoresque, et, presque toujours, en effet, il trouve à nous éblouir par l'originalité et la vivacité des images dans lesquelles il enferme la vie. Il a un bonheur d'expression qui n'est comparable

qu'à celui de l'auteur des *Diaboliques*. Il est sans cesse à la recherche du mot juste et rare, du mot définitif qui scelle et signe. Même quand il l'a trouvé, il ne se tient pas quitte envers nous et il multiplie encore les fusées de son admirable feu d'artifice comme pour nous prouver qu'il n'est pas à court, que ses ressources sont innombrables comme les formes de la vie elle-même.

Un tel style est ainsi admirablement approprié à l'objet auquel il s'applique : par cette majesté qu'il communique aux êtres et aux choses qu'il évoque, il fait surgir la beauté et la noblesse des âmes et des milieux qui paraissaient les plus vulgaires, il imprime aux esprits cette grandeur morale qui impose le respect même des ennemis. Il élève d'un seul coup aux plus hauts sommets du Beau les actes les plus obscurs, il auréole des feux les plus ardents les figures les plus discrètes. Un style de cette qualité est plus qu'un simple moyen d'expression, c'est le sceptre avec lequel on sacre roi, c'est l'arme avec laquelle on tue.

S'il est des mots qui poignardent, ce sont des mots nés d'une source semblable. Car aussi fortes sont les images avec lesquelles il frappe que celles avec lesquelles il glorifie Et son ardeur vers ce qui est Beau est assez grande — heureusement! — pour lui permettre de discerner les figures de ténèbres des figures de

lumière, pour remettre toutes choses et toutes gens à leur véritable place.

Ce rôle de justicier laïque, M. de Bonnefon l'exerce avec une incomparable maîtrise. Il lui répugne apparemment de penser que certains hommes de l'Eglise peuvent demeurer intangibles, il aime à déchirer les voiles quand il le faut et à étaler toutes les plaies de toutes les âmes, pensant qu'un grand corps social a le devoir de ne rien céler à soi-même ni aux autres. Il faut la Vérité et aussi la Justice qui n'en est que la sanction.

Ainsi M. de Bonnefon aime volontiers à faire la lumière dans les instants où elle paraît surtout voilée, il lui plaît de débrouiller pour son compte les mille et une intrigues qui s'entrelacent autour de chaque grande œuvre ou de chaque grand homme et à proclamer ce qui doit être cru. Que de finesses et de ruses il lui faut souvent déployer pour suivre à travers les méandres infinis des passions et des mensonges ce fil d'Ariane de la Vérité, mais aussi quelle joie quand enfin il a découvert ce que les intérêts humains savaient si bien dissimuler !

La plupart du temps, cependant, sa victoire n'est pas complète : par crainte de tomber dans la ruse de la ruse elle-même, il lui faut aussi dissimuler. A rusé, rusé et demi, et comment ne saurait-il pas envelopper son langage de toutes les circonspections, lui qui les connaît si

bien pour les avoir combattues?... En vérité, il fait beau le voir lutter dans une de ces minutes. Tant de fiel se dissimule chez lui dans tant de politesse, tant de poison se verse avec tant de louanges, tant d'égratignures mordent avec tant de douceur! Quel adversaire il constitue, — et n'est-ce pas déjà presque un honneur que d'être martyrisé par lui!...

Est-ce à dire que M. de Bonnefon se soit donné à tâche de peser toutes les actions des représentants de la société religieuse, et, inlassablement, frappant d'estoc et de taille, de se faire le paladin du Droit méconnu et de la Vérité bafouée?... Un tel rôle sera toujours, je le crains bien, au-dessus des forces humaines et il s'accorderait peu, en définitive, avec le talent même et l'esprit de l'auteur. M. de Bonnefon, nous l'avons dit, est surtout un artiste : il n'en a pas que le style personnel, il en a aussi l'esprit large et compréhensif, amoureux de la Beauté sous toutes ses formes, habile à la discerner, heureux de la décrire, satisfait de la propager. Il a le culte de l'art religieux et aussi le culte des âmes vraiment religieuses. Il s'empare d'elles comme il s'empare de l'architecture d'une cathédrale, il en étudie les profondeurs sonores, la lumière qui les éclaire, les piliers qui la supportent, les arc-boutants qui la consolident. Il est ému à leur aspect comme à celui d'un chef-d'œuvre de l'art gothi-

que et il trouve, pour exprimer son émotion, des mots à la fois rares et simples. Et, ainsi, il a acquis peu à peu une empreinte religieuse qui paraît presque indélébile.

Et, tout d'abord, il a cette majesté du verbe que donne aux religieux l'habitude de la chaire et surtout la conscience de parler du haut d'une religion. Pour dire le mot, il est pompeux comme à leurs plus mauvais jours les plus mauvais prédicateurs. Je mets en fait qu'il lui est difficile, sinon impossible d'écrire cinquante lignes sans affecter cette gravité cérémonieuse, ce souci de dire avec force et hauteur qui, lorsqu'il apparaît entre les lignes, devient le plus atroce des artifices littéraires. Relisez d'affilée trois ou quatre de ses articles : vous verrez que, si le sujet change, le ton ne change point, que si la matière s'épuise, le verbe reste le même, que si l'on cherche la simplicité, on ne la trouvera point ici. En vérité, il a toujours l'air de prendre les colonnes de son journal pour les colonnes du Temple, et il monte à sa chaire, c'est-à-dire qu'il soulève sa plume avec la conscience de son autorité et de la beauté de son geste. Il doit être convaincu, au fond, qu'il remplit un véritable sacerdoce, et si cette idée donne souvent à ses phrases une allure des plus hardies, elle aboutit bien souvent aussi à une boursouflure de mauvais aloi.

La vérité, c'est qu'il aime singulièrement à

pontifier. Il pontifie non du haut de certaines idées, (son esprit artiste est bien trop libéral pour se laisser encager dans un système non du haut de sa supériorité (il s'efface volontiers devant la majesté des choses qu'il conte), mais du haut de ce qu'il défend : l'Église lui apparaît trop grande et ceux qu'elle abrite lui semblent parfois trop démesurés pour pouvoir en parler chétivement, avec les mots de tout le monde, dans la forme commune à tous. Nous l'avons dit, il veut constamment « se mettre au niveau, » et c'est là, certes, un souci louable de s'élever jusqu'à la Beauté, mais c'est aussi une tendance trop facile à enfler des êtres ou des sentiments auxquels siérait mieux un peu plus de simplicité.

De même qu'il aime à s'enfler, il aime à mettre en scène. Encore une qualité précieuse pour un journaliste qu'il doit certainement à l'Église. Il a presque l'imagination théâtrale : entendez qu'il voit avec une précision et un relief extraordinaires les plus petits détails des êtres ou des foules qu'il décrit. Il les aperçoit dans leur action, il en devine la pompe, il en scrute l'ordonnance. L'Église catholique qui lui a révélé la beauté des cortèges qui se succèdent avec ordre et avec éclat, lui a enseigné, du même coup la beauté des phrases cadencées s'accouplant et se succédant en théories parfaites. Elle lui a enseigné aussi ces artifices de rhétorique par

quoi ses grands prédicateurs excellent à mettre en valeur la figure ou la pensée sur laquelle ils veulent faire converger l'attention des auditeurs. Ici encore, l'amour du décor qui encadre le personnage ou la scène, qui le souligne, qui le dégage « en beauté, » si l'on peut dire.

Voyez, par exemple, le chanoine Rosenberg poursuivi par la gendarmerie arrivant à Rome et venant y chercher à l'ombre d'un cloître cette justice religieuse qui le sauvera en l'enfouissant. Prétexte admirable pour évoquer tout de suite la Ville aux sept collines dans une atmosphère de couchant, dans le poudroiement d'or d'un soleil qui s'enfuit, et, sur l'une de ces collines, un pélerin harassé de fatigue, souillé de sueur, contemplant ce spectacle de rêve...

Vous apercevez le procédé. Il nous plaît fort parce qu'il met en jeu les qualités brillantes de l'imagination, les ressources infinies du Verbe. Aussi sera-t-il toujours l'œuvre d'un Latin et séduira-t-il toujours les Latins. Il sera particulièrement visible chez qui aura vécu dans la société religieuse ou s'est trouvé souvent en contact avec les gens de l'église. Et n'est-ce pas le cas de M. de Bonnefon? N'y a-t-il pas en lui de la souplesse de prêtre, de la majesté de cardinal, de l'onction de sacristain et comme de la magnificence verbeuse d'orateur catholique?... Vraiment il lui aura manqué seulement le chapeau et la chaire pour rem-

plir toute sa destinée. Et encore je ne sais si cet amateur d'âmes, si ce rude et habile psychologue prêt à affronter toutes les luttes d'adresse et de ruse n'eût pas fait meilleure figure parmi ces diplomates ecclésiastiques que l'Église produit tous les deux ou trois siècles et qui, par la grandeur de leur pensée et la sûreté de leur méthode, déroutent toute la Carrière et bouleversent toutes les alliances ? Quel ambassadeur n'eût-il pas fait en d'autres temps et avec quelle maîtrise n'eût il pas géré sa charge"...

Hélas ! Aucun de ces beaux rêves légitimes ne s'est réalisé, et M. de Bonnefon, dans ce siècle médiocre, n'est devenu qu'un des meilleurs journalistes de ce temps-ci. Et il n'aura même pas la satisfaction de se dire qu'il a restauré en France le journalisme des polémiques religieuses, car son œuvre, lorsqu'on l'analyse, n'est au fond que l'œuvre d'un reporter de très grand talent. Reporter merveilleusement doué, d'un esprit politique très fin, d'une expression très artiste, qui sait voir et entendre comme pas un, reporter de qualité exceptionnelle, mais enfin reporter tout de même.

Ce journaliste n'a pas encore trouvé le temps nécessaire pour créer un livre, et quel livre il eût pu faire de gestes vus et de choses entendues ! Il faudra se résigner à ne le considérer que comme un observateur conscient et très intelligent d'une société qu'on n'observe plus guère

de très près, peut-être parce qu'on croit la connaître beaucoup, sans avoir besoin de se donner la peine de l'observer, comme un amoureux de la forme et du Verbe, comme un styliste remarquable et qui le sait un peu trop, majestueux mais aussi grandiloquent, passionné mais assez amoureux de la vérité pour rétablir la justice, artiste jusqu'au bout des ongles, impertinent jusqu'à l'impolitesse et soucieux de la distinction jusqu'à la manie. Mélange extraordinaire de qualités et de défauts qui lui assure une évidente originalité, mais ne lui a pas encore fait acquérir cette autorité indiscutable qui serait si nécessaire dans ces questions religieuses. Reporte rencore, reporter toujours...

Mais qu'est-ce à dire, et n'est-ce pas déjà tout à fait admirable que d'avoir osé traiter les plus hautes questions de religion et de morale dans les colonnes hâtives d'un quotidien, et d'un journaliste avoir fait presque un artiste?...

M. HENRY MARET

—

On ne saurait dire assez combien son cas est curieux et caractéristique de l'esprit de quelques-uns : ce journaliste si personnel, ce politicien si peu semblable à ses collègues, qu'on sentait si affiné et si peu créé pour les réunions publiques, ce philosophe gouailleur, ce rude démolisseur de Premiers-Paris est devenu presque tout à coup représentatif à l'excès d'une petite catégorie sociale, d'un certain nombre de citoyens qui ne sont ni nombreux ni agglomérés sur un point du territoire français, mais qui se reconnaissent certainement en la personne d'Henry Maret. Et le fait a d'autant plus d'intérêt que cette petite catégorie de citoyens est destinée à disparaître peu à peu.

car elle constitue dans la masse d'une grande nation démocratique une sorte d'anachronisme du plus curieux effet, un groupe d'opposants qui est bien plutôt un groupe de mécontents, mais de mécontents philosophes, plus méprisants que haineux à l'égard de leurs adversaires, plus curieux que dangereux, plus amusants que terribles.

L'histoire des mécontents est presque toujours la même sous tous les régimes : c'est l'aventure de l'enfant auquel on a refusé des confitures et qui crie et qui pleure et qui trépigne de rage dans son coin. C'est la question du ventre qui crée les mécontents comme c'est elle qui ramène les dissidents au bercail. Avec quelques pots de confitures, on a la reconnaissance émue et la joie de bien des enfants!

Parfois cependant le mécontentement de quelques-uns revêt une forme moins primitive et moins grossière que cette bouderie systématique à propos d'une question toute matérielle. Il y a parmi les intellectuels d'une nation, certains imaginatifs très personnels, très entêtés, très observateurs avec cela, d'un esprit lucide, très lucide, qui s'étaient formé jadis une image anticipée de ce que devait être la société de leur temps, des mœurs, des lois, des habitudes qu'ils feraient pénétrer dans la masse de leurs compatriotes, qu'ils implanteraient là, qui serait leur œuvre et dont ils pourraient plus tard se

targuer avec la satisfaction d'amour-propre du devoir accompli. Et puis, un beau jour, lorsqu'ils croyaient, en effet, avoir réussi, ils ont regardé autour d'eux, et la lamentable vision des réalités a fait crouler leurs rêves comme un château de cartes. Ils se sont aperçus brusquement que rien de ce qu'ils avaient résolu de fonder n'était établi, que si le monde avait changé quelques apparences, il était demeuré le même au fond, que tout continuait d'aller de travers, d'injustice en injustice, de sottise en sottise et qu'au demeurant leur œuvre, leur grande œuvre se réduisait à zéro !

Vision cruelle qui se traduit différemment suivant les âmes qui la ressentent : les uns bondissent sous le coup de cette révélation et muent en haine leur dépit navré ; les autres ne crient ni ne menacent, ils s'efforcent seulement de constater le plus clairement possible l'étendue du désastre, ils disséquent avec une psychologie très sûre l'état d'âme de leurs contemporains. Ils analysent le mal, le décrivent, le dénomment, en parlent avec gravité quelquefois, quand ils ont le temps, avec ironie le plus souvent, une ironie douce, sans bruit, une ironie tranquille de désabusé qui rit silencieusement tout bas en hochant la tête avec une lueur de malice dans l'œil : « Sacré régime ! Est-il beau !... Quels hommes, quels génies ! Quels dentistes ! » Et heureux d'avoir

ri, ne demandant pas autre chose au spectacle humain qui se développe sous leurs yeux que de leur avoir procuré une douce minute d'hilarité, ils hochent encore la tête, et leurs mâchoires ont parfois un petit mouvement de rage : « Crève donc, société ! » Ils n'osent le dire tout à fait, mais on sent la phrase vengeresse se dessiner entre les lignes qu'ils écrivent.

Du nombre de ces derniers me semble être Henry Maret. Rapidement il a acquis les principaux traits de ces opposants philosophes, mais comme il était très fin, très observateur, spirituel parfois, bon ouvrier de lettres toujours, il a porté à leur maximum d'intensité ces caractères particuliers tout en sachant conserver une note strictement personnelle qui le sauve de la banalité et en fait et en fera toujours une figure originale et qui compte dans le journalisme.

*
* *

Avait-il, quand il a commencé d'écrire, une vision bien exacte de la société qu'il rêvait? Son esprit est plutôt négatif que positif. Il voyait avec précision les défauts de ceux qui l'entouraient et il s'imaginait sans doute, de bonne foi, que l'avènement de la République allait modifier de fond en comble cet état de choses, mais sans creuser davantage cette conception de la République. Il croyait comme

cela, comme on croit en beaucoup de choses, comme on a l'habitude d'en attendre beaucoup d'un régime nouveau, sans se douter que le vieux fond humain change imperceptiblement tous les deux siècles et que la France change de régime trois fois par siècle. Il ne s'avisait pas de construire avec exactitude le château de ses rêves, il s'en tenait seulement à certaines idées de sa jeunesse, vieillottes et chères aux générations de jadis, qu'il avait adoptées une fois pour toutes : il était un peu bohème, plus artiste qu'homme politique, anti-bourgeois, de l'anti-bourgeoisisme d'un rapin de 1830 plutôt que d'un socialiste, ennemi né de certaines théories, de certaines institutions, comme la censure par exemple ou comme l'Académie, mais sans attacher à leur démolition d'autre caractère que la bonne farce du romantique exaspéré, du gavroche narquois. Il n'était nullement compliqué, ne connaissait aucune des subtilités de l'âme moderne. Il était contre les curés parce que ça, c'est simple, c'est net, c'est radical. De même, il était pour la nature, la simplicité, le bon sens, les choses claires, naïves mêmes, il était contre les « écoles embrouillées » de littérature ou d'art, contre les pontifes, les Maîtres avec une grande lettre, qui se croient grands parce qu'ils se mesurent entre eux et ne sont rien à côté des Maîtres véritables de l'époque classique. Et, avec cela, il

aimait les artistes d'un amour véritable, il voulait les protéger, il prétendait que c'est un des premiers devoirs de l'État, il se sentait, au fond, bien plus près d'eux qu'il ne l'était des politiciens. Et cela lui faisait plaisir à dire et à redire, dans l'espoir peut-être qu'un jour sa voix serait écoutée.

Avec tous ces caractères, il ne se doutait pas du tout que le monde marchait et que lui stagnait sur place. Un jour, brusquement, il s'en aperçut : il vit qu'un fossé profond s'était creusé entre deux générations. Et il se sentit à la fois indigné et navré : indigné parce que ses convictions étaient profondes, parce qu'il avait cru de toute la force de son âme à la République, à l'Égalité, à la Justice sociale, parce que, sous ses airs bohèmes ou rapins, il cachait, au fond, un cœur naïf et ardent de vieux « quarante-huitard », parce qu'il avait beaucoup cru aux hommes qui étaient au pouvoir et qu'il se sentait volé dans ses espérances, dans ses affections, dans tout l'espoir de sa vie ; et, avec cette indignation, il se sentait aussi profondément navré, c'est-à-dire profondément calme, parce qu'il n'avait rien d'un insulteur farouche, parce que son métier de bon journaliste lui avait donné la philosophie, la sagesse, le bon sens et un tour d'esprit un peu ironique qui l'empêchait de s'emballer complètement sur les choses et amenait vite chez lui le sourire en place de l'in-

dignation. Il en voulut plus, dès lors, aux hommes qu'aux gouvernements, aux juges qu'aux lois, aux gouvernants qu'au régime. Les principes lui semblèrent toujours bons, ce sont ceux qui sont chargés de les appliquer qui lui parurent détestables. Et pourquoi? C'est qu'apparemment ils n'ont pas l'habitude de toutes les grandes et belles idées de liberté, de justice, d'égalité que la Révolution a brusquement introduites dans le monde et que leur vieux fond d'homme opprimé et d'oppresseur réagit en eux : « Toutes les tendances de notre siècle sont « libérales, mais voilà, il n'a pas l'habitude, et « il se défie de la liberté ; semblable à l'enfant « débarrassé de ses lisières, il ne veut point les « reprendre, mais il n'ose s'aventurer. L'huma- « nité, habituée à être conduite, a peur de sa « propre indépendance. De là des théories « admirables et des pratiques funestes ». N'est-ce pas le mot même qui l'explique tout entier?

La différence entre ce qui est et ce qu'on a rêvé, entre la vision d'aujourd'hui et l'espoir d'hier, entre les principes et les hommes qui les appliquent, entre les idées et les faits, c'est le réveil d'une magnifique apothéose dans le petit jour sale du matin, c'est la naïve espérance d'avoir voulu faire de l'homme une espèce de divinité et le désespoir brusque de le retrouver aussi sauvage que jadis. Et c'est là tout le secret

de la volte-face en arrière que d'aucuns ont reprochée avec tant d'amertume à Henry Maret. En réalité, ce n'est pas lui qui avait accompli cette volte-face, c'est la société qui n'avait pas su aller jusqu'où l'entraînaient ses rêves secrets, c'est elle qui n'avait pas su accomplir l'étape jusqu'au bout ni assez vite au gré du penseur. Et, dans son désespoir d'observer l'homme demeuré aussi brute, aussi sauvage, aussi stupide qu'il y a des siècles, dans sa fureur à ne pas le trouver intellectualisé, assagi, bon, vertueux, juste, probe, désintéressé, il en arrive à nier le progrès lui-même, à ricaner sur la marche de la civilisation : « Qu'est-ce que la « civilisation ? Un fusil perfectionné. Tuer plus « rapidement et plus sûrement, tel est le pro- « grès dont se réjouissent les hommes. »

Lorsqu'une nation entreprend de civiliser un pays, elle n'y fait rien d'autre que d'y changer de forme la barbarie : elle s'imagine naïvement qu'elle élèvera l'esprit et le cœur des habitants en changeant leurs institutions et en y substituant les institutions européennes. Vraiment cela est admirable et tout à fait bouffon. « Nous « vivons dans notre code, comme ces pauvres « chevaux qui vivent dans les mines, et qui « s'imaginent qu'il n'y a pas d'autre soleil que « la lampe qui les éclaire. C'est pourquoi nous ne « nous rendons pas compte de l'hébétement des « populations ignorantes devant l'amas de stu-

« pidités et d'iniquités qui constituent nos lois « et notre civilisation ». Dans le fond, nous devenons des brutes : « L'homme est un ani- « mal destructeur. L'instinct de destruction est « même une des belles qualités de cette espèce, « à laquelle nous nous intéressons parce que « nous en faisons partie, mais qui ne doit pas « être bien sympathique à une espèce supé- « rieure, s'il en est pour la contempler. » Il en arrive à trouver l'humanité inférieure à l'ani- malité : « Nous méprisons beaucoup les bêtes « parce que nous prétendons qu'elles ne pro- « gressent pas. Mais si celles-ci daignaient nous « répondre, qu'est-ce qui les empêcherait de « nous dire : « Nous n'avons pas besoin de pro- « gresser, parce que nous nous trouvons bien « comme nous sommes. Ce que vous croyez « être en vous un signe de force est simplement « un signe de faiblesse, etc... »

Qui ne sent ici le paradoxe, l'outrance de la pensée exagérée ? Des exemples de ce genre abondent dans les articles de Maret, c'est une espèce de fantaisie en laquelle se mue son amertume et qui lui permet de ne pas se fâcher tout à fait. Ce sont des boutades, c'est la vérité lancée plaisamment contre autrui à la manière d'un bon coup de trique. Il adore ce petit jeu. Il est ravi de vous coller brusquement sous le nez une vérité que vous faites semblant d'ignorer, mais qu'il est bon de vous rappeler de temps en

temps. Bien entendu, la chose est d'autant plus aisée qu'il s'agit des Français, c'est-à-dire du peuple dont les idées secrètes sont les plus opposées aux institutions, du peuple aristocratique par excellence qui s'est donné un gouvernement démocratique, du peuple le moins égalitaire qui soit, qui a inventé l'égalité, du peuple le plus versatile et qui s'est donné un régime déterminé, etc... Tout cela n'est pas très neuf, direz-vous. D'accord. Mais tout cela est vrai, donc toujours bon à dire.

De même, il ne se lasse pas de morigéner les sots, « qui sont le grand fléau de l'humanité... « qui saluent les ânes chargés de reliques, » les ambitieux « qui se sont toujours appuyés « sur les sots et ont excité ceux-ci au mépris « et à la haine des intellectuels. » l'iniquité « qui fait partie intégrante de certaines institu- « tions sociales. »

Bien entendu, — nous l'avons dit, — son exaspération est d'autant plus grande qu'il croit avec plus de force aux idées et aux principes opposés aux réalités qu'il aperçoit. Il est très simple, au fond, sinon très naïf. D'abord, croyez qu'il est toujours demeuré anticlérical : « En étudiant l'histoire, on découvre que, si les « religions ont été parfois utiles, les maux « qu'elles ont causés dépassent de beaucoup le « bien qu'elles ont pu faire. » « J'ai toujours « douté de l'influence de la religion sur la

« morale... » « Ce ne sont pas les prêtres qui « font les religions, ils se contentent de les « exploiter. » Il est franchement républicain : « Toute instruction aboutit à la République « comme toute ignorance mène à la monar- « chie. » Il est idéaliste : « Nous avons besoin de « rêves, d'espérances, d'illusions. Une illusion « qui me console pendant une heure vaut « mieux qu'une vérité qui m'attriste... Si les « roses n'existaient pas, il faudrait les inven- « ter. » Il professe d'excellentes idées sur l'art, sur les artistes, sur le devoir de l'Etat de donner à l'art « ce pain quotidien que la foule « ne lui donnerait qu'en le rabaissant. » Il affirme sa croyance aux instincts artistiques du peuple, à l'éducation qui doit être faite de ces instincts, au besoin profond d'élever les idées, le goût de chacun par une communion plus fréquente et plus sincère avec les choses artistiques.

En littérature, nous l'avons dit, il aime les choses très simples, très claires, il ne saurait souffrir un écrivain « dont on est obligé de « recommencer trois fois la lecture d'une « phrase pour savoir ce qu'il y a dedans. » Est-il besoin d'ajouter qu'il adore les chansons populaires, tout ce qui remonte aux sources de l'inspiration, tout ce qui s'éloigne de l'école, du conventionnel, de l'artificiel ?...

Et, avec tout cela, on le sent sincèrement,

profondément bon pour les petits, pour les affligés, pour les humiliés pour tous ceux qui souffrent des gouvernants et des juges, pour tous ceux qui ont eu à pâtir en quoi que ce soit de notre civilisation faussée. Il ne se contente pas de les plaindre, il proteste de toutes ses forces, il proteste contre bien des choses, et certaines de ses protestations nous semblent honnêtes, normales, voire excellentes et certaines autres aussi nous paraissent d'un goût ou d'une érudition plus douteuse. Son tempérament « vieille barbe de 48 » lui fait commettre des anachronismes moraux ou artistiques étonnants. C'est, en somme, une tare à peu près semblable à celle dont s'afflige le talent de M. Harduin voué à toutes les sottises du bon sens. Être contre la fausse civilisation, contre le faux progrès, contre les fausses lumières des ignorants chargés de reliques, soit. Mais encore faut-il délimiter très exactement le faux du vrai, le conventionel du sincère, la laideur de la beauté.

Henry Maret n'y réussit pas toujours. S'il proteste contre l'égalité stupide, contre l'alignement qui fait la vie bête, contre la médiocratie universelle, contre l'ennui, « résultat « fatal du régime de l'ordre, » il proteste aussi assez souvent contre ceux qui instruisent : « Les pédants qui se figurent qu'ils

« instruisent la jeunesse n'ont jamais appris « à l'homme intelligent que le néant de la « science et des savants; » (plus tard il dira : « On n'est pas instruit, on s'instruit »), il proteste contre la musique moderne : « Quand « on compare les partitions qui amusaient « nos pères avec celles qui nous fatiguent « aujourd'hui sans nous amuser, on se demande « vraiment si avoir la migraine constitue un « progrès réel : » il proteste contre les idées au théâtre qui font travailler son cerveau et lui enlèvent le loisir de s'amuser ; il proteste contre les érudits, « cette race d'hommes qui « semble s'être donné pour mission de détruire « les légendes... Ils sont comme le cheval « d'Attila, et les fleurs ne poussent plus où « ils ont passé. »

Vous voyez qu'au fond, c'est, en effet, très souvent de l'harduinisme tout pur. Parfois même, à force de philosopher et de vouloir philosopher à tout prix, il en arrive à des phrases à la Prudhomme : « Il est toujours dangereux d'agiter vainement l'opinion ». « Tout le talent du monde ne vaut pas en politique un grain de bon sens. » « L'hésitation dans le commandement engendre la mollesse de l'exécution. » Vétilles, dira-t-on. Mais vétilles assez caractéristiques pour être citées. Et, du reste, pour être tout à fait impartial, puisque je cite ici quelques pensées de Henry Maret, j'en veux

citer deux ou trois autres qui sont bien amusantes, celles-là, et propres à cet esprit gavroche qu'on discerne si souvent chez lui : « Vous semez sur votre fenêtre de la graine de réséda. Qu'est-ce qui vient ? Il vient un gardien de la paix qui fait enlever la caisse. » « La gendarmerie est l'unique vertu des peuples qui n'en ont pas. » « Il est bien singulier qu'on accuse de ne pas marcher des hommes dont toute la vie se passe à chercher de l'avancement. » « Quand on ne sait rien, il faut toujours reprocher aux autres leur ignorance. » « Les lois sont comme les proverbes : on en trouve toujours une qui justifie la violation de l'autre. » Et celle-ci, qui est bien d'un désabusé : « Le fort qui mange le faible est un héros, le faible qui se défend un gredin. »

* * *

Apercevez-vous maintenant pourquoi je disais, au début de cette étude, que ce journaliste très personnel était devenu soudain représentatif à l'excès de toute une catégorie sociale qui n'est peut-être pas bien nombreuse, mais qui est à coup sûr bien curieuse ? Elle est constituée d'hommes échappés un peu de tous les partis, venus des quatre coins de l'horizon politique, mais venus avec les mêmes désillusions, la même rancœur, la même haine contre les

gouvernements organisés, les lois actuelles, les hommes au pouvoir. Chaque régime compte ses mécontents : nul régime n'en compte davantage que le régime républicain. Par cela seul qu'il n'est pas une organisation fixe, définitive, qu'il laisse à chacune de ses institutions le « jeu » nécessaire à leur évolution, il est attaqué avec beaucoup de violence et beaucoup de persévérance par tous les imaginatifs, tous les hâtifs, tous les promoteurs de civilisations nouvelles, tous les découvreurs de nouveaux principes et tous les sociologues en chambre. Par dépit de ne point voir immédiatement la réalisation de leurs espérances ou de leurs utopies, par dépit — encore plus grand peut-être — de les voir *presque* réalisés, ce qui, pour eux, veut dire faussées, ils deviennent les adversaires les plus déterminés d'un régime à l'édification duquel ils ont le plus souvent apporté leur collaboration la plus assidue. Ou bien alors ils généralisent leurs motifs de mécontentement, ils amplifient leurs nuances d'amertume, ils accusent la civilisation toute entière, ils deviennent les détracteurs entêtés de tout ce progrès qui n'a pu encore arriver à assurer le bonheur de l'humanité.

Telle me semble être la situation exacte de Henry Maret : la haine des mensonges conventionnels de la civilisation, la vue de la basse cuisine gouvernementale, la vision de ses plus

chères idées faussées dans leur mise en pratique l'a fait passer brusquement dans le camp des opposants systématiques d'une forme de civilisation pour laquelle il professe pourtant, au fond, nous l'avons vu, tous les respects. On le sent aigri, mais je me hâte d'ajouter que jamais ces mécontentements ne lui ont imposé cette plate et basse détraction contre un régime, qui consiste à souiller de boue ou d'injures ses représentants. Cet honnête homme aux idées un peu vieillottes mais solides, à l'aspect un peu hirsute, mais à la franchise du langage, ce « sauvage » comme il s'appelle lui-même, a voulu demeurer et est demeuré en fait un bon journaliste, plus soucieux de la lutte pour les idées que de la bataille à coups d'épithètes injurieuses, plus heureux de développer sa pensée que d'essayer de salir celle des autres.

Il figure ainsi dans la presse de notre temps un peu à la manière d'un anachronisme vivant, impitoyable railleur de notre prétendue civilisation, démolisseur de nos institutions, mais démolisseur sans trop de fiel, très indulgent au fond et qui finit par rire de la bêtise humaine à cause de son outrance. Il rit, il n'insulte jamais; il rit, il désarme ainsi assez vite ses adversaires. Et c'est quelque chose, vous savez, de pouvoir désarmer ses adversaires en politique !...

M. GEORGES CLÉMENCEAU

—

« Toute âme haute veut être de la mêlée. »
G. Clémenceau.

Incontestablement c'est un sympathique. A quelque parti que l'on appartienne, sous quelque angle que la passion déformante nous le fasse apercevoir, il est impossible de ne pas lui reconnaître les qualités qui toujours surent conquérir et emporter la faveur dans ce pays-ci : la verve batailleuse, l'indépendance du caractère, la souffrance pour les opprimés, la haine des oppresseurs et cette espèce d'humeur chevaleresque et guerrière qu'il porte hardiment dans tous les combats qu'il mène. Il commande la sympathie de la même façon que d'autres appellent la haine, par un inconscient

mouvement réflexe. Et, souvent même, il parvient, au-delà de la sympathie, à imposer la justice par l'esprit de bonté et d'équité que l'on sent derrière chacune de ses paroles.

Au reste, ne croyez pas qu'il soit très simple. Il est terriblement complexe, au contraire, et son caractère repose tout entier sur une contradiction, mais comme il est très franc, très clair, très limpide, il est, en somme, assez facile de discerner les différents mouvements de son esprit, si opposés soient-ils, de démonter les rouages nombreux qui font mouvoir ce beau talent d'orateur et de polémiste. Il n'y a rien de fuyant en lui. Tout est clair, trop clair même, semble-t-il, car il ramène souvent des problèmes terriblement embrouillés à deux ou trois formules qui, pour être brèves, n'en sont peut-être pas plus exactes. Mais comme il est très entêté, très tenace, il les répète si souvent et si fort à propos qu'il finit par vous en imposer l'illusion de vérité. Car c'est un très grand acteur comme tous les grands orateurs, et c'est, en fin de compte, mieux qu'un grand orateur et un bon journaliste politique, c'est un homme public qui n'a pas horreur de l'art et des artistes, un politicien qui ne craint pas d'être à ses heures un homme de lettres, et c'est peut-être bien un Homme, — tout court.

***

C'est devenu véritablement un lieu commun que d'énoncer qu'il est taillé pour la lutte. Peut-être sera-t-il plus neuf d'observer comment, dans sa manière journalistique, il exprime ce fond de son tempérament.

Notez, d'abord, que s'il aime la lutte, il n'est jamais brutal. Vous pouvez le surveiller, vous ne le verrez jamais foncer sur ses adversaires avec l'impétuosité d'un d'Assagnac. Toujours on sent derrière sa fougue la raison qui guide l'intelligence, qui discerne le but à atteindre. Sans doute il a des accès de violence : des injustices trop criantes le font hurler, car il est un, de toute sa sincérité, de toute sa personne, et, ces jours-là, il charge à fond.

Mais ne croyez pas que ce soit chez lui une habitude d'hurler et d'éclabousser, de trépigner et d'ameuter tout le monde dans la rue. Il n'a rien d'un déséquilibré et jamais il ne confond l'ardeur de combattre avec le désir épileptique de couvrir de boue tous les passants. C'est même là sa caractéristique : ses instincts combatifs sont d'autant plus puissants qu'il en a une conscience véritable et qu'il ne les exerce qu'à bon escient. Ce sont des instincts que sa raison a ordonnés elle-même et qui, en passant par elle, sont devenus de véritables motifs d'agir et d'attaquer. Et c'est toujours la

chez lui le processus ordinaire d'un de ses sentiments, d'une de ses opinions : c'est un instinctif, un impulsif qui, par une bizarre contradiction de la nature, se double d'un intellectuel au premier chef, — mieux : d'un idéologue.

Impulsif, qui pourrait nier qu'il le soit ? Son langage serait-il aussi passionné, ses phrases aussi pressées et aussi ardentes, sa personne tout entière frémirait-elle à ce point de haine et de colère s'il ne venait de saisir la plume tout à coup à la vue d'un spectacle qui a bouleversé son être et l'a secoué de la tête aux pieds ?

Un impulsif, ah ! certes, et de la plus noble espèce, de celle du courage irréfléchi qui ne se donne pas le temps de discuter les motifs de son action et qui se précipite à l'eau pour sauver celui qui s'y noie. Impulsif quand il raconte l'histoire des habitants d'une pauvre roulotte abandonnée au coin d'une route et que la méfiance sournoise du village haineux risqua de faire mettre en prison. Impulsif quand il prend la défense des petits soldats tracassés ou martyrisés. Impulsif quand il conte la lamentable odyssée d'un malheureux « cheval de retour » à peine sorti de la geôle et qui aspire déjà à y rentrer dans l'incapacité où il se trouve de gagner son pain. Impulsif toujours et partout quand il s'empare du premier fait-divers lu dans un quotidien, de la première observation glanée sous ses yeux, de la pre-

mière histoire contée par un ami pour en faire le sujet palpitant et frémissant d'un article d'un seul jet, d'un article tout d'une pièce, qui part comme un boulet de canon et qui frappe en plein ceux qu'il a voulu viser.

Impulsif, oui, mais aussi idéologue et de la plus vieillotte et de la plus curieuse espèce. Ecoutez-le qui s'arrête d'attaquer et qui reprend son refrain des grandes idées, des grands sentiments, des grandes pensées et des grandes majuscules. Voici la Pitié, voici la Faim, voici le Meurtre, voici la marche triomphante de l'Humanité et voici l'Evolution, expliquée, hélas! en cinq leçons à l'usage de tous les primaires. Des idées, qui en aurait plus que lui et sur toutes choses, il en a sur la littérature et sur les sciences, sur la politique et la sociologie, et ce ne sont pas des idées très neuves, qui marqueront un sillon durable dans l'histoire de l'humanité, mais ce sont des idées qui ont hâte de s'affirmer, de s'imposer, de régir le monde et les hommes, car, apparemment, ce sont les plus belles et plus saines idées du monde. Et, avec une ardeur de prosélytisme qui ne connaît pas de bornes, avec une audace d'homme d'action, il proclame partout la supériorité et l'efficacité de ses grandes et belles idées, il en veut instruire chacun, convertir chacun. Avec une imagination toute littéraire, il aime à les décrire, à les faire admirer. Il les voudrait im-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

poser par le triomphe de la raison, il s'efforce d'y parvenir et par la persuasion et par l'obstination.

Et c'est, d'abord, la plus belle et la plus chère d'entre toutes, c'est la pitié. Cette pitié pour les humbles, pour les malheureux, cette compassion pour les opprimés, c'est à la fois le sentiment qui nous explique le mieux Clémenceau et qui est pourtant en contradiction plus flagrante avec son tempérament. Qu'est-il au fond, en effet ? Nous l'avons dit, c'est un lutteur, un combatif qui ne saurait s'apercevoir dans l'inaction, qui brûle de parler, de crier, de s'agiter, d'attaquer quelqu'un ou quelque chose. Il aime la lutte, et, pourrait-on dire, il est taillé pour elle. Ses armes ne sont jamais émoussées et il sait toujours s'en servir à propos : il est gouailleur, ironique, observateur et violent, il sait être sarcastique et c'est parfois encore un raisonneur convaincu et c'est toujours un adversaire opiniâtre et résolu. Or les âmes de cette sorte ne conçoivent guère d'ordinaire l'humble pitié ! La fumée des combats dissimule souvent les blessés, et, du reste, à quoi bon s'attendrir sur les plus faibles ? Malheur aux vaincus est généralement la devise superbe et désespérée de ces âmes farouches qui ne reconnaissent ni le temps ni la nécessité de s'apitoyer sur ceux qui sont à terre.

On peut dire, à ce point de vue, que Georges

Clémenceau constitue une magnifique exception. Tout plein de l'ardeur de combattre et tout enfiévré à la pensée de se jeter au milieu de la bataille, il a déjà entendu les victimes et a compati à leurs gémissements. Désormais c'en est fait, sa vie aperçoit le but qu'elle se propose : combattre pour les vaincus. Vaincus de la vie, opprimés et humiliés, courbés sous l'autorité morale ou physique des gouvernements oppresseurs, vaincus, désillusionnés et trompés, il entend vos clameurs de malédiction et vos appels désespérés. Il écoute, tout ému, cette plainte éternelle qui monte sans cesse vers lui, et il frémit déjà de combattre pour ceux qui la profèrent : « Contempler ce spectacle et demeu-
« rer impassible, quel homme de cœur y pour-
« rait consentir ? Non, non. Toute âme haute
« veut être de la mêlée. Chacun, pour peu
« qu'il sente en lui de vie, veut apporter sa pa-
« role, son acte, son effort. Les époques les plus
« troublées sont encore des combats d'idéal,
« même en leurs plus mauvais jours, c'est-à-dire,
« une action vers une humanité meilleure.
« Car l'homme, qu'il se connaisse ou qu'il
« s'abuse sur lui-même, qu'il serve l'idée ou
« qu'il erre, rêve d'ennoblir son jour de vie par
« une énergie de beauté. Il veut laisser de sa
« force parmi les forces environnantes, il pré-
« tend marquer de son empreinte quelque
« chose. Il veut agir. » Et il agit. Tous les

crimes contre le droit seront dénoncés, — avec quelle hâte et quelle frénésie! Tous les attentats contre la liberté individuelle et la liberté nationale seront flétris, avec quelle force et quelle haine contre les oppresseurs! « C'est la malédic-
« tion des triomphes de la force de ne laisser de
« place dans l'âme du vainqueur que pour
« l'aveugle foi dans les solutions de violence.
« Voilà pourquoi le peuple allemand s'est
« trouvé condamné à cette conception barbare
« de l'hégémonie militaire, qui met le Conti-
« nent sous sa loi. » « Au soir de sa vie, le bon
« chasseur peut, avec orgueil, contempler le
« tableau. Il y a de tout là-dedans, surtout des
« hommes. Napoléon, sans doute, en massacra
« davantage, mais follement, en artiste, pour
« le plaisir. Bismarck, lui, se vante de n'être
« point un artiste, et vraiment ce titre n'est
« pas le sien... Le petit hobereau prussien qui a
« simplement satisfait ses goûts de perpétuelle
« violence, en arrive, par la malechance d'avoir
« toujours réussi — la seule de sa merveilleuse
« carrière, — l'obscure compréhension de
« l'inanité du succès sans lendemain... L'œuvre
« de sang lègue à l'histoire d'autres œuvres de
« sang. Ce n'est pas la hantise des souffrances
« humaines, dans le passé ou dans l'avenir, qui
« suscite les mélancoliques retours du damna-
« teur finissant. Non, c'est la sensation de la
« fragilité de l'œuvre à laquelle se trouve atta-

« ché son nom... » Vous le voyez, cette pitié pour les misérables et les suppliciés ne se traduit point chez lui par les larmes miséricordieuses mais inutiles. Pleurer! sans doute de telles émotions nous ennoblissent-elles, mais à cette pitié stérile, l'homme d'action ne préférera-t-il pas la lutte contre les oppresseurs. Plaindre est bien, venger est préférable. Ou plutôt, car la vengeance elle-même est toujours une lâcheté, détruire cette force par laquelle d'aucuns sont opprimés et d'aucuns oppresseurs, faire enfin régner la justice immanente. Et c'est bien là, semble-t-il, le caractère même de la pitié chez Georges Clémenceau, c'est ainsi que ce sentiment d'exception s'harmonise avec son tempérament d'homme d'action, le complète, lui assigne une tâche à accomplir. Une pitié agissante, une pitié utile qui se sert des larmes mêmes que lui arrache la souffrance, une pitié profitable à tous et où chacun pourra trouver un motif suffisant d'énergie.

***

« Utiliser au profit des faibles la puissance « sociale, l'instrument d'oppression des forts, « voilà la Révolution qui fera de l'instinctif « groupement barbare, la société de paix et de « civilisation. » Cette idée, constante en lui, qui le meut tout entier, qui explique et justi-

fie ses violences et ses diatribes se lie naturellement, en effet, dans son esprit à cette autre idée qui lui est familière de la marche générale de l'humanité. A maintes reprises, il s'est efforcé de fixer dans un article, dans une discussion, à propos d'un fait-divers, le processus social par lequel la tribu primitive avait évolué de groupements en groupements jusqu'à la société d'aujourd'hui et celle de demain. A la base de tout, il voit la Faim, c'est-à-dire le Meurtre, le besoin de tuer pour vivre, et, par suite, le courage du meurtrier qui s'expose: lutte des individus, des tribus, des nations. « La « nécessité de la cruauté pour satisfaire la faim « a fait de l'homme un loup pour l'homme, « comme dit l'ancien. Mais la faim qui fit le « le meurtre a fait aussi le travail, et, sous « l'aiguillon de la faim, c'est le travail qui doit « libérer du meurtre. Défendre l'homme contre « les éléments, d'abord, contre l'homme ensuite, « pour faire de tous ces ennemis conjurés autant « d'aides et de soutiens : voilà le but que nous « nous assignons. » Dès lors vous concevez que le devoir de la société est de nourrir chaque citoyen. Personne n'a le droit de mourir de faim, de même que le devoir de tous est de réfréner cet instinct du meurtre qui subsiste dans l'homme civilisé, de l'assouvir jusqu'à la suppression totale. La pitié qu'il manifeste pour les vaincus, pour les déshérités de l'exis-

tence lui fait prendre en horreur les manifestations de la lutte pour la vie. Il comprend que la beauté est impuissante devant ces déplacements de la force brutale et qu'à cet instinct du meurtre il faut répondre par une répression de tous les forts au profit des faibles. Cette répression, toutefois, ne devra présenter aucun caractère de violence : « Il ne faut pas que la « violence réponde à la barbarie... Il suffit de « la bonne volonté de tous, sincèrement mani- « festée par des actes non équivoques, il suffit « de la bonté des forts pour désarmer cet « ennemi redoutable : les faibles. Cela pourrait « être demain. » Et, plus tard, il indiquera comment cette bonté peut réaliser l'œuvre à « accomplir : « Améliorer l'homme, le perfec- « tionner, développer plus librement son action « dans un milieu plus favorable, régler, atténuer « l'horrible lutte pour la vie par des lois de « justice et de paix, voilà le but de l'effort « humain... La seule récompense d'ici-bas : la « reconnaissance et l'estime de tous, ou, mieux « encore, l'intime conscience du devoir accom- « pli. »

Observez-vous combien ces idées manquent de précision sous la plume qui les émet, combien la clarté, la netteté font défaut à ces programmes d'idéaliste, cette clarté et cette netteté qui deviennent si saisissantes lorsque Clémenceau ne s'essaie plus de reconstituer un processus

social ou de deviner la société de demain, mais attaque avec passion, avec déchaînement ceux qui s'opposent à l'application de ses théories. Relisez par exemple, toutes les pages qui ont été écrites par lui à l'époque des lois de répression consécutives aux attentats anarchistes. Quelle poussée d'indignation, quelle protestation éloquente contre la Force qui vient, une fois de plus, de s'affirmer, contre l'instinct du meurtre qui, encore un coup, reparaît chez le civilisé : « Le vrai crime, c'est celui du parti « républicain. C'est lui qui a soulevé les déshé- « rités de ce monde pour les conduire à l'assaut « de l'ancien régime... C'est lui qui a promis « aux misérables le redressement de leurs torts, « le règne de la justice. Si les républicains ont « été impuissants à réaliser leurs promesses, « qu'ils s'en prennent à eux-mêmes... Depuis « qu'il est au pouvoir, le parti républicain vit « dans la crainte des idées qui l'y ont porté. Etre « républicain sous l'Empire, c'était facile : il « suffisait de parler ou d'écrire. La République « proclamée, il fallait agir : on ne l'a pas osé. » « Il faut se défendre par plus de justice, plus « d'humanité... Travaillons à la solidarité « humaine... Donnons aux déshérités la convic- « tion que les heureux du monde, abjurant « leurs défiances, sont prêts à concourir de tous « leurs efforts à faire plus de justice, plus « d'équité. »

Ainsi donc la pitié, et, par suite, la bonté demeure la base de toute rénovation sociale : « Etrange créature que l'homme ! Des pensées « d'un Dieu. Des actes de brute, trop souvent... « Réconcilier l'acte et la pensée, voilà le but du « grand effort humain. » « Haïssons le sang des « échafauds de la Révolution comme des bûchers « de l'Eglise. Il n'y a dans la violence ni vérité, « ni justice. Cherchons la paix. Faisons la « pitié ! » Et il la fait, il l'étend à tous ceux qui dans la société lui paraissent la mériter, avec une ardeur infatigable et qu'il faut admirer. Comme la pitié qu'il porte en lui, sa bonté est tout intellectuelle. Nulle émotion brusque, nul tressaillement de l'être à la Séverine en face d'une douleur, d'une infamie. Par un phénomène curieux, l'imagination de cet homme d'action s'attache moins aux réalités qu'aux choses abstraites. La bonté, chez lui, c'est moins l'image du malheureux aperçu hier, que l'idée de la souffrance d'une catégorie de travailleurs, par exemple. Sans doute, comme nous l'avons dit, un fait-divers, une rencontre peuvent évoquer la bonté, la charité immédiate pour celui qui souffre sous ses yeux, mais, plus souvent, ils mettent en branle cette série de sentiments à la fois très vagues et très élevés qui donnent naissance à la véritable pitié russe, à la Pitié avec une majuscule, à celle qui s'agenouille surtout devant les individus comme devant les

représentants d'une grande iniquité sociale. Et l'on sait de qui je veux parler en évoquant ici cet agenouillement, et lui aussi, Clémenceau, s'est écrié un jour, en parlant des prostituées : « Lisez les *Confessions d'un mangeur d'o-* « *pium* de Quincey, et vous verrez ce qu'il peut « encore sortir de bonté, de charité, de dévoue- « ment désintéressé de ces créatures flétries. » Oui, c'est bien vraiment par la souffrance humaine tout entière qu'il est surtout ému et non par la vision immédiate d'une douleur particulière, c'est là que se retrempent son énergie et ses haines, c'est là qu'il trouve à la fois les motifs et les forces suffisantes pour développer ses attaques. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à feuilleter un des trois recueils d'articles qu'il a groupés, et si ce point de vue trop général, cette universalité apporte toujours avec elle quelque chose d'imprécis, de vague ou même de faux, on ne peut nier que souvent, la vision de cette immense détresse communique à celui qui l'aperçoit un tel désir de bonté, une telle bonne volonté de faire le bien que son style même, si lâche pourtant, en est comme illuminé.

* * *

Si une grande partie de la force de Clémenceau naît de l'impatience et de la valeur que prend chez lui l'idée de Pitié, ainsi que du

retentissement que cette idée provoque dans les âmes, il convient aussi d'ajouter que cette force d'un auteur doublé d'un polémiste de talent a surtout sa source dans l'indépendance absolue d'esprit de l'auteur du *Grand Pan*. C'est là le point sur lequel il convient d'insister, car voici qui le différencie nettement des publicistes politiques. Au reste, entendons-nous bien sur ce mot d'indépendance : voyons-y surtout l'expression d'un regard plus élevé que celui de la majorité des hommes politiques, les modalités d'une pensée qui ne prétend pas s'exercer dans un seul cercle délimité à l'avance, la manifestation d'un caractère qui a trop souci d'être vrai pour mitiger ses plus beaux mouvements lorsque ceux-ci ne se trouvent pas dans le plan de la politique du jour.

Voyons-y enfin l'influence bienfaisante des lettres qui oblige l'écrivain à voir le monde et la vie autrement que par les yeux myopes d'un politicien de carrière dont l'horizon se base à des discours programmes.

Certes on peut dire que tout concourt chez lui à faire de Clémenceau le journaliste indépendant et batailleur qu'il aura été. Journaliste, ne l'est-il pas dans l'âme, et même reporter si j'ose dire. Lisez le récit de l'exécution d'Emile Henry, lisez A Carlsbad. Notes de Voyage, La Roulotte, et comparez entre eux ces petits tableaux exacts, simples et réalistes, ces visions si diffé-

rentes mais si profondément justes dans leur variété. Georges Thiébaud notait déjà il y a dix ans que, sous cette plume, « la banalité du fait-divers revêt une forme neuve, vivante. » La vérité, c'est que son talent de reporter a mille facettes : il décrit avec art, et, comme il est très pittoresque, ses descriptions sont souvent charmantes, d'une précision remarquable.

Il y a telles pages sur la mélancolique et noire plaine allemande de Stuttgart, sur la Bavière et sur le sombre entonnoir de Carlsbad qui sont des descriptions puissantes, quoique brèves, et visiblement écourtées par l'article à ne pas dépasser.

Mais, plus souvent, cette verve descriptive fait place chez lui à la verve ironique, et c'est très cocasse, car l'observation est juste quoique manquant souvent un peu de finesse. Il aime à noter le ridicule des gens avec une cruauté très française et fort divertissante. Mais quoi ! N'est-ce point encore une façon de combattre, et l'ironie est souvent plus terrible que les plus terribles coups de boutoir. Il se plaît ainsi à fixer les travers des gens qu'il rencontre sur sa route. Il en a rencontré beaucoup, et d'extraordinaires sans doute, car il a été mêlé à bien des mondes. Il y a tels articles de lui, par exemple celui qu'il a consacré aux séances du Congrès Supérieur des Prisons que signerait volontiers Mirbeau, mais un Mirbeau tout de même

un peu assagi, un Mirbeau trop assuré du triomphe définitif de l'humanité, ou mieux, du triomphe de la bonté et de l'intelligence sur l'universelle bêtise et l'universelle méchanceté.

Cette raillerie, tantôt amère, tantôt joviale, qu'il a presque toujours au bout de la plume, sauf quand il parle de pitié et de bonté, c'est une excellente arme d'attaque et il ne s'en est jamais plus servi que dans ses nombreux articles. C'est avec elle qu'il aime à juger les gens, doucement, raisonnablement, le sourire ironique au coin des lèvres. C'est elle encore, j'en suis sûr, qui modère sa fougue et l'empêche de se jeter à corps perdu sur ses adversaires comme l'y contraindrait son tempérament fougueux. C'est elle enfin qui assure souvent à beaucoup de ses écrits une tenue littéraire qui les place bien au-dessus de ses discours

Ce double courant d'ironie et de compassion militante, c'est là le fond réel de son tempérament. Aussi avais-je peut-être raison de dire, en commençant, que nul écrivain n'est plus français ni plus compréhensible immédiatement à des Français. Et sans doute je vois beaucoup de polémistes plus fameux en tant qu'écrivains que M. Georges Clémenceau, mais je ne vois pas de politicien qui ait passé aux affaires depuis ces vingt dernières années et qui ait eu le courage et le talent d'écrire les articles qu'écrivit celui-ci. C'est qu'en vérité une seule chose

importe : se développer soi-même par ses propres ressources. Nul programme social, si merveilleux soit-il, nul parti, si larges d'esprit que soient ses adeptes, ne donne à celui qui s'y rallie cette espèce d'éclat et comme de jaillissement qui est proprement le mérite de la véritable personnalité. Oui, il est bien vrai que M. Clémenceau n'est pas tout à fait « comme les autres », il est bien vrai que son masque court et vigoureux se dresse au-dessus de tant d'autres masques blêmes ou médiocres, mais, dans cette exception heureuse, je veux voir surtout le reflet d'une âme un peu plus haute et guidée par des sentiments plus nobles. J'y veux voir enfin l'effet salutaire d'un art littéraire très méprisé dans certains milieux, mais qui me paraît cependant procurer quelques jouissances et quelques avantages, même lorsqu'il se traduit sous la forme plus humble du journalisme. M. Clémenceau est plutôt orateur que journaliste. Et c'est ce qui n'a pas besoin d'être prouvé. Mais il peut être aussi en même temps qu'excellent orateur bon journaliste. Et c'est ce que j'ai essayé de dire.

M. ADOLPHE BRISSON

—

« Beaucoup de gens répugnent à considérer « l'interview comme un genre littéraire... Si « l'interview n'est pas d'invention moderne, on « ne peut contester que ce genre n'ait été « élargi et rajeuni dans ces dernières années. « De ce qui n'était qu'une sèche sténographie, « on a tâché de faire une peinture vivante... Il « ne s'agit pas seulement de rapporter des paro- « les entendues, mais d'évoquer celui qui « parle, de donner l'impression de sa voix, de « son geste, de sa physionomie, du milieu où « il vous est apparu, et de deviner ce qu'il n'a « souvent énoncé qu'à demi, de surprendre le « secret de sa pensée... Les chapitres qui sui- « vent répondent à ce dessein. Ce sont des essais « d'interviews à la française ».

Qui parle ainsi ? M. Adolphe Brisson lui-même dans le chapitre liminaire d'un de ses recueils d'articles de grand reportage où il s'est efforcé, ainsi qu'il l'annonce, de nous donner quelques-uns de ces types d' « interviews à la française ». Et, vraiment, ces lignes sont si claires, elles énoncent si simplement et si complètement ce que l'auteur des *Portraits Intimes* a essayé d'accomplir qu'elles pourraient, au besoin, se passer de tout commentaire.

C'était, d'un mot, si l'on veut, la création d'un genre littéraire nouveau. Genre essentiellement français, en effet, genre souple et amusant, tout à fait adéquat à l'esprit du public de nos quotidiens et qui demandait précisément, pour être cultivé avec profit, une plume facile, légère, parisienne, (sans l'être trop, — à cause de la province !) à peine acérée, très mouchetée en réalité et pas incisive du tout, malicieuse plus que méchante, élégante plus que solide, égratignant quelquefois, ne déchirant jamais, et c'était la plume même de M. Adolphe Brisson, et, sans doute, vit-on rarement genre plus approprié à l'auteur qui l'avait créé !...

A la vérité, il s'y préparait depuis longtemps : dans les analyses des livres qu'il faisait et qui étaient déjà bien plutôt des promenades à travers les livres que de véritables études critiques, il tâtait le pouls au public, s'enquérait de ses préférences, de ses dédains, s'érigeait déjà

en guide plutôt qu'en juge, aimant mieux chercher quelque beauté à louanger que découvrir quelque auteur à fustiger. Et, peu à peu, ainsi il se renseignait admirablement sur le mouvement littéraire contemporain. Louant avec goût, mais aussi avec beaucoup d'indulgence, avec finesse mais aussi avec nonchalance, avec esprit, mais sans profondeur les ouvrages des uns et des autres, il avait su être pendant de longues années un critique aimable sans être trop bénisseur, complimenteur sans être fade. Toutes les portes lui étaient ouvertes, même celles qui sont réputées verrouillées, tous les visages lui étaient avenants, toutes les poignées de mains faciles, et, à vrai dire, je ne sais, à part quelques très jeunes gens de la nouvelle école qu'il avait un peu houspillés, qui pouvait se vanter d'être son ennemi.

Grâce à cette situation spéciale, si rare dans la littérature, M. Adolphe Brisson pouvait pénétrer partout, interroger chacun, non comme un étranger, mais presque comme un ami, en tous cas comme un confrère aimable et depuis longtemps connu à qui l'on ne refuse rien, pas même la petite confidence finale, le petit fait de demain qui doit couronner toute bonne interview et à lui seul en justifier parfois la nécessité. Ce sont là des riens, si vous voulez, mais ce sont de ces riens qui assurent le succès. Avant que de commencer le premier de ses ar-

ticles de reportage, M. Brisson était donc armé de pied en cap, de l'arme la plus puissante, celle que procurent la notoriété et l'autorité. Et c'était peut-être bien là une condition indispensable à la réussite de son entreprise.

Il y en avait une autre que, nous l'avons dit, M. Brisson avait su discerner au spectacle du mouvement des idées contemporaines : il connaissait admirablement le goût du public français. Et je ne prétends point par là que ce public moyen, ce « gros » public, comme on dit, fut le vrai public dont rêve tout artiste véritable, et je ne prétends point non plus que ce fut un public indigne d'un bon journaliste. C'était et c'est encore un public aimable et un peu superficiel, très épris des choses d'art et de littérature et surtout — oh ! surtout ! — très épris des gens qui gravitent autour de ces arts, de cette littérature, de ce théâtre, un public curieux, aimant à être informé, un public difficile, croyez-le bien, parfois, car il a été très gâté, et s'il lui plaît que la sauce ne soit pas très savante, qui veut du moins qu'elle soit à son goût.

Nul plus que M. Adolphe Brisson n'était expert à la préparer. Et, d'abord, il s'était fait une loi d'être varié à l'infini. Le public auquel il s'adressait a horreur de la monotonie : il tient que toute littérature, par cela seul qu'elle est de la littérature, doit être amusante, ou, alors,

de dépit, il a tôt fait de jeter de côté le livre et la gazette. Il veut qu'on l'intéresse à tout prix, et le meilleur moyen pour y parvenir, c'est encore de changer chaque fois l'affiche du spectacle. « Promenades et Visites », s'intitulèrent ces essais d'interviews à la française, et cela déjà rassurait suffisamment. Une promenade, n'est-ce pas un divertissement ? Et quant aux visites, vous apercevez qu'elles n'ont rien de cérémonieux, elles seront l'apparition rapide au cours d'une flânerie d'un Parisien musant aux carrefours de sa grande ville, s'arrêtant ici une seconde, là une autre, plus loin une troisième, se décidant à entrer par caprice, sortant aussitôt s'il s'ennuie, grapillant une anecdote, cueillant un portrait, écoutant une conversation. Plus de pédantisme ni de gravité, plus de grands mots d'enquête, de consultation, d'opinion, mais une simple flânerie avec l'homme du jour, une petite visite familière à l'actrice en vogue. Plus de questionnaire insipide et pour celui qui le pose et pour celui auquel on le pose, mais, au cours de l'entretien, quelques questions adroites amenées comme par hasard sur tel ou tel fait du jour ou de la veille. Dès lors, plus de réponses toutes sèches, plus d'opinions apprises, mais l'exposé détaillé d'un esprit curieux et qui s'amuse d'être en vedette. Dès lors plus de personnage important prévenu de votre arrivée et qui vous attend derrière sa table de travail,

ses notes sous la main, ses objections, ses hypothèses à portée, mais les pittoresques trouvailles, les amusantes rencontres des hommes du jour dans leur milieu et hors de leur milieu, mais les jolis croquis notés au galop d'une plume experte qui, malgré sa précipitation, n'oublie pourtant pas le détail, — le détail unique dont demain rêveront toutes les lectrices. L'interview américaine est enfoncée : voici la véritable interview, l'interview à la française !...

Si cette façon de traiter les sujets est aussi variée que les sujets eux-mêmes, pour que l'effet en soit certain sur le public, il convient d'« éclairer » comme il faut les personnages, d'avoir le goût et la science de la mise en scène. M. Brisson y excellait. Non seulement il savait choisir ses sujets, mais il se piquait de les faire valoir. En quelques lignes, il nous introduit dans la maison, il nous en décrit l'aspect, nous initie à l'atmosphère qui y règne, nous en présente les hôtes, il les tourne, les retourne, les dispose devant nous, les soumet à tous les jeux de la lumière, les fait aller, venir, courir, causer, chanter, s'indigner, vivre. Il les transporte ailleurs si c'est nécessaire, nous fait émigrer avec eux dans les lieux qui leur furent chers, provoque leurs rêveries, leurs confidences, nous les montre, en un mot, sous les aspects les plus multiples et les plus imprévus. Avec un art véritable de metteur en

scène, il dispose les groupes, il rectifie les attitudes, modifie les sourires, souligne les gestes. Il s'efforce surtout, toujours dans le but d'être varié, d'être piquant, de nous présenter les gens notoires sous un aspect nouveau, dans un décor intime où nous ne les imaginons pas d'habitude. Il les « surprenait, » ou, du moins, il nous donnait l'illusion qu'il les surprenait et cela causait à son public une volupté semblable à celle qu'il goûte en feuilletant une collection d'instantanés photographiques. Voici, par exemple, le poète Jean Richepin à la veille de faire représenter sa *Martyre* à la Comédie Française L'interview s'impose, ou, plutôt, non : la visite s'impose. Entendez que M. Adolphe Brisson, au cours d'une promenade, est passé rue Galvani, qu'il a sonné à la porte d'un petit hôtel et qu'il s'est dirigé vers le grand jardin du poète. Qu'y rencontre-t-il ? Une troupe d'athlètes en train de se livrer aux exercices les plus violents : escrime, canne, boxe, chausson, bicyclette, trapèze, haltères, savate, toute la lyre de la foire du Trône et des Folies-Bergère. C'est la troupe Richepin qui s'exerce, le père entraînant les fils et chacun, à tour de rôle, s'efforçant de dépasser ses concurrents en vigueur et en audace. Tout cela brossé en un petit tableau de trois pages, sans prétention, sans épithètes rares, très simplement, presque à la bonne

franquette. Et vous pensez si cela intéresse son public, s'il ouvre des yeux ronds à cette lecture, comme il en goûte le piquant, l'imprévu, comme il est heureux de cette vision des grands hommes en robe de chambre, — et comme il en redemande d'autre de la même sauce !... Cependant, tout en complimentant les jeunes athlètes, M. Brisson a parlé sports et records, pour, de là, glisser peu à peu à la littérature, s'entretenir de la *Martyre*, des décors, des interprètes, et, en trois autres pages, il nous dit tout ce qu'il est utile de savoir à ce sujet. Vous voyez l'ingéniosité : de quelques phrases sèches et insipides qu'un reporter banal eut glanées dans une semblable interview, M. Brisson a brossé un petit tableau de mœurs littéraires contemporaines, tout en sachant nous renseigner avec autant d'exactitude.

Voilà un procédé. Il en a d'autres. Il y a d'abord celui qui consiste à découvrir le personnage inconnu — tout au moins du grand public, mais dont l'œuvre ou les idées ou les aventures se trouvent, par hasard, à l'ordre du jour. Ainsi de M. E. Decroix. Vous ne connaissez point M. E. Decroix, n'est-il pas vrai ? Mais vous avez tous entendu parler de la société contre l'abus du tabac. Eh bien, vous comprendrez la petite visite que fit un matin M. Adolphe Brisson à cet aimable vieillard lorsque vous saurez que M. E. Decroix est précisément le

fondateur et le président de la société. D'aucuns eussent donné des statistiques, indiqué des diagrammes, cité des autorités médicales. Plus avisé, M. Brisson va simplement causer avec cet homme inconnu qu'est M. E Decroix, et il se trouve que la vie de cet homme est mouvementée, amusante, emplie de péripéties et tout à fait instructive cependant, puisque lui-même nous initie, en quelques lignes, au fonctionnement et aux résultats de la société qu'il a fondée. Encore un petit intérieur brossé d'une façon habile et pittoresque.

Souvent encore, M. Adolphe Brisson ne s'occupe pas spécialement d'un homme, d'une œuvre ou d'une idée, c'est un fait habituel, une cérémonie, par exemple, qui fixe son attention. Ainsi des Comédies du Père-Lachaise. Il va trouver le conservateur, l'interroge, le fait bavarder, se fait conter des anecdotes, fixe des noms, recueille des souvenirs. Encore un sujet piquant, et si pittoresque !

Ai-je besoin d'ajouter que lorsqu'il nous parle d'un homme notoire, tout simplement, c'est surtout les alentours, les hors-d'œuvre, si l'on peut dire, qui l'intéressent, puisque c'est cela surtout que demande son public : une anecdote oubliée ou inconnue sur la jeunesse du grand écrivain, un détail sur sa maison ou sur sa toilette, une indiscrétion par ci, une indiscrétion par là, quel-

ques papotages, et le tableau est brossé, le tour est joué...

Vous apercevez maintenant, sans qu'il soit besoin d'insister sur ces quelques exemples, quelle doit être la qualité primordiale de cette manière amusante, piquante, imprévue, pour plaire sans lasser : il faut, avant tout, faire vivant. Il faut savoir évoquer dans un décor précis, savoir faire parler, savoir mettre en scène, être concis sans être sec, être pittoresque sans être raffiné, posséder, en un mot, à peu près toutes les qualités d'un auteur dramatique. Je ne sais si M. Adolphe Brisson a jamais fait du théâtre ou s'il en fera, mais il me semble bien que, dans ses Promenades et Visites, il a, presque chaque fois, fait plutôt œuvre de metteur en scène que de journaliste. Il a su découper la réalité en petites tranches assez minces pour qu'on la pût gouter sans craindre la fâcheuse indigestion, il a su assaisonner surtout ces tranches un peu plates, les façonner, leur donner cet aspect appétissant qui fait que chacun s'en trouve admirablement et que beaucoup en redemandent. Et je connais bien des gens qui se sont plus intéressés à ce journalisme-là qu'à la lecture de véritables romans. Mais quoi ! N'est-ce pas précisément le roman au jour le jour de nos grandes gloires nationales et de nos petites gloires à la mode?...

Est-ce à dire qu'il ait tout à fait réussi, et le fait d'avoir trouvé une manière heureuse où enchâsser sa pensée prouve-t-il nécessairement que cette manière soit très bonne ? Et, d'abord, n'y a-t-il pas la facture sur laquelle, en définitive, il faut juger tous les écrivains ? Or, il faut le dire, et cela était à prévoir, nous retrouvons en M. Adolphe Brisson reporter, les mêmes défauts déjà signalés en M. Adolphe Brisson critique littéraire, le même esprit un peu lâché, cette même insouciance d'aller au fond des choses, d'en chercher les raisons, cette même absence, en somme, de sens critique, fait que ces Promenades et Visites comme ces Portraits littéraires, tout en étant charmants en soi, paraissent, à les relire, de notation bien mince et de talent un peu superficiel. Trop amène, trop aimable, trop uniformément aimable, M. Adolphe Brisson ne se sent pas plus la force de se fâcher contre son public lecteur de quotidiens que contre son public lecteur de romans. Il n'éprouve pas plus le besoin de réformer le goût de l'un que de réformer celui de l'autre. Il se dit probablement, à part soi, que si ces gens-là aiment certaines choses il n'y a pas lieu apparemment de les contrarier et qu'il leur suffit de leur servir bien préparé le plat qu'ils goûtent d'ordinaire avec le plus de plaisir. Et, ainsi, il s'astreint lui-même à ne présenter que la surface des êtres

et des choses, les acceptant tels qu'ils se montrent sans chercher à les scruter ni à les modifier.

A ces objections, on pourrait riposter, et l'auteur des Promenades et Visites le ferait volontiers sans doute que des promenades ou des visites ne sont jamais des dissertations littéraires qu'il n'est point possible, sous peine de pédantisme ou d'obscurantisme, de traiter à fond certains sujets dans le cours d'une conversation, que, du reste, ces visions de notre heure ne sont, en réalité, que des articles de journal et ne doivent pas dépasser la portée d'une lecture attrayante et toujours rapide. Sans doute, ceci est assez juste, mais, précisément, le genre de journalisme que M. Brisson a entrepris de transformer pour son usage personnel ne comportait peut-être pas que cette manière-là et au-dessus de ces Promenades un peu courtes, de ces Visites toujours amusantes mais toujours aussi un peu vides d'idées, nous apercevons très bien une façon de reportage où certains coins de mœurs modernes seraient vus d'une manière autrement aigüe, et, si j'ose dire, artiste, où les personnages ne poseraient pas seulement pour notre plaisir, mais pour la joie de découvrir leur pensée ou de préciser leurs sentiments, où le ton badin serait avantageusement remplacé parfois par un ton un peu plus adéquat. Est-ce beaucoup demander

que de rêver cette forme de reportage enfin littéraire et qui ne serait pas le vrai reportage tel que l'entend et le pratique M. Jules Huret, mais une notation plus artiste, plus développée, supérieure comme manière et comme valeur? M. Adolphe Brisson s'est contenté de la surface : s'il n'a pas été complet, il a su, du moins, être excellent, sans prétention, et cela nous repose de tant de reportages dits littéraires qui ne sont que d'infâmes délayages de romans-feuilletons. Il a suivi docilement le goût de son public et il n'a pas eu á s'en plaindre. Pourquoi changerait-il? Après tout, il a réussi auprès de lui. N'est-ce pas le principal?...

M. JULES HURET

—

Il est tout à fait remarquable. D'abord, ce qu'il fait tient du prodige : on n'en revient pas après avoir lu. C'est tout simplement de la photographie, — et de la photographie non retouchée, de la photographie littéraire sans littérature, sans mots creux, sans épithètes inutiles. Et puis, il a encore une autre qualité, extraordinaire par le temps qui court : c'est qu'on le sent exactement adapté à la besogne qu'il accomplit, c'est qu'on le sent, c'est que lui-même a conscience de ne se sentir ni inférieur ni supérieur à sa tâche quotidienne. Son effort est aisé, facile, heureux ; ses qualités s'en trouvent décuplées, son style y gagne encore en précision, son

pittoresque en habileté, sa manière en affirmation définitive d'une pensée claire, rapide, complète, instantanée, comme l'image formée au fond de la chambre noire d'un Kodak.

Ce journaliste est un sage : il a compris de bonne heure qu'il était fait pour être journaliste, et rien que cela, et qu'il était bien inutile, sinon bien dangereux, de vouloir enjoliver la profession par quelques hors-d'œuvre littéraires. Chaque métier ne se suffit-il pas à lui-même ? Et quel métier comporte plus de pittoresque, d'imprévu, met en jeu plus de facultés, demande plus d'adresse littéraire que celui de grand reporter? Et quelle partie du journal plus captivante pour le public qu'une Enquête bien menée sur la question du jour ou qu'une série d'interviews bien amorcées ! A l'inverse de tant d'autres, M. Jules Huret ne commença donc pas par prendre en dédain la tâche qu'il avait choisie. Il s'efforça seulement d'en approfondir les conditions matérielles, d'en creuser la formule vraie, d'en chercher le sens exact, apprenant ainsi chaque jour un peu plus son métier, n'en négligeant aucun détail, soucieux de la forme comme du fond, s'enfermant jalousement en lui et réussissant ainsi très vite, non seulement parce qu'il avait quelque talent, mais aussi parce qu'il avait de la volonté, de la persévérance, de l'acharnement, — ce qui fait que sa

réussite n'est pas heureuse que pour lui, mais qu'elle est logique, qu'elle est juste et qu'elle sera durable.

***

Au fond, l'originalité de son premier livre, l'*Enquête sur l'Evolution Littéraire*, aura consisté en deux choses : à la stenographie de jadis, délayée souvent en un pathos incompréhensible, il substituait une langue claire, nette, concise, qui enveloppait exactement la pensée de l'interlocuteur, sans bavures ni infidélité, et, surtout, à l'interview unique, il substituait la scène, l'*Enquête*, comme il l'annonçait lui-même.

Désormais sa tâche s'élargit, l'aspect de son rôle change du tout au tout : il ne s'agit plus seulement de faire accoucher la première notoriété venue d'une opinion quelconque sur un sujet quelconque. Il s'agit de grouper l'ensemble des opinions autorisées d'un clan d'hommes d'une certaine classe sociale ou d'un certain métier sur un sujet connu d'eux, un sujet qui leur est habituel, qui forme le fond même et comme la raison d'être de leur existence. La modeste consultation rapide de jadis que l'on pouvait résumer en deux lignes disparaît pour faire place à l'Enquête sérieuse et approfondie sur un sujet d'actualité.

Dans ces conditions, le rôle modeste du repor-

ter s'amplifie singulièrement : rendre fidèlement les paroles prononcées n'est rien, il faut savoir grouper les interlocuteurs, faire briller chacun, leur donner dans le concert général le ton, la note exacte qui leur revient de droit, mettre ainsi de l'imprévu dans l'ensemble, qui rompe l'harmonie, qui délasse le lecteur, qui fournisse la note piquante. Le plus amusant, — car il s'agit, avant tout, d'amuser, — consiste peut-être à souligner sans en avoir l'air les dissentiments d'opinions des autorités reconnues les plus compétentes, à les faire se heurter les unes contre les autres, à émoustiller les petites vanités, à stimuler les petites haines. A ce jeu de société, M. Jules Huret était d'emblée incomparable. Si l'on ajoute qu'il avait choisi comme sujet de sa première enquête le monde des lettres, on comprendra tout de suite quel défilé de piquantes confessions, d'inattendues révélations il enregistra de sa plume fidèle. Demander à des écrivains leur opinion sur eux-mêmes, sur l'école à laquelle ils appartiennent et surtout sur les autres, sur les écoles des autres, c'était faire preuve, au début, d'une singulière perspicacité de la vanité humaine. L'événement prouva que le reporter ne s'était pas trompé.

Relisez-la, cette *Enquête sur l'Evolution littéraire*, et vous serez frappé des qualités qu'elle renferme. Tout d'abord, vous serez pro-

digieusement amusés : devant vous défileront toutes les notoriétés d'avant-hier et d'hier, qui sont aussi celles d'aujourd'hui, s'étaleront tous les orgueils, toutes les suffisances, tous les bluffs. Chaque acteur est introduit à son tour sans littérature, sans hors-d'œuvre. Deux lignes de préface et c'est tout. M. Jules Huret ne se soucie pas, — du moins il ne se souciait pas encore à cette époque. — d'évoquer l'atmosphère autour de l'homme qui parle. Sèchement, brutalement, à la manière du chirurgien qui débride une plaie, il écarte les bandages dont la civilisation entrave toute personnalité, il montre la plaie d'orgueil, ou d'envie, ou de puffisme, il la révèle dans toute son affreuse laideur, et puis, crac ! il passe à une autre. C'est un trottoir roulant qui court sans discontinuer, et ce sont les âmes de tous les hommes illustres d'une certaine époque de littérature qui va se révéler à nous.

Et c'est là la seconde qualité de cette *Enquête*, la plus précieuse : elle ne fait pas seulement que d'être amusante, elle demeure un document incomparable pour la critique de demain sur la pensée dernière, sur l'arrière fond littéraire de tant de notoriété qu'il est souvent difficile de démêler à travers leurs œuvres. Observons, du reste, qu'à cette confession publique aucun n'a opposé la moindre velléité de résistance. Ils se sont laissés faire avec une bonne grâce

et un amour de la réclame vraiment superbe de naïveté. Et c'est là encore une autre qualité de ce livre étonnant : l'ironie qui s'en dégage est charmante, et à elle seule, vaudrait qu'on le lût. M. Jules Huret lui-même l'a souligné de délicieuse façon dans une courte préface en classant en « bénins et bénisseurs », « acides et pointus », « boxeurs et savetiers », « vagues et morfondus », etc., les notoriétés du jour et du lendemain qui lui avaient fait l'honneur de s'épancher en lui. En sorte que c'est sur un éclat de rire général que commence et s'achève ce livre unique de la vanité et du puffisme littéraire, et c'est Ernest Renan lui-même qui fournit au reporter le mot de la fin et de toutes les fins des entreprises humaines : « Ce sont des enfants qui se sucent le pouce... »

*
* *

Cette manière heureuse de son premier livre, M. Jules Huret ne l'a jamais abandonnée, seulement il l'a creusée, il l'a fouillée, il l'a élargie. A la sécheresse volontaire de ces courtes interviews groupées un peu au hasard, enfilées les unes à la suite des autres, il a d'abord tenté de substituer une conversation plus nourrie, plus solide, mieux située, mieux apprêtée. Cependant, comme il a horreur de la littérature et des paroles inutiles, il s'est efforcé toutes les fois qu'il devait faire une descrip-

tion, de ramasser son sujet le plus possible, d'être concis, rapide, pressé toujours, tout en demeurant strictement exact, de nous donner enfin des photographies, et jamais, jamais, des tableaux. Ainsi lisez, au début de son *Enquête sur la Question sociale* la description qu'il nous donne du Creusot : elle est proprement superbe. Elle compte trente-huit lignes et demie.

Je ne sais si elle a été écrite au courant de la plume ou longuement travaillée, mais je la crois unique. Du reste, cette enquête sur la question sociale est excellente de tous points, bien qu'un peu écourtée, ce nous semble, un peu étriquée. Le problème était autrement vaste que celui de définir les courants littéraires actuels. Disons même qu'il était impossible de le traiter à la manière du reportage en trois cents pages. M. Jules Huret, qui cherche avant tout, comme c'est son droit et son devoir de journaliste, à plaire à son public, l'a rendu surtout de façon pittoresque et amusante. Il ne s'est pas contenté de voir les représentants de l'aristocratie de la naissance et de la finance, les grands bourgeois, les grands philanthropes ou les grands socialistes, il a voulu aussi interroger des ouvriers, des contremaîtres d'usine, des marins, des paysans, des Russes même, il a voulu nous donner une sorte de microcosme de la société mondiale entière. C'était peut-être beaucoup, c'était

trop. A le limiter dans les chapitres qui ont trait à la France, son ouvrage est pourtant excellent : c'est toujours cette reproduction fidèle, exacte, totale de la vérité, qui ne cherche ni à nous en imposer, ni à nous tromper, qui veut dire la chose vue le plus simplement et le plus naturellement du monde.

Et c'est très bien. Il y a la description de la rue des Longues-Haies à Roubaix qui est remarquable, il y a des chapitres d'une émotion extraordinaire comme celui où l'on interroge un simple ouvrier du Creusot qui, sans révolte, sans cris, sans injures, dit sa vie et toute sa vie, et c'est un drame très grand dans une émotion très forte. On peut faire mieux, c'est certain, on peut faire artistement, mais si l'on renonce à faire de l'art pour se consacrer à la photographie littéraire, il est impossible que l'on fasse de façon supérieure.

Notez, en effet, qu'il a tout ce qu'il faut pour plaire à un public de journal. D'abord il est curieux, inlassablement curieux. Sa curiosité est assez générale pour que chaque lecteur s'y puisse intéresser et assez particulière aussi pour que les professionnels eux-mêmes s'instruisent à le lire. C'est exactement la qualité qui convient à un journaliste qui a souci d'être lu par la masse. Ainsi, M. Huret décide d'explorer l'Amérique. Il la parcourt dans tous les sens, de New-York à la Nouvelle-Orléans, de San-

Francisco au Canada, il en explore tous les domaines, il s'intéresse à toutes choses, partout il questionne, il interroge, il note sur son carnet, et toujours il sait aller où nous pousserait notre curiosité. Ce qu'il demande à la vie américaine qui se déroule sous ses yeux, dans son outrance et sa grandeur, ce n'est pas un point de départ pour de copieuses dissertations sociales ou psychologiques, c'est tout simplement une masse de tableaux variés, amusants, pittoresques, qui l'intéressent au plus haut point et qu'il sait devoir aussi nous passionner, précisément parce que, pour nous comme pour lui, ils sont inédits. Quand il inscrit fidèlement la statistique formidable du rendement d'une usine de Pittsburg ou du nombre de bestiaux dépecés chaque jour dans les abattoirs de Chicago, ce n'est point pour le vain plaisir d'inscrire des chiffres énormes ou de se livrer, grâce à eux, à de profonds calculs économiques : c'est qu'il sait, par expérience, que leur outrance nous effare, tout en nous amusant, que nous en sommes bouleversés comme d'une chose inouïe, fantastique, qui agit avec une force incroyable sur notre pensée. De même, lorsqu'il nous promène dans les fastueuses demeures des milliardaires, qu'il entr'ouvre pour nous les portes des hôtels colossaux de New-York comme le Waldorf Astoria, ou qu'il nous promène dans l'infernal quartier des

affaires de la capitale des États-Unis, c'est toujours poussé par une curiosité, qui est aussi la nôtre, de contempler de près, dans toutes les manifestations de sa vie sociale, le peuple le plus étrange et le plus étranger que nous puissions connaître. Croyez bien qu'il sait à fond vos goûts et vos inclinations : il n'aura garde de traverser l'Amérique sans passer par la Nouvelle-Orléans ni par le Canada, qui représentent à notre esprit des choses très anciennes, un peu nôtres, dont nous sommes friands de connaître les destinées; croyez qu'il vous entraînera au pays de l'or, en Californie, puis à travers les canons des montagnes Rocheuses, chez les Mormons et chez les derniers Iroquois. Vraiment, avec lui, on ne s'ennuie pas une minute, comme avec le guide le plus sûr et le plus renseigné sur vous-même. Vous pouvez vous confier à lui sans crainte, il connaît son métier, qui est de satisfaire votre curiosité universelle sans la lasser, sans l'alourdir, de vous dire ce qu'il faut et comme il vous le faut. Dans son souci de vous informer, il a même inventé, pour la narration de ce voyage en Amérique, un procédé très ingénieux et très intéressant : quand il est las d'avoir écrit plusieurs chapitres très serrés sur une ville ou sur un personnage ou sur une institution quelconque, il ouvre tout simplement son carnet de route et, sous la rubrique : *notes et*

croquis, il déballe en tas un monceau de petits faits pittoresques, d'observations variées, glanées un peu partout, qui ont de cinq à vingt-cinq lignes et qui constituent peut-être, par leur multiplicité, par leur sincérité, par leur aspect de photographie instantanée, la source la plus curieuse et la plus copieuse d'informations sur la vie américaine. C'est pris partout, dans les gares, à la campagne, chez les ouvriers, chez les milliardaires, dans un coin de salon, à une table de restaurant : vous feuilletez l'album avec une attention amusée, cette attention qui s'attache pour nous à la chose « vraiment vue », au fait irrécusable, à la réalité contrôlée.

Si M. Huret est curieux, il est aussi consciencieux. C'est la qualité que nous prisons le plus chez un journaliste, après la curiosité. Ou plutôt les deux qualités sont connexes ; elles se supposent l'une l'autre. Notre curiosité n'est vraiment satisfaite que si nous avons confiance dans les choses qui nous sont rapportées, si nous croyons à la véracité de celui qui parle. Or, nous croyons très bien à tout ce que nous dit M. Jules Huret : d'abord, il y a chez lui cet accent de la vérité vue qui trompe rarement. Et puis, il y a ce fait très important que, maintes fois, il se contrôle lui-même, il contrôle ses impressions par des impressions analogues ressenties en d'autres endroits, il *évolue* lui-même dans ses appréciations générales sur le

caractère et la vie américains, et c'est bien là, selon moi, l'indice le plus certain de sa véracité. En arrivant en Amérique, « choqué du mépris ou plutôt de l'ignorance des règles les plus élémentaires de la sociabilité à laquelle il est habitué », il considérait sans sympathie ces hommes et ces femmes » qui revêtent tous les dehors des classes aisées et polies, et qui n'ont même pas les délicatesses des paysans et des ouvriers de l'ancien monde ». L'opposition était trop brusque entre ce qu'il quittait et ce qu'il trouvait, et il contemplait tous ces gens et toutes ces choses si nouvelles pour lui avec un sentiment de curiosité passionnée, mais aussi avec effroi et une sorte de dégoût. Et puis, peu à peu, — et cela est très visible dans le ton de son deuxième volume différent du premier, — il lui parut que l'âme américaine l'avait pénétré. « Je me sentais comme purgé des traces d'un état antérieur, et à l'aurore d'une vie nouvelle. Dès lors le côté attrayant de ce pays m'apparut. J'appréciai les grimaces de notre éducation pour ce qu'elles valaient réellement, etc. » C'est bien l'indice d'une sincérité extrême que l'on sent, du reste, à travers ces deux gros volumes bourrés de faits et de documents. Et c'est aussi la raison pour laquelle nous nous confions à lui sans hésiter. Nous savons qu'il nous fera voir tout ce que nous désirons voir précisément et rien que cela. Car s'il est cons-

ciencieux dans ses descriptions et ses appréciations, vous pensez bien qu'il ne pousse pas le scrupule jusqu'à vouloir à tout prix nous montrer toutes choses. Il sait se garder de l'exagération, — même en Amérique, ce qui est un tour de force ; il sait aussi ne pas se répéter, ce qui est encore un tour de force pour un voyageur qui consacre près de mille pages à la description d'un pays.

Son observation n'est pas compliquée. Elle ne suppose aucun apprêt psychologique ni sociologique, mais elle est admirable parce qu'elle est simple, partant adéquate à son but.

Aucune description où il s'efforce de « tirer à la ligne ». Vous pourrez vous en convaincre par ces deux exemples que je choisis presque au hasard :

Voici le Parc, le quartier élégant : « Rien n'est plus joli et plus pimpant que le coup d'œil d'une allée fréquentée, vers quatre heures de l'après-midi. Les pompons, les aigrettes de crins verts, rouges, bleus, jaunes, blancs et noirs piquées sur les harnais, aux oreilles des trotteurs et de chaque côté du traîneau, à la place des lanternes ; les hommes en casquette de loutre ; les cochers coiffés, comme nos anciens sapeurs, de bonnets de fourrure noire ; les femmes en élégantes toilettes parisiennes, emmitouflées et voilées ; les plaids de fourrures rares qui pendent à l'arrière des traîneaux,

le mouvement et la vitesse, l'air pur et froid, ce décor de neige, font un tableau de plein air délicieux. » Voici un train de chemin de fer, à Pittsburg, composé de wagons remplis de fonte en incandescence, qui file dans la nuit : « La neige, poussée par le vent, tombait et fondait autour de nous ; nous étions couverts de poussière, enveloppés de la fumée des mille cheminées et des treize cents fours à coke que nous traversions. Un bruit formidable et continu emplissait l'atmosphère : bruit de ferrailles, de chutes de minéraux dans les fourneaux, de chocs de wagons, de cloches de locomotives. Nous croisions des convois pareils aux nôtres. Bientôt le train s'accéléra ; nous traversions le pont de l'Alleghany ; la fonte, trop remuée par la vitesse, s'écoula à la fois des douze soupières féeriques, et ce fut, vous ne pouvez pas assez vous le figurer, une vision fulgurante. Au milieu de l'eau, c'étaient comme des fontaines jaillissantes de pierreries ; des cascades phosphorescentes s'épanouissaient en gerbes de millions d'étoiles. Ce feu d'artifice de maharadjah avait l'air d'avoir été commandé pour nous !

« Nous arrivons. Le train s'arrête à l'extrémité d'un chantier. Les outres de métal s'inclinent lentement une par une, se renversant ; l'épais flot rouge de la fonte s'épanche dans un bac énorme, et quand il est rempli, il descend

automatiquement un étage plus bas. C'est comme un large étang orageux où se mirerait un crépuscule magnifique. Nous passons ensuite devant trois convertisseurs Bessmer qui, la gueule en l'air, exhalaient un ouragan mugissant de feu et d'étincelles. Bientôt les œufs colossaux des convertisseurs se renversèrent et vomirent, dans des moules que nous rapportions, des cascades de lave aux couleurs magnifiques...

« Près des chaudières qui s'épanchaient, un enfant de seize ans, qui avait des oreilles de velours noir, tenait d'une main une torche et de l'autre une pomme qu'il mangeait à belles dents. Cet enfant suffisait à la surveillance de cette opération colossale. Quand ce fut fini, il dit : *All right !* et notre train repartit avec sa charge de feu. »

Des descriptions de cette sorte, il y en a dix, il y en a cent, aussi nettes, aussi serrées, aussi dénuées d'artifice littéraire ; et ce n'est pas l'un des moindres étonnements de ce livre d'un reporter qui est une vision précise du nouveau monde, sans tapage, sans considérations ethniques ou sociologiques, sans préoccupations oiseuses d'analyse, sans autre souci que de dire vrai, que de rapporter fidèlement.

***

Cette fidélité de la vision qu'on ne saurait mettre en doute et qui est l'une des plus belles qualités, si ce n'est la première, de ces sortes de livres, en est aussi le défaut inné. A vouloir reproduire la vie et rien que la vie, à vouloir faire œuvre de photographe, on limite par cela même ses investigations comme on limite la portée de ses efforts. On s'abstient d'abord de toute préoccupation artistique pour se confiner dans le souci du détail vrai, de la physionomie précise et objective autant qu'il se peut, on prétend moins au pittoresque qu'au positif, à la vision personnelle qu'à une énumération tout impersonnelle, on s'abstient enfin délibérément de toute conclusion, puisqu'aucune réalité ne conclut, puisque c'est là un apport de chacun à la vie des êtres et des choses.

Et, cependant, on est néanmoins dans l'impossibilité matérielle de remplir un semblable programme, car l'objectivité totale n'existe pas, même dans le reportage le plus sec et le plus succint, puisque, toujours, par quelque côté, se laissera deviner l'âme de celui qui écrit. Pas plus qu'un autre, M. Jules Huret n'a échappé à ce phénomène. Maintes fois, nous l'avons dit, il a laissé entrevoir son opinion personnelle derrière le tissu des faits et des événements : la

vision trop forte de certaines choses a impressionné trop vivement la plaque photographique qu'est son cerveau, les traits sont apparus un peu brouillés, un peu déformés. Le fait, rare autrefois chez lui, devient de plus en plus fréquent dans ses derniers livres, tant il est vrai qu'aucune personnalité ne saurait abdiquer ses droits en face de la réalité à découvrir et que le mot de littérature impersonnelle n'est que la plus creuse et la plus mensongère des expressions.

De même, malgré son souci évident de n'entourer ses descriptions d'aucun artifice de littérature, certains spectacles le remuent trop profondément pour que, du fond de lui-même, ne jaillissent pas certaines visions qui n'ont que faire avec la stricte réalité et qui sont déjà une « broderie » sur le tableau présent.

Ainsi, peu à peu, s'effrite, quand on l'analyse, cette formule d'art impersonnel de vérité objective. Pourtant il reste et il restera longtemps encore, je pense, que, dans cette forme de littérature pleine d'embûches et de difficultés, M. Jules Huret est le seul qui soit parvenu le plus près de cette formule définitive. Il l'a réalisée presque entièrement, et avec un bonheur d'expression, des trouvailles d'observation, une ironie si profonde parfois, qu'il a créé une œuvre véritable, une œuvre vraie,

sincère, qu'il a donné à une manière journalistique un éclat et une vigueur dont toutes les autres manières auraient bien besoin et qui ne sera certainement pas dépassée.

LE PAYS DE L'INSULTE

C'est un pays étrange. C'est un pays français. C'est, du reste, un « pays » au sens fictif du terme, car il n'est limité par nul territoire, il ne comporte ni armée ni gouvernement, il n'a ni lois ni parlements, il ne se compose que d'un certain nombre de journaux et d'un grand nombre de lecteurs. C'est un théâtre, si vous voulez, un spectacle dont les journalistes forment les protagonistes et leurs lecteurs les spectateurs habituels. Mais c'est aussi un théâtre à l'esprit étrange, aux mœurs imprévues, où chaque chose chaque être apparaît brusquement sous un aspect différent de celui sous lequel on le connaissait d'habitude, où un vent de folie souffle tout à coup dans l'âme de tous. C'est un phéno-

même très bizarre qui n'est comparable qu'à cette charmante et imprévue fiction où Jules Verne a conté l'aventure de ce savant qui s'était avisé de répandre d'énormes quantités d'oxygène par les rues et les maisons d'une tranquille et vieille petite cité. Sous l'influence du gaz vivifiant et excitateur, les bourgeois endormis se réveillaient brusquement, l'esprit en feu, le cœur bouleversé, sentant sourire en eux des énergies inconnues, devenus soudain rageurs, batailleurs et furieux, irritables à l'excès, secoués de haines d'autant plus féroces qu'absurdes, prêts à se colleter, à s'entretuer, à s'entredévorer.

Eh bien, le Pays de l'Insulte est le Pays où se réalise quotidiennement un phénomène d'un goût semblable.

C'est une ville d'apparence plutôt calme, de mœurs plutôt paisibles, de morale plutôt lénitive et égoïste, ce sont des habitants aux façons polies, à la courtoisie légendaire, à l'amabilité proverbiale, plutôt trop prévenants, trop uniformément insouciants. Et c'est aussi, soudain, dans le même décor de cette même ville, ces mêmes habitants, devenus plus furieux que des Sioux ou des Boxers, applaudissant à tout rompre aux insultes, aux injures, aux coups, aux griffements, aux écorchements que se font sur la scène deux protagonistes en démence. C'est chez ces spectateurs à l'âme si insoucieuse, une

soudaine et terrible flambée de haine qui congestionne les faces, gonfle les muscles, fait lever les poings, grincer les dents ou hurler les gorges, c'est comme un vent de folie qui passe pendant sept, huit, dix, quinze minutes, puis qui s'apaise soudain, qui cesse brusquement, emportant avec lui les phénomènes qu'il produit.

Est-ce de l'oxygène qu'ont bu ces spectateurs, ou quel fluide subtile fut injecté dans leurs veines ?... Plus simplement ils viennent d'assister à la lutte de deux insulteurs et leur vieux sang combatif s'est revéillé soudain, ils viennent d'entrevoir sur la scène un acteur au bagout majestueux ou canaille qui a vilipendé et fouetté de belle façon quelques-uns d'entre eux, et le goût leur est revenu, à ce spectacle, des injures et des insultes. Ils ont approuvé avec de grands gestes, car la parade fut spirituelle, et ils manifestent leur approbation par de grands coups, car ils se sentent d'humeur batailleuse.

Ils ne s'inquiètent point de quelle nature furent les paroles du pître qui leur inculqua une si soudaine ardeur, ils ne cherchent point à savoir s'il pensa bleu, blanc ou rouge, ils ne voient en lui qu'un acteur, un bon acteur qui connaît son rôle et invective et salive de la bonne façon. N'est-ce point pour lui, et uniquement pour lui, qu'ils ont payé leur droit à l'en-

trée, ou, pour mieux dire et pour cesser toute métaphore, n'est-ce point pour lui qu'ils ont glissé à la marchande le sou de leur quotidien ? Ces gens, en vérité, se moquent des plus graves nouvelles du monde entier, passent indifférents à côté des dépêches les plus sensationnelles, demeurent sans émoi au récit des plus retentissantes catastrophes : une chose seule les tient, les tenaille, les préoccupe : « leur » Rochefort ou « leur » Drumont ou « leur » Cassagnac ou « leur » Tout ce que Vous voudrez quotidien. C'est pour lui qu'ils se pâment de de joie à l'avance, qu'ils ricanent fiévreusement en dépliant leur papier, qu'ils lisent avec avidité, c'est pour lui et rien que pour lui !...

Quelles raisons étranges poussent ainsi ces hommes pacifiques à admirer, à accepter, à pourvoir ceux qui enseignent surtout la haine ou qui prêchent l'insulte ? Quelle force mystérieuse attire ainsi ces bourgeois bien pensants dans le pays des Passions, des vengeances et des révolutions ?... Une force atavique, d'abord, très probablement : la vieille race latine est toujours présente en chacun de nous, race de rhéteurs et non d'actifs, race d'admirateurs pour ceux qui parlent et parlent bien. Ces sophistes, s'ils n'offrent pas toujours un langage très châtié — et beaucoup, cependant, sont d'excellents hommes de lettres — ont une manière vive et heureuse de présenter les opinions les plus

contradictoires qui ravit les amateurs. Fleurs de rhétorique maculées d'un peu de boue, mais fleurs tout de même. On en rit, on s'en gausse, mais on est pris dans le moment qu'ils nous parlent, — et cela n'est-il pas suffisant ?

A cette raison atavique joignez aussi, joignez surtout le désir secret de chacun de voir rabaisser ce qu'il admire, ce qu'il sent supérieur à lui, si haut que la jalousie naît en même temps que l'admiration. Joignez enfin le renom, la réputation qui s'attache tout de suite chez nous à qui insulte et bafoue bien, cette espèce d'auréole dont le public encadre certaines figures, moins parce qu'il les admire que parce qu'elles lui ont appris à ne plus rien admirer du tout. C'est par reconnaissance que chacun leur élève une statue dans son propre cœur, et c'est ce qui explique, en même temps que la puissance, la sorte d'impunité que possèdent en propre et que possèdent seuls entre tous les citoyens ces Rois du Journalisme.

*
* *

Qui pourrait cataloguer les avantages multiples dont se pare leur profession d'Insulteurs ? On sent qu'ils sont innombrables et assurent, du premier coup, la supériorité à qui les possède.

Et c'est, tout d'abord, cette chance extraordinaire, unique, sans prix, qui consiste à désar-

mer immédiatement son ou ses adversaires. Vous m'attaquez avec des arguments, je vous riposte par des injures. Je vous réduis par là tout de suite au silence, ou alors je vous contrains à employer contre moi la même arme dont je me suis servi contre vous. Seulement comme, en général, vous la maniez pour la première fois, je me ris de vos efforts et je vous assomme en trois cents lignes. Vous qui n'avez jamais tiré le pistolet prétendez m'attaquer avec votre épée : je vous abats à quinze pas avec un excellent revolver. Et la galerie, enchantée, applaudit à tout rompre à ce duel éminemment loyal.

Avouez que l'emploi de l'injure ne comportât-il que cette supériorité, ce serait encore suffisant pour n'en point négliger l'exercice. Tout le monde n'est pas un voyou, et, quand bien même chacun aurait des aptitudes sérieuses à le devenir, il y a l'habitude, — l'habitude ou trente ans de journalisme ! — le pli professionnel qui ne s'acquiert qu'à la longue sans compter ces premières répugnances qu'un bon spadassin de la plume a étouffées depuis longtemps.

Cependant poussons plus avant. Nous verrons que les autres avantages ne sont ni inférieurs à celui-ci, ni à dédaigner. L'injure ne réduit pas seulement l'adversaire au silence en transportant le combat sur un terrain nouveau, elle

permet à qui la cultive de ne s'embarasser d'aucun argument. Par cela seul qu'elle est énoncée, elle est et elle est vraie : ceci est un des phénomènes les plus curieux du Pays de l'Insulte.

Un savant, un mathématicien, un philosophe, un chroniqueur sérieux et qui discute énoncent des vérités ou ce qu'ils croient être des vérités avec une prudence calculée. Ils cherchent, ils tâtonnent, ils s'efforcent de côté et d'autre, et le public qui suit leurs efforts tâtonne avec eux. S'agit-il d'un simple fait divers, d'un crime banal, le reporter comme l'enquêteur judiciaire ne s'avancent qu'avec une circonspection extrême dans le champ des hypothèses. La crainte d'un faux témoignage, d'une arrestation arbitraire guide, en général, la conscience de chacun. On discute, on pèse les arguments, on scrute les indices, on ose à peine formuler les faits acquis. C'est que nous sommes ici dans le domaine des réalités, dans le domaine de la vérité et de la science.

Dans le monde de l'Insulte, tout change : les plans d'importance s'évanouissent, les points de comparaison disparaissent, la vérité n'est plus susceptible de tâtonnements ni de recherches. Par cela seul qu'une chose est énoncée, elle est vraie. Je dis : « Combes est « la dernière des crapules et le Général André « le plus lâche des traîtres. » cela va de soi.

cela est vrai sans avoir besoin d'aucune démonstration, cela est puisque cela est énoncé.

Cette certitude que Descartes cherchait avec tant d'ardeur et qu'il ne trouvait que dans la fameuse formule : *Je pense, donc je suis*, un bon insulteur la trouve immédiatement, et, ce qui est plus curieux, le public aussi, dans le premier énoncé venu : j'écris, donc j'écris vrai. Il est impossible que Combes ne soit pas la dernière des crapules, puisque je l'ai dit, de même qu'il est impossible que le Général André ne soit pas le plus lâche des traîtres, puisque cela est écrit par moi.

Vous saisissez de suite l'avantage colossal d'une aussi inestimable qualité : dire vrai sans avoir à prouver, voilà qui est proprement miraculeux, surtout dans un temps de scepticisme où chacun se fait un jeu de mettre en doute les vérités les plus élémentaires. Situation incomparable pour un journaliste qui le place immédiatement bien au-dessus de toutes les contingences du savant ou de l'artiste. Etrange puissance, dira-t-on, qui ne s'explique guère que par la simple attraction du papier imprimé. Mais alors, pourquoi ne l'observons-nous pas, cette même puissance, chez tous ceux qui écrivent, pourquoi ce pouvoir d'hypnotisme n'est-il dévolu qu'à ceux qui font profession d'insultes ?... La vérité, c'est peut-être bien que le Pays de l'Insulte est quelque chose de tout à

fait particulier, de tout à fait à part, qui ne ressemble en rien aux territoires intellectuels que nous connaissons. — et ce n'est pas là l'un des moindres avantages de ceux qui l'habitent.

Vous connaissez ces jeux de glaces multiples dont s'honoraient jadis quelques *musics-halls* et où le crâne de l'un prenait des proportions exagérées, où la grosseur de l'autre s'amincissait fâlotement, où la maigreur étique de celui-ci revêtait soudain un embonpoint exagéré. Ces glaces déformantes sont une image du Pays de l'Insulte. Là aussi, l'on s'esclaffe, l'on est ahuri par les étranges et inattendues images que revêtent à travers ces prismes les êtres et les choses. Là aussi ce qui était petit apparaît soudain obèse, ce qui était grand s'aplatit comme une galette, ce qui était distingué revêt des aspects de pochard, ce qui était bas devient de la plus haute noblesse. Ce général que nous apercevons dans la vie tout chamarré de gloire et de décorations, regardez-le à travers ces miroirs magiques : un assassin, un simple assassin encore un peu taché de sang. Ce prêtre bonasse qui sourit avec tant d'onction ? Une canaille ! Vautrin ! Ce forçat ? Un honnête homme ! Cet ancien ministre qui proclame l'honneur à tout propos et même hors de propos et sur la tête duquel reposent vingt ans de considération publique : un vulgaire filou, ancien voleur à la tire !... Devant la glace impitoyable et folle-

ment cocasse, toutes les notoriétés défilent sous le regard gouailleur du journaliste de l'Insulte qui tient à la main le miroir magique et qui, en l'inclinant plus ou moins, renvoie à la foule toute entière qui se gausse d'importance l'image grotesquement bouffonne des malheureux protagonistes.

La comédie n'a pas son pareil : tout l'art consiste à savoir jouer de cette glace aux mille reflets qui déforme et désarticule si aisément, à connaître les mille secrets de ces réflections et de ces réfractions. Avec un peu d'habitude on y excelle rapidement, et c'est la gloire vite conquise pour l'Insulteur triomphant.

Pays de rêve, ensorceleur, et vain comme un château en Espagne, ce merveilleux Pays de l'Insulte ! Pays facile et aimable où rien n'est grave, rien n'est utile, rien n'est important, où chaque chose, chaque être, chaque idée se transforme au gré de nos injustices, où chaque affaire devient amusante puisqu'il suffit d'en découvrir une forme cocasse, où chaque homme devient un bonhomme, chaque gloire un pantin, chaque paon superbe le plus triste des geais! Pays de rêve, et peut-être bien aussi parfois... pays de réalités très crues, car si les miroirs déforment, n'arrive-t-il pas aussi qu'ils renvoient souvent une image fidèle ? Et la vraie réalité n'a-t-elle pas presque toujours dans sa hideur l'apparence du cauchemar ?...

***

Hélas ! Chaque médaille a son revers et les habitants du Pays de l'Insulte n'échappent pas à cette loi commune de posséder les défauts parallèles de leurs qualités. Ils ont entre les mains une arme redoutable qui leur donne, de prime-abord, une supériorité écrasante sur leurs adversaires quels qu'ils soient, ils savent s'en servir d'une façon remarquable, ils sont des équilibristes de première force, ils sont incomparables, uniques en leur genre, si vous voulez, mais, précisément, en se spécialisant, ils sont devenus inaptes à toute autre besogne qu'à celle que leur confère leur exclusivisme. Ils sont des insulteurs et ils ne peuvent être que cela. En vain, voudraient-ils raisonner sérieusement, sortir, pour une minute, de l'atmosphère artificielle dans laquelle ils vivent, rentrer dans le monde normal, en vain même s'y accoutumeraient-ils, y feraient-ils preuve de talent, le public ne les croirait plus. Ou plutôt, avec la meilleure volonté du monde, il ne les verrait plus. Le manteau artificiel dont ils se sont parés est rivé à leurs épaules, tunique de Nessus incomparable agrafée à jamais. C'est la revanche du monde normal sur le monde artificiel de l'Insulte : désarmés, désorientés, perdus, ils s'aperçoivent bientôt de l'inanité de leurs efforts au-delà d'un certain cercle et ils

rentrent d'eux-mêmes dans ces régions de folie, de mensonge et de trompe-l'œil où ils exercent leur supériorité incontestée.

Mais là, les attend un autre danger : se sentant désormais impuissants hors le métier qu'ils exercent avec tant de maîtrise, ils se résigneraient volontiers à tourner leur meule sempiternelle, seulement le public qui les juge et qui, au fond, est leur seul maître, demande chaque jour plus de verve, plus de nouveau, plus d'entrechats à ces équilibristes de la plume et des épithètes. Le métier est facile à qui a les jarrets souples et les muscles solides, mais la fatigue vient vite à trop souvent se colleter avec l'Effort, et les statistiques prouvent que la majorité des athlètes meurent jeunes. Les malins, ceux qui ne s'essoufflent pas dans la première moitié de la course, se soutiennent encore assez pour mener le train jusqu'au bout, mais les imprudents qui, pour épater le public, ont, du premier coup, exécuté devant lui les contorsions les plus difficiles et les sauts les plus formidables, sont tenus, de par la force des choses, d'augmenter encore la vélocité de leurs exercices, de multiplier à l'extrême les difficultés pour faire montre d'une énergie croissante: « Plus fort ! Encore plus fort ! » Plus haut ! Encore plus haut ! » Les voix humaines clament formidablement dans le cirque et montent frapper l'équilibriste dans sa hauteur vertigi-

neuse à la manière d'un fouet qui le cinglerait dans son maillot rose. Plus haut ! Mais il est au plafond. Plus fort! Mais il a dépassé l'extrême limite des forces humaines ! N'importe ! D'un suprême effort, il veut s'élancer, et, lourdement, il retombe dans le vide, sous l'énorme éclat de rire et la formidable insulte du peuple en courroux...

Pauvres insulteurs fourbus de la plume ! Pauvres acrobates écartelés par leur travail ! Nul plus qu'eux ne connaît la torture sans cesse renouvelée de produire chaque jour un article plus violent, plus virulent, plus pimenté que celui de la veille. Nul plus qu'eux ne connaît la terreur de la copie à pondre sur le fait du jour, de la veille ou de demain, et qu'il faut montrer à travers le prisme aveuglant mais si joli parfois de leur esprit, nul plus qu'eux ne connaît l'usure rapide, effroyable, la phtisie desséchante qui, fiévreusement, vous anémie, vous amaigrit, vous réduit à un pauvre chiffon d'écrivain au cerveau vide, à la plume incapable de tracer une pensée. Loque impuissante qui retombe lourdement comme l'acrobate du cirque sans même avoir la consolation du filet qui lui empêchera de se broyer les os, et que le public dédaigneux pousse dans le coin d'un air nonchalant comme une baudruche dégonflée, lasse d'avoir trop servi.

N'est-ce pas dans cette fin pitoyable qu'on

trouverait la moralité de semblables mœurs, et la justice immanente n'est-elle point satisfaite de tuer avec l'arme même qui servit à tuer ?... Cette nécessité effroyable de *durer* en se transformant chaque jour, cette tâche insurmontable, ce bloc de Sisyphe à rouler, voilà le châtiment de ceux qui aiment à châtier. Cruel dilemme que l'un résoud par un talent consommé d'acrobrate, que l'autre ne résoud pas du tout et qui les tue tous peu à peu, impitoyablement !...

On conte que Barbey d'Aurevilly, dans sa vieillesse, aimait à fréquenter le Cirque St-Honoré où, en compagnie de Paul Bourget et de quelques autres, il étalait ses gilets étranges et ses cravates somptueuses, tout en venant prendre une haute leçon de littérature :

— Regardez, mon petit, disait le Connétable des Lettres françaises, regardez ces clowns si désarticulés, ce sont nos maîtres : leurs contorsions sont les nôtres et nous souffrons autant qu'eux à déhancher notre style et à martyriser notre pensée. Regardez-les et imitez-les !...

N'est-ce point plutôt le contraire qu'il faudrait dire, et les meilleurs pîtres de l'esprit comme ceux du corps ne doivent-ils pas surtout nous inciter, par le spectacle de leur être déformé, à développer en nous plus d'harmonie et de beauté ?...

M. URBAIN GOHIER

Son aventure est des plus instructives. Elle devrait être gravée en lettres inaltérables à la porte de toutes les salles de rédaction, car elle est d'un bel exemple pour tous les journalistes passés, présents ou futurs : « Ne forçons point « notre talent, nous ne ferions rien avec grâce. » Entendez que l'on peut forcer son talent en étant de la meilleure foi du monde et que la grâce dont il s'agit ici est surtout l'utilité, le fruit que chacun peut retirer de sa propre besogne.

A la vérité, diront certains, son exemple est-il si rare dans les annales du journalisme et n'en pourrait-on pas citer dix qui occupent une place à laquelle ils n'étaient point destinés ?...

Sans doute, mais le cas de M. Gohier a ceci de particulier et que l'auteur est homme de talent et qu'il s'est hissé brusquement en pleine lumière et qu'il s'est senti ou plutôt qu'on l'a senti, non moins brusquement, incapable d'aller plus loin. L'évolution étrange qui menait le le sobre et sévère journaliste du *Soleil*, aux hardiesses insultantes de l'*Aurore* s'arrêtait brusquement, et l'artiste demeurait là, jambes et bras cassés, comme incapable d'en dire plus, tel un acteur qui se troublerait soudain ou qui perdrait tout à coup le fil de sa mémoire. L'aventure est donc caractéristique, et parce que rapide, et parce que surtout le héros qui en fut l'objet s'élève bien au-dessus des petits écrivailleurs qui se lamentent d'avoir été incompris.

Rappelez-vous plutôt, aux débuts de l'Affaire, la qualité de cette verve abondante et qui était, en quelque sorte, toute neuve, ce style, âpre, fougueux, fouailleur au possible, ces mots qui se pressaient en foule et naturellement sous sa plume, ces idées nouvelles qui jaillissaient comme d'un creuset et venaient frapper, souffleter. L'ensemble était passionné et comme exaspéré, d'une exaspération que l'on sentait sincère, d'une crispation de poings fermés qui va s'abattre sur des figures et cogner dru. Beau spectacle, bien fait pour exciter les amateurs, et dont ils s'éjouissaient tout d'abord avec des

exclamations d'étonnement et des poussées instinctives d'admiration.

Et pourtant, déjà, ceux qui lisent avec attention et scrutent le sens des phrases s'inquiétaient justement de cette raideur dans l'expression, de ce manque de souplesse dans la phrase, de cette unité de la pensée, de cette répétition — voulue, tout d'abord, semblait-il, — des mêmes termes, des mêmes idées, des mêmes faits. Ils ne savaient trop pourquoi, mais ils sentaient, d'instinct, un talent qui se forçait, qui s'escrimait sur des sujets hors de sa portée et qui n'arrivait à les traiter que par un prodigieux effort de volonté et d'opiniâtreté.

Cependant, comme il convient de laisser à chacun ce temps moral si nécessaire pour se créer une manière, un style, une pensée à part, on lui fit crédit jusqu'au prochain chef-d'œuvre. On se doutait déjà qu'il avait le souffle court et qu'à une pareille besogne il ne tarderait pas à être hors d'haleine. Mais on avait encore foi en ses idées, en « son » idée et l'on attendait les belles variations qu'il n'allait pas manquer d'exécuter sur le thème de l'Armée de Condé. Son indignation débordait, du reste, en violences neuves et hardies, la sincérité dont elle s'accompagnait lui donnait comme un cachet spécial, comme un goût à part que ne connaissaient point encore les amateurs de l'Insulte.

Cependant le vingt-cinquième article parut, et il était si totalement semblable, dans son fond et dans sa forme, au vingt-quatrième et au vingtième et au dixième et au premier qu'on commença de s'émouvoir : cette même énergie, cette même fureur, cette même exaspération qu'il manifestait en chacun d'eux, loin d'être une preuve de la ténacité de son esprit, était plutôt une preuve de son manque de souplesse. Elle irritait plus qu'elle ne donnait satisfaction, elle rebutait plus qu'elle n'encourageait. Et puis, vraiment, le rire, le rire énorme que chacun attendait, le rire accompagnateur de toute polémique française, manquait décidément : à peine se muait-il en un pâle et grimaçant sourire qui s'effaçait presque tout de suite. Et ces articles, déjà très sérieux, trop sérieux, où se glissaient même des chiffres et des faits, en devenaient tristes à pleurer : c'était comme le coup de désespoir brusque de quelqu'un qui aurait beaucoup souffert et qui déchargerait en quelques lignes bien senties le trop plein de sa haine et de sa raison mortifiée. C'était non seulement sévère pour ceux qu'on insultait, ce l'était encore pour ceux que l'on défendait. Nulle fougue ne pouvait excuser ce manque de gaieté, nulle chaleur ne pouvait excuser cette monotonie, nulle hardiesse ne pouvait excuser cette gravité de mauvais aloi. En vain faisait-il des efforts énormes pour enfler sa voix, hausser

ses épithètes, grandir ses locutions, sa silhouette journalistique ne prenait nulle extension. Tel il était apparu aux premiers jours, tel on le retrouvait deux ans après, le style vieilli seulement, l'adjectif usé, l'insulte lasse d'avoir trop servi.

Il apparut à tous bien clairement que M. Urbain Gohier n'avait jamais été, ne serait jamais, ne pouvait jamais être un vrai polémiste. Et il convenait de rayer délibérement son nom de la liste des Insulteurs — ce qui fut fait.

Les raisons de cet ostracisme sont curieuses à chercher, comme elles sont aisées à expliquer.

Observons-le de près, en effet : il n'offre aucun des caractères que nous avons déjà signalés chez les principaux insulteurs. En vain je m'évertue à l'examiner, à sonder cette âpreté, à analyser cette rudesse, je n'aperçois point chez lui le vrai polémiste. Naïvement il croit nous émouvoir très fort avec ses épithètes péjoratives, ses chapelets d'injures, ses kyrielles d'insultes, ni ses kaiserlicks, ni son armée de Condé, ni ses bourreaux, ni ses assassins ne nous affolent. La hâte avec laquelle il accumule sur leur dos les pires outrages, l'attaque fébrile et comme épileptique qu'il mène contre eux nous indisposent tout de suite. Qu'est-ce que ce tourmenteur qui, aux brodequins, ajoute les tenailles, puis l'eau, puis le feu, puis le cheva-

let sans même donner le temps à la victime de souffrir ? Il tue, il égorge, il dépèce, il découpe, il débite : ce n'est plus un bourreau, c'est un boucher. Ce n'est plus un homme, c'est une machine.

Lui-même doit avoir conscience, par instants, du vide de son imagination, de la détresse où elle va le plonger. Comme un désespéré qui se noie, il se raccroche à toutes les branches de salut, il essaie, les uns après les autres, tous les moyens connus d'exciter cette imagination rebelle, de la fustiger, de la contraindre à lui procurer, sinon des idées neuves, du moins des épithètes pas trop usées, des mots pas trop poncifs, des clichés pas trop connus du Secrétaire de la Rédaction. Hélas! L'enthousiasme fait défaut, le mot est absent, l'imagination ruinée éternellement le même objet à vide. Aussi, quelle nervosité perpétuelle chez lui, quelle irritation profonde lorsqu'il sent son jeu faiblir. Observez-le, il n'est déjà plus maître de lui, il bat le fer, il frappe, il fait des appels de pied, il s'impatiente, il se rend parfaitement insupportable. Alors, dans sa hâte à renouveler ses effets, à faire jaillir de son cerveau les mots qui ne viennent pas, il égrène rapidement ses chapelets d'épithètes injurieuses comme un écolier qui ressasse le texte déjà récité dans l'espoir de raccrocher un nouveau lambeau et de forcer sa mémoire rebelle. Quelle preuve

plus convaincante de sa faiblesse et de son impuissance !

Non seulement il a la création pénible, mais il est un, tout d'une pièce, et voilà le second trait par où il nous choque si fort. Un caractère, telle est l'impression totale de sa personne. Impression excellente s'il s'agissait d'un homme de lettres quelconque, déplorable attitude pour un Insulteur. Si engagé qu'il soit dans l'action, le polémiste ne s'efface-t-il pas derrière la personnalité de ceux qu'il insulte ? Si grand que soit son nom, si originale que soit sa manière, n'est-il pas presque toujours le prisonnier d'une idée, d'un groupe d'opposants ou d'un parti ? N'est-il pas même souvent le chef de ce parti où il exerce une autorité qu'il s'ingénie si fort à combattre chez les adversaires ? Et, pour bien exercer cette maîtrise, pour être assez soumis, au fond, tout en paraissant très indépendant, ne faut-il pas une âme faite de veulerie et de dilettantisme ? On peut dire alors que M. Gohier réalise les qualités les plus opposées à celles là. C'est certainement un volontaire, il en a tous les traits, et c'est un volontaire plein de courage. Il a *voulu* modifier le sens de sa vie dans l'instant où celle-ci s'était déjà orientée d'un autre côté et il a persévéré de toutes ses forces dans son évolution malgré les insultes, les haines, la critique et l'injure. D'aucuns objecteront peut-être que

c'est un volontaire sans but bien précis, que ce sont plutôt chez lui des sursauts de volonté, qu'un désir continuellement tendu. Peut-être en effet manque-t-il de cette persévérance, qui fait si étrangement défaut aux hommes d'aujourd'hui. De là des froissements, des irritations, des crises d'humeur qui se retrouvent jusque dans certains coins de sa prose. Pourtant il n'est pas plus possible de lui dénier, en gros, si l'on peut dire, cette qualité de la volonté qu'il n'est possible de méconnaître son entêtement.

L'entêtement, voilà encore par quoi il froisse l'amateur de l'Insulte. Notez que cet entêtement là n'a rien à voir avec la patience. La patience suppose une volonté calme, consciente de tous les obstacles, s'attaquant à chacun d'eux lentement, posément. L'entêtement, c'est l'idée fixe, la manie de ceux, précisément, qui n'ont pas une volonté très tendue et qui, souvent, y substituent l'idée de leur élection. Ainsi voyez M. Urbain Gohier : avec courage, inlassablement, il s'obstine dans les mêmes idées, presque dans la même et unique idée, il l'écrit, la décrit, la discute de toutes les façons, il prévoit les objections, il les écarte, il les renverse. Pour la mieux faire pénétrer en nous, il multiplie les mêmes injures, les mêmes mots, les mêmes phrases. — et c'est d'un effet déplorable.

Ne ripostez pas que Édouard Drumont use

d'un procédé semblable : Drumont s'attaque à une race tout entière, ses coups varient en raison même de la multiplicité des personnes contre lesquelles il les dirige. Gohier ne s'attaque même pas à un corps social, il se limite à une portion de ce corps. Rien d'étonnant à ce qu'il se répète fâcheusement, et, peut-être volontairement, dans le secret espoir de mieux faire pénétrer son idée dans notre cerveau, comme on frappe sur un clou, sans se lasser, jusqu'à ce qu'il pénètre. Et, le jour où il a réussi, ce sera pour lui un grand cri de triomphe à la vue de l'œuvre accomplie.

Car nous touchons ici la vraie cause de sa faiblesse : ce journaliste ne se contente pas de démolir, il a la prétention de rebâtir ! Voilà-t-il pas quelque chose de proprement insupportable et qui justifierait, à soi seul, toutes les raisons de son échec ! Un polémiste qui n'est pas qu'un polémiste, c'est-à-dire un démolisseur, qui voudrait régénérer, refaire, reconstruire, légiférer, n'est plus un polémiste. Allez donc voir si Rochefort vous a, un jour de confidence, exposé en quelques lignes ses idées sur le meilleur gouvernement, sur la meilleure république ou sur le meilleur journalisme ?... Les naïfs seuls s'y laissent prendre. M. Gohier n'est pourtant pas un naïf, mais ce n'est pas davantage un insulteur. En réalité, nul n'est plus grave que lui, nul n'a plus de souci des choses de la nation.

nul n'est plus éloigné du tarabiscotage injurieux des Rochefort et des Cassagnac. Il prend son rôle au sérieux, très au sérieux, et je suis sûr qu'il serait fort piqué si l'on s'avisait de le blaguer sur cette gravité de bon aloi. Il a, sans cesse, à la pensée des soucis moraux : « L'homme « vaut ce que vaut sa conscience : il est un « héros ou le plus pauvre des animaux, selon « que sa conscience est noble ou corrompue. » Voilà de ses aphorismes. Cela ne sent-il pas son jacobinisme, son Rousseau? Nulle tartufferie. Mais, aussi, comment insulter proprement avec des principes de ce goût sous sa plume?...

Serait-il candide ? Il fait mieux que d'avoir des soucis moraux, il a souci des deniers de l'Etat. N'entame-t-il pas une propagande pour suppression des emplois inutiles ? Cela est d'une belle âme, j'allais écrire d'une belle naïveté. Il voudrait la justice pour tous (quelle puérilité !) il réclame la suppression des conseils de guerre, l'établissement d'un service du an. Mais c'est un véritable législateur! Mieux : c'est un législateur convaincu, qui prend au sérieux les lois et les mœurs, qui s'hallucine dix fois par jour par ce mot énergique de Réforme et qui emploiera à cette besogne toute son activité, toute son opiniâtreté, toute sa volonté. Ecoutez-le plutôt : « Nous entendons maintenir une cer- « taine organisation militaire. Celle qui sub- « siste actuellement nous paraît détestable : nous

« voulons la détruire. — Alors, nous travail-
« lons à détruire l'armée ? — Oui, imbéciles, à
« détruire l'armée *telle qu'elle est : pour en*
« *faire une autre.* » Voilà le grand mot lâché :
en faire une autre ! Tout ne sera pas cham-
bardé, démoli, balayé : on rebâtira. Ceci, n'est-
ce pas, est le comble de la plaisanterie pour un
insulteur, et ce journaliste a vraiment des facé-
ties de mauvais goût. Et ses lecteurs les plus
fidèles sentent aussitôt leur sympathie diminuer.

Mais attendez : ce faux démolisseur, ce faux
destructeur, ce faux chambardeur, n'est pas
seulement un faux insulteur, c'est, Dieu me
pardonne ! un indépendant. Eh oui, un indé-
pendant, et de la plus belle race, de celle des
désabusés. Un indépendant ! Saisissez-vous
tout ce que ce mot atroce représente à l'esprit
du lecteur fidèle : un homme qu'on ne peut pas
classer, qu'on ne peut pas étiqueter, qui ne se
range de lui-même dans aucune des catégories
journalistiques, littéraires ou sociales que l'ima-
gination humaine a enfantées. Un homme qui
demeure là, tout seul, bêtement et béatement,
sans étiquette, sans uniforme. Un homme qu'on
ne peut pas reconnaître à dix pas ou au bout
de dix lignes de prose. Un homme qui a l'au-
dace de changer d'idées, de ne vouloir point
rester immuable, ou, du moins, de ne vouloir
point procéder à une lente et savante évolution.
Un homme sur qui, enfin, on ne peut jamais

compter, de qui on ne peut savoir d'avance les moindres pensées et les moindres gestes, qui vous échappe à tout instant en s'échappant à soi-même, qui ne dépend de personne, qui ne se soumet à aucun contrôle, qui prétend à toute minute et en toute occasion jouer son morceau, solitairement, dans le concert général. Un homme qui ne s'abaisse devant personne, qui ne demande rien au pouvoir, qui n'attend rien de lui, qui, je n'en doute, doit avoir horreur des recommandations et des recommandés... Mais ce n'est pas un citoyen de la Troisième, cet homme-là ! C'est un Romain, c'est un homme de la Révolution, c'est un Homme, et c'est assez dire pour ameuter contre lui toute la tourbe des médiocres, des impuissants et des valets de pouvoir de tous les vrais et bons citoyens, enfin !

— Il nous a trompé ! proclament-ils sur tous les tons. (C'ar maintenant qu'ils se sont servi de lui pour satisfaire leurs passions, ils n'ont plus que du mépris à sa disposition).

— Et puis, il n'est pas sympathique, avouent les délicats, dégoûtés de ses façons brutales et de son ton tranchant.

— Et il est de moins en moins drôle, conclut le vieux Monsieur qui espérait chaque matin en « son » Gohier comme il croit en son Rochefort.

Déçus, les amateurs de l'Insulte, déçus les révolutionnaires à tous crins (qui enferment en

eux une âme de sous-préfet ou de chef de bureau), déçus les opposants systématiques de tous les partis, déçu le grand public et celui des petites chapelles. Et leur rancune attardée fait rire — ou pleurer — les vrais amateurs de l'audace et de la sincérité.

Eh oui, bonnes gens, vous êtes volés si vous attendiez de l'auteur de l'*Armée de Condé* un continuel défi d'injures, un chapelet ininterrompu de bonnes épithètes claquantes comme des gifles ou déchirantes comme des coups de griffes. M. Urbain Gohier vous a trompés, — ou, plutôt, car nul n'est de meilleure foi que lui, il s'est trompé lui même en se faisant une âme de polémiste. La chaleur de ses convictions, leur âpreté même, si l'on peut dire, lui ont fait illusion. Dans son désir de convaincre (et ce désir, à lui seul, prouverait que M. Gohier n'appartient pas tout entier au clan des insulteurs) il a eu des mots vifs, très vifs, des injures mêmes à l'égard de ses adversaires, mais prenez bien garde que c'étaient là des mots de combat et non de l'Insulte de parti pris. Toujours, au fond, dominait tenacement une idée derrière chacun de ses articles, toujours se justifiaient les violences par une raison ou une théorie. Voyez plutôt combien l'histoire l'intéresse, comme il aime les faits vrais et précis, les faits datés qu'on ne peut mettre en doute. Jamais un insulteur ne s'avisera de rechercher le fonde-

ment des vérités qu'il émet : par cela seul qu'il les émet, elles doivent être vraies et le public en demeure convaincu. Tandis que M. Urbain Gohier « se donne vraiment la peine », on le sent prêt à lutter, à engager une controverse sérieuse, une controverse où l'on ne se battra pas seulement à coups d'injures et de gros mots, mais avec des renseignements, avec des faits, avec des dates. Tout cela se lit clairement en lui à cause de sa sincérité extrême qui ne sait dissimuler aucun des mouvements secrets de son esprit.

Cette sincérité, c'est ce qui fait toute sa force et qui peut faire aussi toute sa perte. Sa franchise est brutale comme un coup de poing, et comme on sait, d'autre part, qu'il ne transigera jamais, on s'écarte d'un tel homme, avec étonnement d'abord, avec effroi ensuite. Un caractère de cette trempe est destiné, suivant les circonstances, à être formidablement respecté ou formidablement haï. Il ne connaît certainement pas les demi-mesures et n'a jamais prisé l'élégance d'une pensée discrète qui s'exprime en demi-teintes, il est comme il est, et tant pis pour ceux qui s'en offusquent !...

Avouons qu'ils sont nombreux : un polémiste qui se donne des airs de justicier : un pourfendeur à l'haleine un peu courte, un raisonneur, un volontaire, un sincère, et, par-dessus le marché, un insulteur grave qui n'a jamais le

mot pour rire, certes, voici de quoi désobliger bien des publics, ou tout au moins, de quoi les dérouter.

Le Public n'aime pas qu'on le déroute, ou, alors, il vous le fait payer très cher...

LETTRE FAMILIÈRE

A

M. LAURENT TAILHADE [1]

—

Vous ne serez point étonné, Monsieur, de voir votre nom figurer dans ce recueil, pas plus, je pense, que vous ne serez choqué de recevoir à votre tour cette Lettre Familière. D'abord vous devez vous dire que, comme polémiste et journaliste, vous valez autant que quiconque, et vous avez bien raison. Puis, que si certaines personnes vous frappent d'ostracisme,

(1) Cette lettre était écrite avant que M. Laurent Tailhade n'effectuât avec élégance et précision la savante volte-face qui vient de le faire passer dans le camp même de ses anciens adversaires. Cette évolution n'affectant en rien la manière de l'écrivain, il a paru tout à fait inutile de modifier quoi que ce soit à la lettre que l'on va lire. Tout au plus s'exercera-t-on de n'y avoir pas prévu semblable événement : si fantaisiste qu'on suppose une imagination de critique, elle sera toujours au dessous des « hasards » de la réalité lorsqu'il s'agit de juger ceux qui professent des opinions politiques.

dont la rare pudeur s'émeut toujours mal à propos, vous le devez sans doute à une originalité trop intense, et vous n'avez point tout à fait tort, et ce nous est une raison de plus pour nous occuper de vous. Puis, enfin, que si vos écrits revêtent, par instants, une allure trop... scatologique, vous rachetez cet excès de l'insulte par un excès louable pour le style classique et la forme impeccable.

Vous n'êtes point sans défauts, Monsieur, et je crois bienqu'au demeurant vous les avez tous (en littérature, s'entend), mais si vous choquez certains, si même, parfois, vous nous révoltez tout à fait, je dois avouer que, bien rarement, vous nous trouvez indifférents. Et comme c'est, selon moi, le plus grand compliment que l'on puisse faire à un homme de lettres, vous souffrirez, Monsieur, que je laisse les compliments de côté et que je vous entretienne, tout d'abord et en toute sincérité, de vos défauts, en cherchant le secret de votre emprise sur nous.

Vous êtes un polémiste, c'est vrai, un insulteur, c'est entendu, un batailleur, c'est convenu, un anarchiste encore, si je ne me trompe, c'est encore possible, et rien de tout cela ne nous émeut beaucoup, car, au fond de toutes ces « manières », nous savons qu'il y a beaucoup de littérature. Ce n'est point de toutes ces choses que vous tirez votre vraie force, et je crois

bien que l'élite ne vous applaudira jamais parce que vous êtes violent, parce que vous êtes éloquent ou parce que vous êtes un lettré, mais parce que vous remuez chez certains ce vieux sentiment de haine contre ce que nous aimons qui existe au cœur de chacun et qui paraît à chacun si inavouable que pas un, ou presque, n'a le courage de le proclamer.

C'est une étrange chose, Monsieur, et très difficile à définir, encore que ce soit une chose vraie, une chose familière et connue de presque tous. C'est, si vous voulez, à une réunion publique, à une réunion politique organisée par les adversaires de vos idées, par vos adversaires. Vous êtes entré là par hasard, par désœuvrement, par dilettantisme ou par cet étrange besoin qui pousse tant de gens à n'acheter toute leur vie que le journal de leurs ennemis. On est entré et l'on écoute l'orateur : il est habile ou ridicule, violent ou placide, instruit ou médiocre, il a quelque talent ou il en est totalement dénué. — n'importe! Il est toujours intéressant à cause qu'il émet des opinions et des développements qui ne nous sont point familiers. On suit avec considération ses arguments, on a cette joie intense de goûter une pensée nouvelle et notre plaisir nous est à nous-même une raison suffisante d'admiration. Mais si l'orateur est habile, s'il laisse déborder sa verve ou s'élargir ses périodes, si l'on sent

autour de lui ces larges ondes de pensée et d'émotion qui émanent sans cesse de sa personne pour créer dans la salle une atmosphère spéciale inconnue à notre sensibilité. — alors, oh alors, nous voilà grisés ! Grisés de ses paroles ? Peut-être. Grisés de son talent, de sa faconde, de son âpreté ou de sa folie ? Peut-être encore. Mais grisés surtout par cet obscur et trouble sentiment qui se lève en nous et qui nous invite à haïr ce que nous aimons, à mordre ce qui fit notre joie, à salir ce que nous respections. Dans cette antinomie de toutes choses, dans cette loi des contraires qui semble régir le monde, la force opposée à celle de notre tempérament, de nos habitudes, de nos instincts, nous est soudain apparue dans toute sa nouveauté, et nous voilà fascinés, hallucinés, emballés ! C'est comme un étrange et voluptueux sentiment de trahison envers nous-même que nous ressentons avec d'autant plus de force qu'il s'agit d'idées plus profondément ancrées en nous. Dans un frénétique élan, nous piétinons avec une sorte d'horreur joyeuse les choses les plus sacrées de notre être : la famille, le devoir, l'honneur, la religion, la patrie, l'humanité nous apparaissent un instant comme de grotesques images et nous nous surprenons à applaudir avec frénésie l'orateur qui secoue devant nous ces outres dégonflées.

Entraînement irraisonné, curiosité passagère,

soif de l'Insulte, volupté à se rabaisser soi-même, à s'avilir par l'avilissement de l'esprit, il y a peu de tout cela dans ce court mais invincible sentiment que d'aucuns, par hypocrisie, proclament inavouable, mais qui n'en a pas moins existé, fût-ce une minute, dans l'âme de chacun.

Eh bien, ce sentiment-là, Monsieur, c'est ce qui fait la force et, proprement, la raison d'être d'écrivains tels que vous. C'est parce qu'ils existent, ces coins inconnus de notre cœur, c'est parce que tout votre art de polémiste et d'insulteur tend précisément à nous les révéler et y parvient par la puissance d'un talent magique, que nous ne pouvons nous défendre, à vous lire et à vous écouter, d'une sorte d'admiration horrible et comme d'une terreur sacrée. Vous êtes le bourreau sacrilège de tout ce que nous aimons (et, parfois aussi, de ce que nous n'aimons pas), vous êtes le tortionnaire de ce qui fut cher à notre cœur ou à notre cerveau, vous êtes l'insulteur forcené, le couvreur de boue et de fiente, le plus haïssable des démolisseurs, mais vous avez parfois dans l'accomplissement de votre besogne des mots sublimes et d'imprévues imaginations, vous êtes le Titan de l'Injure, dont nous admirons malgré nous l'horrible puissance de destruction. Vous nous prenez par la force de votre pensée où l'harmonieuse beauté de votre lan-

gage et notre dilettantisme se repaît de jouir des blessures mêmes que vous nous fîmes.

Et voilà où gît le secret de votre puissance, et voilà qui, en vous, nous paraît le plus condamnable. Que vous ne vous attabliez pas à dessein à une semblable littérature, que vous n'accomplissiez que la besogne qui vous paraît devoir être accomplie, que vous n'ayez point la garde des cerveaux qui vous lisent, ce sont là de bonnes raisons, Monsieur, et que la morale courante reconnaît comme valables. Mais il est des êtres qui tendent de toutes leurs forces à s'élever au-dessus de ce pharisaïsme, et je pense que vous êtes de ceux-là, et je suis sûr que vous garderez longtemps le remords des admirations que vous avez tuées et des talents que vous avez blessés à mort...

Mais tout cela n'a rien à voir avec le journalisme, n'est-il pas vrai ? et il est séant maintenant que je vous entretienne des qualités par quoi vous compensez, à mes yeux, vos immenses défauts. Vous y souscrirez volontiers, j'imagine, non point que vous prisiez la flatterie envers vous-même, (encore que nous vous sentions, par moments, un peu trop assuré d'avoir du talent) mais votre amour de la vérité reconnaîtra qu'elles sont évidentes, ces qualités, et d'autant plus belles qu'elles sont d'une espèce plus rare par le temps qui court.

Et, d'abord, Monsieur, vous avez cette inesti-

mable vertu qui s'orne de noms différents selon les individus auxquels elle s'applique, et qui, chez vous, me paraît s'appeler justement la *crânerie*. C'est, en effet, dira-t-on, une qualité assez courante dans le monde des Insulteurs auquel vous appartenez. Mais je tiens que, chez vous, elle revêt une apparence plus solide et plus durable. Sans doute, il n'est pas rare de rencontrer parmi les ferrailleurs de la plume quelqu'un de ces chevaliers brouillons qui, frénétiquement, se démènent, se soulèvent se disputent, qui brandissent leur épée et font des appels de pied désespérés, qui fendent l'air de leur latte et qui, en réalité, ne sont que les tristes agités d'une époque de folie. Chez vous, au contraire, la crânerie ne revêt point cette apparence de défi burlesque au bon sens ou à la couardise bourgeoise. Vous n'appelez pas de loin vos adversaires sur votre terrain avec des gestes de racoleuse qui opère son triste métier. Vous avez le courage plus fier et si vous crachez à la face de vos adversaires, — ce dont je ne saurais que vous blâmer, — vous avez l'audace de le faire au grand jour, sans hâte, avec le défi dans vos yeux et la haine assurée sur tous vos traits. Lorsque vous portez des coups de boutoir, ce sont des coups droits et non des coups de revers, vous fondez sur votre ennemi avec une fougue toute méridionale, et peu vous importe les blessures que vous allez

lui causer, votre fer ne s'écarte pas d'une ligne, et, pour vous, les fleurets sont toujours démouchetés. Lorsque vous risquez une épithète gouailleuse, nous savons d'avance qu'elle sera ordurière, mais elle ne nous choque point, d'abord parce que vous la prononcez avec emphase, puis parce que vous l'arborez crânement, carrément. Vous ignorez le demi-jour avec quoi les beautés fatiguées font illusion à leurs adorateurs, et vous n'avez point l'habitude de tamiser vos adjectifs. Vous auriez pu, dans un moment où l'ironie des choses souligna d'éclats pénétrants l'imprudence de vos paroles trop esthétiques, vous raviser et mitiger d'épithètes lénitives ou de réticences habiles la crudité du « beau geste ». Vous ne l'avez point fait et nous vous en savons gré, — non point à cause du « beau geste » lui-même (un geste qui tue est toujours laid) mais à cause de la crânerie qu'une telle attitude imposait.

C'est que, Monsieur, vous le savez aussi bien que moi, nous avons encore trop d'affinités avec l'antiquité pour ne pas prendre goût aux belles formes, aux belles attitudes et surtout aux belles paroles. Nous aimons écouter qui parle bien, et si nous vous goûtons avec délices malgré vos exécrables défauts, c'est qu'avant d'être un insulteur et un polémiste, vous êtes surtout un rhéteur. Vous êtes un rhéteur quand vous parlez et vous en êtes un autre quand vous

écrivez. J'entends dire par là qu'au fond votre littérature ne cherche qu'à discourir. Toujours apparaît pour vous la multitude devant qui vous allez prononcer ces belles phrases cadencées qui vous raviront l'admiration de chacun. Et, sans doute, on ne vous a pas donné la parole sur tous les sujets, mais vous avez eu raison de la prendre, car, en vérité, vous parlez fort bien.

Ai-je dit que vous étiez imposant lorsque vous prenez la parole à une réunion publique? Vous y faites plutôt un contraste bizarre. Il est vrai que votre équipage, comme dirait M. de Mitty, est toujours correct et que les milieux où vous pérorez ne le sont guère d'habitude : le président est en veston plutôt élimé et les assesseurs fument la pipe. Mais qui s'apercevrait de ces choses dans la fièvre d'insulter et de démolir? Vous-même y songez-vous seulement, tout à la joie grave de dire le Verbe comme vous allez le dire, — admirablement. Du même air tranquille, vous retirez vos gants, toujours placide et modeste, vous vous levez sans bruit et vous commencez d'articuler, tranquillement, posément, les imprécations inouïes et les violences furieuses de votre philippique.

Ah! Monsieur, que vous avez donc de l'esprit et comme vous savez en artiste décocher les flèches empoisonnées à vos adversaires! Vous débutez par un ton badin où votre ironie s'exerce à courir comme en se jouant à travers

un flot d'épithètes cocasses et atrocement originales dont vous lardez les abominables cibles que vous vous êtes choisies. Vous leur décochez doucement, gravement, toute une série de petites épithètes sonores et bien senties comme on décocherait des petits coups de chapeaux ou des petites gifles d'amitié.

Et chacun se sourit à soi-même, car on comprend que l'artiste est de valeur et que le supplice sera proprement exécuté. Quel tourmenteur chinois, quel atroce inquisiteur espagnol eût jamais votre goût de la torture et votre plaisir à dépecer vivant votre adversaire? Vous commencez *piano*, mais bientôt votre voix s'enfle et voici venues les minutes inoubliables où vous gronderez d'une voix tonnante. Votre voix grandit, vengeresse, vos insultes se précisent, plus âpres et plus violentes. Voici aussi les personnages qui disparaissent avec leur aspect grotesque, leurs attitudes caricaturales, leur face de singe, leurs passions animales, et la lutte qui s'établit entre vous et les Idées.

Pauvres grandes et belles Idées qui, pendant des siècles, surent émouvoir et charmer des générations! Leur antique puissance s'abaisse devant votre ironie, et, sans respect pour leur âge, sans pitié pour leur beauté, vous les fustigez et les bafouez d'importance. Peut-être même les exécrez-vous d'autant plus

que leur âge leur donne plus de puissance sur nous et, dans votre hâte à libérer à jamais l'âme humaine de tous les mirages et de toutes les illusions, c'est à elles que vous vous attaquez tout d'abord. Ceci nous choque un peu chez un poète, et, en vérité, à quoi vous sert d'admirer l'antiquité et de l'avoir prise pour guide si vous n'êtes pénétré des grandes et fortes pensées qui firent la noblesse de son cœur? Et où trouverons-nous des admirateurs pour les idoles surannées si les poètes eux-mêmes nous échappent ?...

Mais comment songeriez-vous à ces choses, tout à la joie infinie de démolir, d'outrager et de tuer?... C'est une étrange volupté, Monsieur, que cette volupté d'un entrepreneur de démolitions, c'est un atroce et singulier plaisir où il y a toujours un peu chez celui qui le ressent du raffinement de déséquilibré. Seulement, chez vous, l'atroce disparaît à cause de l'originalité évidente et comme de la coquetterie que vous mettez dans votre ton. On dit qu'à la ville, vous êtes d'une courtoisie charmante et que vous avez fait de la politesse votre règle de savoir-vivre. Je ne m'étonne plus, dès lors, que vous insultiez en phrases aussi belles et d'un éclat si merveilleux. La beauté du style, c'est, pour vous, la politesse suprême dont vous gratifiez vos adversaires en les menant à l'échafaud. Et ce serait très bouffon

si cela ne constituait le meilleur de vous-même puisque cette préoccupation bizarre a réussi à faire de vous le plus cinglant et le plus âpre des ironistes.

Je ne vous apprendrai point, Monsieur, qu'il y a bien des sortes d'ironie, depuis celle de M. Anatole France, qu'on dit être de l'ironie douce et qui n'est que de la lâcheté devant la vie, jusqu'à celle de M. Mirbeau qui est l'ironie énorme et vengeresse. La vôtre connaît tous les tons, depuis la douceur feinte jusqu'au rugissement, mais elle a ce caractère propre qu'en toute occasion elle a souci de s'exprimer d'une manière élégante, que vous prononciez un discours ardent, que vous écriviez un article d'actualité, que vous expédiez à quelqu'un de vos amis une lettre familière, vous vous efforcez de tout dire en phrases belles et sonores. C'est une loi que vous avez acceptée, vous, éternel ennemi des lois, et cette préoccupation est touchante en même temps qu'elle vous honore grandement. Peut-être espérez-vous ainsi défier les injures du temps et subsister, en vertu de cette règle qui donne souvent plus d'importance à la forme qu'au fond. J'en doute fort pour ma part, Monsieur, car si vos Philippiques sont écrites en une belle langue, elles ont aussi souvent je ne sais quoi d'un peu lâche, de superficiel qui étonne chez un artiste tel que vous. Vous

écrivez rapidement, et cela se voit. Cela se voit d'autant plus que, certains jours, vous avez poussé la coquetterie ou la haine jusqu'à ciseler certains morceaux épistolaires. Ces lettres familières sont des chefs-d'œuvre en tant que pamphlets, et si jamais elles ne sont destinées à servir de modèles au « Secrétaire des Familles », elles seront la joie des artistes et des curieux futurs. Que ce soit le message au Cardinal Richard, l'Astophore, ou à Raitif de la Bretonne, on peut dire que vous avez été infâme jusqu'au bout. Et c'est très bien parce que c'est extrêmement rare à notre époque.

Ah ! Monsieur, s'il est un côté de votre caractère qui doive subsister au naufrage des siècles, je suis à peu près certain que ce sera bien celui-là. Et, à la vérité, je ne sais si chacun s'en aperçoit présentement, engloutis que nous sommes dans un monde d'à peu près, de médiocrités, de temporisations et de craintes perpétuelles. Mais, avec le recul que donnera l'avenir, elle apparaîtra frappante, cette audace tranquille avec quoi vous menez *jusqu'au bout* la rigueur de vos déductions et l'âpreté de vos insultes. D'un beau geste (le vrai « beau geste ») vous faites fi de toutes les contingences, de toutes les amitiés passées, présentes ou possibles, vous vous libérez de tous les devoirs, vous échappez à toute contrainte pour courir frénétiquement à l'épithète précise, au verbe trau-

chant, à l'arme terrible dont vous allez assommer votre adversaire. Vous *osez*, et c'est admirable à une heure où chacun s'efforce de lécher consciencieusement. Vous osez crier, hurler ce qu'on ose à peine chuchoter, et je ne sais si c'est là ce que d'aucuns appellent le courage civique, mais c'est un sentiment qui vous rapproche singulièrement de la grande ombre de Juvénal.

Et pourtant, Monsieur, comme vous le dites si bien vous-même, « rien n'est moins utile que « cette débauche de malpropreté, rien n'est si « peu concluant : le fait d'appeler son voisin « *sale type* ne montre en aucune façon qu'il « manque de probité ou même de génie. Le « moindre raisonnement fondé sur la logique « ou bien sur l'évidence l'emporte en persua- « sion sur trois cents pages d'invectives. » D'où vient donc que vous insultez vous-même si allègrement, que vous y goûtez une volupté si profonde, que vous y avez acquis une virtuosité si notoire, et d'où vient aussi que nous-même nous vous admirons, en effet, sinon chaque jour, du moins en maintes occasions ?...

Cela vient, je pense, de plusieurs raisons excellentes dont vous connaissez déjà la première. Nous vous l'avons dit, Monsieur, vous avez l'art de réveiller ce trouble et infâme sentiment de volupté à voir souiller ce que nous aimons, à voir briser ce que nous adorons.

déchiqueter ce qui fut notre joie. Vous avez, en outre, l'avantage de vous présenter à nous dans toute la sincérité frémissante de vos haines et de vos insultes. Votre fièvre nous gagne, et, quel que soit l'objet de votre colère, cette fièvre n'est pas malsaine, car, jamais, nous ne sentons chez vous les déplorables accents du ricaneur. Stigmatiser, injurier, crever, défoncer, assassiner, soit, mais n'avoir pas sur la lèvre ce sourire étranglé, cette grimace constipée d'un qui ricane et qui ricanera toujours sur la beauté et la laideur, sur le vice et la vertu, sur le monde et sur lui-même ! Ah ! Les atroces contempteurs, et que leur rire outrageant et leurs lèvres pincées sont donc désagréables à observer ! Ils souillent toutes choses inconsciemment, par cela seul qu'ils en parlent et sans même avoir l'intention de les dénigrer. Ils sont ennemis de toute beauté, de toute force, de toute originalité. Ils ne comprennent même pas la haine, car ils rient constamment de leur propre pensée, interdisant ainsi à celle-ci de s'élever au-dessus de toute médiocrité.

Ces tristes avilisseurs sont autrement dangereux et d'un exemple autrement funeste que les pamphlétaires eux-mêmes. Ils ont acquis soigneusement toutes les tares de ces derniers, ils n'en ont point conservé la vigueur, la franchise et l'originalité. Ils se gaussent, du reste,

d'assez loin, et n'eurent jamais le courage d'attaquer en face.

Ce sont là des défauts, Monsieur, dont votre haine même vous a soigneusement garanti. Ayant une autre virilité que ces contempteurs de l'idéal, vous avez osé aller plus avant dans l'insulte, mais, loin de vous diminuer, cette audace n'a fait que vous grandir. On vous a senti plus fier, plus courageux, on a senti surtout, derrière cette brutalité et ces insultes, un idéaliste acharné en révolte contre tout ce qui brise ses idées et heurte son tempérament. On a senti un homme, et c'est beaucoup dire, — c'est tout dire.

Enfin, s'il est en vous une virilité d'expression, une puissance de caractère faciles à discerner, il y a aussi, ne l'oublions pas, le rhéteur, l'écrivain, et ceci suffirait à calmer nos remords, si nous en avions, de voir bafouer et stigmatiser beaucoup de ceux que nous aimons ou que nous avons aimés. Nous savons que vous injuriez avec le plus grand art du monde, que vous avez surtout des qualités de pince-sans-rire dans l'expression et d'ironiste verbeux, nous vous connaissons de réputation et nous courons vous applaudir, mais nous n'y mettons pas plus de malice que des spectateurs enthousiastes qui glorifient leur acteur favori. Et, en vérité, pourquoi aurions-nous plus de remords que n'en ont Mounet-Sully ou Monsieur son

frère lorsqu'ils tuent d'un geste tragique, avec un poignard de fer-blanc?... Et qui, en vérité, dites-moi, nous refuserait le divin plaisir, vous, de clamer des choses violentes et dangereuses, nous de les entendre et de les goûter?

Et surtout, Monsieur, n'allez point ici vous esclaffer, prononcer les grands mots de dilettantisme, de question de conscience et de sincérité? N'allez point vous écrier que vous croyez de toutes les forces de votre âme à ce que vous dites : nous en sommes convaincus, et, si cela n'était pas, il y a belle lurette que nous vous eussions mis de côté comme un vieux programme électoral. Nous sommes certains que vous y croyez avec la même hallucination que l'acteur en scène croit être et nous fait croire qu'il est Hamlet, Roméo, Ruy-Blas ou Hernani. Et il suffit pour cela qu'il soit un grand artiste. Et chacun peut goûter sans danger et sans remords leurs gestes tragiques comme nous goûtons vos imprécations, comme nous oserons goûter pleinement à l'avenir les singulières et fortes sensations que vous seul nous procurez et nous procurerez, je l'espère, le plus longtemps possible. Ainsi soit-il!

M. EDOUARD DRUMONT

—

Si je vous disais que ça m'amuse beaucoup de faire un article sur lui, vous ne me croiriez pas. Non que je craigne en portant un jugement sur sa vigoureuse personnalité m'attirer la défiance d'amis ou d'ennemis trop zélés pour ou contre sa personne. Cette considération est de celles qui ne me touchent guère, j'avouerai même qu'elle m'est « profondement équilatérale », comme dirait volontiers le pere Harduin dans un mouvement folâtre. Mais je reconnais aussi que nuls gens ne sont plus haïssables en littérature que ceux qui s'en viennent, pour la millieme fois, proférer une antienne archi-connue, redire ce que tant d'autres ont dit, ressasser ce qui, depuis belle lurette, est devenu banal et presque oublié, se

faire les insupportables suiveurs des gloires consacrées ou des nullités trop connues. Quand on arrive trop tard depuis tant d'années qu'il y a des critiques et qui profèrent des jugements, le mieux ne serait-il pas de se taire sur le compte de certaines figures trop usées?... Mais, d'autre part, comment passer sous silence dans une revue des principaux journalistes français l'un des types les plus acerbes, les plus curieux, et, pour tout dire, les plus talentueux qui se soient révélés dans la presse de ces vingt dernières années? Et, puisqu'il n'y a pas moyen d'échapper à cette puissance un peu lourde, à cette obstination courageuse d'une idée qui ne s'est pas encore lassée dans un siècle où tout passe en quelques mois sinon en quelques semaines, puisqu'il faut à tout prix parler de lui et savoir oublier tant d'articles sur son compte, si nombreux qu'ils en forment deux ou trois volumes, essayons de réagir, et, autant que nous le pourrons, d'être impartiaux. Représentons-nous le, non comme un écrivain d'aujourd'hui, comme celui qui discutait le fait d'hier, qui écrit en ce moment sur le fait de demain, mais comme un personnage déjà historique, comme un écrivain d'une époque antérieure. C'est un homme d'un autre âge si vous voulez, qui ne peut ni nous émouvoir fortement ni éveiller en nous la passion, qui nous intéresse seulement au plus haut point comme per-

sonnalité, qui nous amuse par les ficelles que nous découvrons en lui et qui le font agir, qui nous captive par son originalité et parce qu'il est vraiment une individualité forte se détachant avec précision et relief sur le fond banal et gris des médiocrités journalistiques et autres qui l'environnaient de son vivant.

Je vous assure que, vu ainsi, le personnage prend une toute autre allure : on oublie la « barbe à poux » et toutes les bêtises que tant de gazetiers qui se croyaient spirituels ont débité sur son compte, on oublie l'aspect vulgaire, la démarche lourde, les lunettes et la barbe qui lui donnaient cette silhouette « Herr Doctor » si peu française vraiment et si antipathique. On oublie les yeux inquiétants de malice qui faisaient une diversion trop grande au masque empâté dans une barbe trop fournie, on oublie tout pour ne voir que des colonnes d'articles, des colonnes de lignes imprimées qui sont l'œuvre et qui, *seules*, comptent et sur lesquelles, *seules*, nous avons le droit d'être jugés en toute impartialité. Et, du reste, on l'aperçoit très bien derrière ces colonnes imprimées, non avec les traits qu'il avait de son vivant, lignes périssables sans importance, mais avec les traits de sa physionomie morale, autrement curieuse, avec les traits exacts de sa pensée, beaucoup moins alambiquée, au fond, que tant de naïfs se l'imaginent.

***

Car c'est un simple que ce poléniste rageur, c'est presque un naïf, en réalité, cet homme dont on vantait jadis le machiavélisme d'âme. En tous cas, une chose certaine sur laquelle on ne saurait faire erreur : c'est un illusionné, un imaginatif de bonne foi qui se leurre lui-même sur sa véritable destinée par un phénomène très curieux qui n'était, du reste, pas isolé dans cette époque suggestible de la fin du XIX^e^ siècle et qu'il peut être intéressant de reconstituer.

Qu'est-ce, en effet, que ce Drumont? Un historien ? Un docteur ès-sciences sociales à la manière de Balzac? Un poléniste plein de feu? Un observateur? Un ricaneur? Un croyant ? Un apôtre? Un savant?... A la vérité, il y a peut-être bien un peu de tout cela dans l'homme, mais à la base de l'écrivain, à la base du journaliste, ce que je vois plus simplement dans l'origine de cette manière, ce qui prime tous les anathèmes et tous les éclats de voix, c'est une petite âme tranquille de bourgeois de Paris épris des vieilles choses de son quartier et de tous les quartiers de sa grande ville, c'est un amoureux du passé doué d'un joli brin de plume qui furète par ci, par là, découvre une anecdote, restaure par la pensée une estampe défraîchie, feuillette les livres moisis des quais

charmants, déchiffre en passant l'histoire des vieilles pierres et des antiques demeures sur lesquelles son regard s'arrête. « Mon vieux Paris ! » Eh oui, mon vieux Paris, *notre* vieux Paris, comme on s'écrie gaiement (avec tout de même dans la voix un filet de mélancolie) à la fin d'un dîner de Parisiens de la rive gauche ou de la rue du Bac... Mon vieux Paris qui m'a vu naître, peiner, travailler, grandir, m'instruire, me développer, le vieux Paris aux rues duquel j'accroche tous les souvenirs de ma vie, que je sème des joies et des douleurs qui furent miennes, le Paris de mes larmes et de mes sourires, la ville que j'ai faite à moi en y vivant, *mon* Paris, quoi ! *mon* vieux Paris !...

Et vous apercevez aussitôt, sans que j'aie besoin d'y insister, tout l'accompagnement obligé d'un état d'âme de cette qualité : mon Paris a changé de forme en vieillissant, il n'a plus ses mêmes aspects, ses mêmes verrues ni ses mêmes grâces, il se fait peu à peu pour d'autres yeux que les miens, pour une autre conception que la mienne. Donc, peu à peu, *mon* vieux Paris s'est détaché de moi, nous ne sommes plus en harmonie parfaite, les Vandales ont passé là, les modernes avec leur esprit antiartistique, etc...

L'air est connu, il est presque toujours charmant. J'ajoute qu'il l'est toujours lorsque c'est Drumont qui tient la plume. Quand, par hasard,

au cours de l'actualité, il peut évoquer quelque coin de son cher Paris, c'est avec une sorte de respect ému, avec de la tendresse véritable.

Mais attendez : cet amour du passé peut mener à bien des sortes de littérature. Il y a, en province, de très vieilles gens qui s'intitulent les Antiquaires de la Loire ou de la Nièvre ou de Perpignan, qui grattent des pierres et discutent à perte de vue sur l'âge des verroteries qu'ils ont découvertes, et ce sont de très braves gens dont je ne voudrais pas médire parce qu'ils sont inoffensifs : et, parmi eux, se glisse souvent, par hasard, un savant véritable, mais, dans l'ensemble, convenons qu'ils ne sont pas très forts et qu'ils n'ont jamais rien démoli. C'est, si vous voulez que je vous l'avoue, de la fausse science, et les véritables compétences se hâtent d'en sourire. N'importe ! Ces gens ont des idées qui leur sont chères et ils s'efforcent de les réaliser et ils les réalisent très souvent, et je suis certain qu'en d'autres temps Edouard Drumont eût été de tous points semblable à eux. Comme eux, il eut fouillé les quais, interrogé les vieilles pierres, eut fait parler les grimoires, se fut passionné pour le XV^e^, le XIV^e^, peut-être même le XII^e^ ou le XI^e^ siècle, comme eux, mais avec plus de style tout de même et plus de finesse, il eut écrit des livres copieux, pas trop indigestes, qui auraient évoqué certains coins de ces siècles disparus,

de ces choses de jadis qui ne nous paraissent peut être si charmantes et si savoureuses que parce qu'elles sont embellies par la magie du passé. Et voilà une des formes qu'eût pu prendre l'esprit d'Edouard Drumont.

Il y en a une autre qui l'aurait peut-être également séduit : quand il ne mène pas à la passion des édifices, des reliques et des livres, l'amour du passé conduit souvent à l'admiration forte des grandes idées et des magnifiques individualités de jadis. Un Montalembert, un Joseph de Maistre sont plus vivement émus par les idées directrices d'un Richelieu ou d'un Louis XIV, par le souvenir d'un Bossuet ou d'un Colbert que par la vue d'une cathédrale ou celle d'un missel enluminé. Frémissant surtout au choc des idées, ce sont encore des idées que reflète leur esprit, ce sont encore des idées dont ils s'enivrent et qui leur donnent le courage d'oublier les platitudes du présent. Edouard Drumont aurait pu suivre une voie parallèle : je l'aperçois très bien décrivant avec l'opiniâtreté et l'autorité d'un Maurras l'édifice monumental de la société du Moyen-Age ou de celle de la période classique, je l'aperçois campant ses hommes d'autrefois avec un frémissement admiratif et une espèce de défi aux démocraties d'aujourd'hui. Et ce n'aurait même pas été, comprenez-le bien, de la discussion : certaines convictions sont si

parfaitement enchassées dans certaines individualités qu'elles ne font qu'une, pour ainsi dire, avec elles, — c'aurait été plus simplement la projection par et à travers la littérature d'un enthousiasme suprême, d'un vibrant et profond enthousiasme qui l'eût secoué tout entier.

Edouard Drumont n'a été ni l'un ni l'autre de ces écrivains, et l'on comprend que si je me suis appliqué à définir l'hypothèse d'un Drumont antiquaire ou d'un Drumont historien, ce n'est point pour le vain plaisir de me livrer au petit jeu des possibilités littéraires, mais c'est qu'ainsi il me semble mieux apercevoir, mieux comprendre le Drumont véritable qui fut et les raisons pour lesquels il le fut.

S'il n'a pas obliqué vers la recherche minutieuse du passé *où l'entraînait toute sa personnalité*, ne l'oublions pas, s'il n'a pas davantage élevé le monument solide aux grandes figures du classicisme qu'on pouvait attendre de lui, s'il n'a abouti en somme qu'à être un polémiste virulent, un souleveur d'opinions, un entraîneur de convictions, une sorte d'apôtre moins le grand enthousiasme, c'est par une suite de détours psychologiques dont je crois saisir l'origine en parlant de ce culte de la science qui était si fort en honneur à la fin du XIX^e^ siècle et qui pouvait coexister dans les âmes avec des sentiments d'une nature tout opposée.

La science ! Qui dira comment et par où elle

s'infiltrait dans toutes les âmes, même dans celles qui y paraissaient le plus rebelles, qui dira comment elle jetait son emprise, son assurance, son autoritarisme, son sectarisme ? Car, au fond, elle est autoritaire et sectaire, elle décrète le vrai, l'exact, le certain avec une précision insolente, elle étale ses convictions, ses vérités avec une assurance narquoise. Par cela seul qu'elle affirme, elle se moque des opinions opposées ; par cela seul qu'elle décrète la vérité, elle se rit des mensonges. C'est une personne autoritaire, entêtée, implacable. Et elle a tôt fait de façonner ceux qui l'approchent. On acquiert de l'assurance en devenant savant, on acquiert du toupet, de l'audace, même de la haine et tout cela profondément enraciné, agrippé en nous par l'ancre de l'infaillibilité. Impossible d'échapper à cette contrainte, il faut se résigner à la subir, et on s'y résigne d'autant plus facilement qu'elle remue en nous tout un fonds mauvais et trouble de haines et de petites rancunes, qu'elle leur permet de se développer, de s'exprimer sous le masque de l'impartialité, de la constatation honnête.

L'esprit scientifique à cette époque, se glissait donc à peu près partout, s'emparait des cerveaux les plus hostiles au début, redressait des idées, transformait des tempéraments, détruisait lentement et peu à peu les plus belles sensibilités. Edouard Drumont n'échappait point à

cette emprise fatale. Sous l'influence grandissante et formidable de ces idées du dehors qui nous arrivent en foule, on ne sait comment, sa personnalité se muait insensiblement en une personnalité autre, ses premiers traits s'effaçaient pour faire place à d'autres traits, à d'autres lignes. Le petit antiquaire qu'il eût pu être, le successeur possible de Montalembert ou de Joseph de Maistre s'aiguillait avec persistance vers les sciences sociales et n'avait pas d'idéal plus grand que de devenir un savant.

Entendez bien toutefois comment s'opérait cette transformation : l'amoureux du passé, des vieilles mœurs, des vieilles formules, et, pour tout dire, de l'ancienne société française, ne se métamorphosait pas du jour au lendemain en un docteur Faust ou mieux en un savant moderne, objectif et impassible. L'évolution s'accomplissait plus lentement et plus rationnellement. Et, à la vérité, ce n'était même pas une évolution, c'était une simple illusion, c'était un mirage constant : influencé plus qu'il ne voulait l'avouer et peut-être le croire lui-même par l'emprise scientifique ambiante, Drumont en arrivait rapidement à considérer ses inclinations vers le passé, les mœurs de jadis, les coutumes d'autrefois comme le signe manifeste d'une destinée de sociologue. De ce qui n'était qu'une jolie fioriture d'un esprit délicat un peu

froissé par les réalités présentes, il faisait les profondes conceptions d'un cerveau d'historien. De ce qui n'était qu'une hypothèse ou un exercice d'imagination, il faisait une loi scientifique. De ce qui pouvait faire un livre charmant, il tirait un lourd et épais volume, De l'artiste il faisait un faux savant, de l'essayiste un semi-sociologue.

Ah ! sociologue ! Le mot terrible et dangereux posé comme une chausse-trappe au carrefour de toutes les littératures du XIX^e^ siècle ! Le mot admirable et grisant, l'épithète nécessaire que chacun a voulu accoler à son propre nom, le vocable joli qui brille comme une pièce neuve, et qui veut dire tant de choses et qui ne veut rien dire du tout ! Tous s'y sont laissé prendre et jusqu'au grand Balzac lui-même : *docteur ès-sciences sociales*, quel plus beau titre à la gloire de la postérité que celui, si vulgaire, — de romancier ! Et puis, être sociologue, c'est être savant à peu de frais, représentant d'une science pas encore définie, d'une science sans lois, d'une science sans savants véritables, d'une science qui n'en est pas encore une. Elle sent furieusement la littérature, cette science-là, et je ne m'étonne point que tant d'hommes de lettres l'aient embrassée. Edouard Drumont fit comme les autres : il voulut être et il devint sociologue.

Il devint sociologue, c'est-à-dire que, désor-

mais, il eut le droit d'ériger en axiomes infaillibles ses propres sentiments, ses idées personnelles, il eut le droit d'affirmer la vérité, de la faire surgir, il eut mandat de célébrer l'office scientifique, et il ne s'en priva point. D'un vaste coup d'œil, il embrassa l'histoire et il aperçut que le passé était beau parce qu'il l'aimait profondément et que les démocraties lui étaient en quelque sorte une insulte personnelle, il aperçut que la religion était belle parce que Notre-Dame, certains soirs de printemps ou d'été, profile sur un fond orange serti de vert la plus gracieuse et la plus admirable des silhouettes, il aperçut que la royauté était à peu près le seul gouvernement dont la France eût tiré profit parce que le XVII[e] siècle est apparemment un magnifique siècle d'histoire littéraire et que Bossuet, comme Corneille, sont décidément des génies. Et, comme, en fin de compte, il lui fallait décidément quelqu'un à haïr (vous savez, les Vandales qui sont venus bouleverser les quais, les vieilles rues, le vieux Paris, les modernes avec leur esprit antiartistique, etc...), il décida que ce seraient les Juifs qu'il chargerait d'anathèmes et contre lesquels il mènerait le bon combat. Désormais le sens de sa vie littéraire se précisait, il commençait enfin à s'orienter. Et, tout joyeux d'avoir découvert sa formule et plus heureux encore d'apercevoir tant de vérités sociologiques et de pou-

voir les énoncer, Edouard Drumont prit la plume et fonda la *Libre Parole*.

*
* *

Comprenez-vous maintenant quelle va être son attitude journalistique, et apercevez-vous à la fois et les principaux motifs de cette manière et la valeur véritable qu'il convient de lui attribuer? Après ce préambule que je m'excuse d'avoir fait un peu long, il nous est plus facile de le saisir sous ses apparentes contradictions.

Et, tout d'abord, nous nous expliquons pourquoi ce polémiste n'insulte pas, pourquoi ce bretteur ne porte pas des coups d'estoc et de taille, pourquoi cet insulteur n'a pas l'écume à la bouche. C'est que jamais il ne s'est considéré comme un insulteur, un bretteur ou un polémiste. C'est un sociologue, c'est un savant, c'est un psychologue des foules penché chaque jour du haut de sa tribune sur le spectacle contemporain et qui note les observations curieuses et qui consigne avec méthode et impartialité (pourquoi pas? puisque c'est un savant) toutes les fluctuations de ces foules qui évoluent sous ses yeux, tous leurs détours, tous leurs remous.

Pourquoi voudriez-vous qu'il tempête, qu'il crie, qu'il insulte? Le vrai savant est froid, impassible, son regard est tout objectif, sa sen-

sibilité disparaît, ses préférences et ses inclinations s'évanouissent, en même temps que grandit sa suffisance de lui-même, la conscience de son importance, son puffisme, et aussi, disons-le, son autorité. Il ne constate plus, il vaticine du haut d'une chaire, il n'observe plus simplement des choses simples, il complique la réalité la plus plate de considérations philosophiques ou sociologiques étonnantes, il n'écrit plus des articles, il rend des arrêts pleins de force, il condamne ou absout.

Plus ou moins vous remarquerez ces principaux traits dans la manière journalistique de Drumont : qu'il observe le Panama, l'Affaire Dreyfus, l'Affaire Humbert, l'Affaire X ou l'Affaire Z, il voit surtout des « signes évidents », des « symptômes », des « faits probants », des « indices certains », il épie les forces secrètes, il analyse les rouages compliqués, il démonte et il démontre des conjonctions, des machiavélismes, il découvre tout un arrière-fond à la réalité, écartant ainsi le rideau des apparences avec le sourire diabolique d'un magicien et un clignement d'œil significatif : « Hein ! Voyez-vous ce qu'il y a derrière ?... Vous ne vous doutiez pas de ça !... Ah ! c'est que je suis fort, moi, je suis sociologue... »

Il est sociologue, pensez donc ! Il a médité sur les races, sur les migrations, sur les grands courants de la civilisation, il a tâté le pouls aux

peuples, il a analysé les cerveaux de Sem, de Cham et de Japhet, il a décrété les races utiles et les races nuisibles, il a acquis une science solide, bourrée de faits, et, s'il se permet de juger le moment passé, c'est en toute connaissance de cause. Car voilà où il prétend être original. Les sociologues, comme les historiens, ne parlent généralement pas des époques disparues récemment, attendant toujours qu'il se soit écoulé ce « temps moral » indispensable pour fixer la valeur véritable, pour révéler la note vraie d'une ère ou d'une révolution, pour faire surgir les documents faire parler les morts, rappeler les souvenirs, confondre les mensonges des survivants, remettre en place toutes les personnes et tous les événements. Edouard Drumont lui, en sociologue qui se croit avisé et qui ne saurait douter de ses méthodes, veut connaître et faire connaître sur-le-champ la vérité intégrale, absolue des événements qui se produisent. Il voudrait, embusqué chaque jour derrière son article, surprendre dans leur complication infinie tous les phénomènes sociaux, nous en donner l'explication dernière et les juger sans appel. Et il ne se dissimule certes pas la difficulté de sa tâche et il se doute bien qu'un jour ou l'autre toutes ses « explications » tomberont dans le néant, mais il ne saurait s'arrêter en si beau chemin : il faut qu'il trouve la vérité jour par jour, heure par heure, minute

par minute, il faut qu'il prouve à chaque seconde les éminentes qualités de son esprit de sociologue, les ressources infinies de sa psychologie, il faut qu'il prouve non seulement qu'il est un observateur implacablement juste, mais encore qu'il est un prophète.

Ce rôle de prophète, c'est peut-être ce à quoi il tient le plus : toujours la manie scientifique. De même que les astronomes prédisent à un quart de seconde près l'apparition ou la disparition d'un météore, de même que les chimistes savent d'avance l'effet certain d'un réactif, de même le plus beau rêve des sociologues doit être de pouvoir discerner l'avenir des peuples, comme celui des météorologistes de pouvoir prédire le temps. Malheureusement ils se sont beaucoup ressemblés les uns aux autres jusqu'ici en ce sens qu'ils se sont à peu près aussi bien trompés les uns que les autres. Ils ont poussé jusqu'à ses dernières limites la théorie du doigt dans l'œil. Ils continuent pourtant avec une conviction touchante à croire en leurs méthodes, en leur infaillibilité, en leur divination. Ai-je besoin d'ajouter que cette divination, c'est, en bon sociologue, la qualité de son esprit qui fait le plus de plaisir à Edouard Drumont? Prophète, prophète infaillible, quelle admirable chose ! Et si vraie, si évidente, si certaine ! Ecoutez-le plutôt :

« Il n'y a pas en France un être capable de

rassembler deux idées, il n'y a pas un ouvrier en état de lire vingt pages de suite d'un livre un peu sérieux, qui ne se dise : « Je ne connais pas la barbe de Drumont, dont les journaux dreyfusistes parlent si souvent, et je ne m'explique même pas pourquoi l'on parle tant de cette barbe qui ne me paraît avoir qu'un rapport lointain avec les questions actuelles. Ce qui est certain, c'est que cet homme a un cerveau.

« Il faut, en effet, que cet homme ait un cerveau pour nous avoir annoncé, il y a douze ans, tout ce qui se passe aujourd'hui, pour avoir proclamé, au milieu des railleries et des haussements d'épaules, que les juifs étaient nos maîtres, que les juifs disposaient absolument de tous les ressorts de la vie sociale. »

Un prophète annonciateur de grands troubles et de grandes catastrophes, mais un prophète qui n'est plus le poète de jadis emporté par l'imagination divine et improvisant en vers splendides les presciences de son imagination. Non, un bon prophète moderne étayé solidement sur la science et prédisant mathématiquement à coup sûr, voilà ce qu'a voulu être Edouard Drumont, voilà ce qu'il est assuré d'être devenu. Comprenez-vous maintenant qu'il n'ait pas l'invective à la bouche en parlant de ces juifs et de ces francs-maçons auxquels il voue cependant une haine furieuse (Paris, mon vieux Paris !...), qu'il n'insulte jamais à

fond *tous* ses adversaires, qu'il ait pour eux cette indifférence de surface qu'a le savant en disséquant un cobaye ou en étudiant un précipité. Se fâcher, hurler, crier, c'est bon pour les esprits inférieurs. petits journalistes de quatre sous. pour un vrai savant, ce serait trop drôle vraiment, et l'on voit mal un astronome montrer le poing à une nébuleuse qui refuse de se laisser diviser. Inutile donc de s'emporter en une vaine colère, de se laisser aller à des excès qui ne prouvent rien et qui ne peuvent rien.

Etudions simplement les choses et les gens et démontons leur mécanisme. Et. du bout de sa fourchette, Drumont pique dans la fournaise contemporaine, extirpant un des grands sauriens de la troisième République et l'examinant curieusement avec sa bonne loupe de psychologue.

Avec le même calme, la même indifférence apparentes, il s'applique à dire la vérité sur tous, qu'ils soient ses amis ou ses ennemis. Il a été parfois très dur pour les gens de son parti. il ne leur a ménagé ni les critiques ni les railleries, mais qui ne voit dans ce désintéressement absolu le coup d'œil implacable du sociologue, la marque définitive de l'esprit scientifique ? « Les évêques, selon le témoignage même de Dumay. sont plus serviles que les préfets et ne se servent de leur pouvoir que pour terroriser et mettre hors d'état de bouger

ces pauvres prêtres de campagne qui seuls ont gardé un peu d'énergie dans l'âme, un peu de sang dans les veines. » Les catholiques « à l'apathie et à la résignation sans bornes. » les gens du monde désœuvrés et vicieux, les aristocrates indifférents et jouisseurs, la bourgeoisie bien pensante lâche et cupide, c'est peut-être contre ceux-là, au fond, qu'il aura porté ses coups les plus terribles, qu'il se sera laissé aller aux mouvements les plus violents de sa plume. Et c'est là un fait qui, à lui seul, prouve suffisamment combien cette auguste indifférence n'est que de surface, combien cette sérénité scientifique n'est qu'un trompe-l'œil. Passionné, comment ne le serait-il pas, lui qui aime d'un amour si absolu son cher Paris, ses chers souvenirs, son cher passé, bouleversé maintenant, saccagé par les Vandales, et comment ne les haïrait-il pas ces Vandales implacables qui lui détruisent peu à peu tout ce qu'il aimait ? Comment lui, l'admirateur de tous les classicismes et de tous les « droit divin » comprendrait-il les démocraties et les écoles nouvelles ? Et où puiserait-il cette indifférence totale du savant vis-à-vis des phénomènes qu'il observe ? Vous voyez bien que c'est un mirage, un leurre de son imagination grâce auquel il se reconnait des aptitudes scientifiques qu'il n'a jamais eues. Mais c'est un mirage qui lui donne toute sa force, un trompe-l'œil qui lui a

créé une artificielle personnalité en détruisant la véritable.

On l'a senti, au fur et à mesure qu'il se pénétrait davantage de son rôle de sociologue, et lui-même a dû se sentir désormais plus solide, plus assuré de ses opinions, plus entêté à les défendre et aussi — pourquoi ne pas l'avouer ? — plus irrité contre ses adversaires. Les haines de savants sont fécondes et terribles. La haine de Drumont est plus terrible encore parce qu'à un sentiment d'aversion tout personnel contre les barbares, produit de sa sensibilité, se juxtapose l'idée qu'il veut croire scientifique d'une haine raisonnée que lui a procuré son entendement. En sorte que, de quelque côté qu'on l'observe, il apparaît toujours haineux, maussade, coléreux et bilieux. Cependant il met souvent une sorte de pudeur ou plutôt d'apparent détachement scientifique à ne point laisser apercevoir le fond de son âme à travers ses articles. Il affecte une manière d'ironie qui est bien plutôt un ricanement contrit de désabusé qu'un sourire supérieur d'intellectuel, on le sent rire en dessous et c'est surtout une grimace qu'il imprime à sa physionomie, mais elle suffit encore à nous prouver combien il est éloigné de l'objectivisme scientifique dont il se pare. Indépendant, voilà la formule que — de très bonne foi, peut-être, — il voudrait surtout réaliser, semblable ainsi, éternellement semblable

aux passionnés de tous les temps qui n'osent souvent point afficher leurs passions et aiment à se dissimuler derrière des haines raisonnées ou des arguments bien frappés.

Mais il se plaît surtout dans cette assurance dont il se grise qu'il est un vrai sociologue, un vrai savant, un solide raisonneur, un observateur averti, et, quand il a mis le point final à chacun de ses articles, il doit se rengorger terriblement : « Hein ! Ce que je leur ai dit leurs « vérités, ce que j'ai été implacable pour tous « et pour chacun : je suis plus que le savant, « moi, je suis le Justicier, l'infaillible Justicier, « je distribue au jour le jour la louange et « l'anathème historiques. Je suis la Postérité « avant la lettre... »

*
* *

N'accordons pas, néanmoins, en le jugeant définitivement, une importance trop grande à ces petites poussées de bouffissure et d'orgueil qui étaient si spéciales aux gens de son époque. Ne nous laissons pas non plus entraîner surtout à ne considérer dans son œuvre que le côté malsain de haine et d'excitation à la haine. Constatons seulement combien au point de vue littéraire il a perdu en abandonnant la manière heureuse à laquelle le prédisposait sa sensibilité, son imagination artistique, pour se

consacrer à une manière journalistique qui apparaît bien pâle et d'originalité bien piètre si on la compare à celles d'un Rochefort. De loin il fait illusion à cause qu'il apparaît plein d'assurance et de tranquille bonhomie, de près il est beaucoup plus simple, sa valeur scientifique s'évanouit, ses prétentions de sociologue disparaissent, il ne reste plus qu'un bon ouvrier de lettres qui se force à faire parler sa raison au lieu d'écouter seulement sa sensibilité. Il ergote plus qu'il ne discute, il affirme plus qu'il ne démontre, il prévoit plus qu'il ne déduit logiquement. Au fond, on la sent bien, cette personnalité sensible, frémissante, passionnée au plus haut point, cette personnalité pour qui « rien n'est égal » et qui apporte dans la moindre de ses manifestations une exaltation convaincue, une haine pour l'adversaire, une opiniâtreté farouche qui sont à coup sûr des plus caractéristiques.

Et, encore une fois, à la pensée de ces beaux mouvements de l'âme que pouvait nous procurer un type de pamphlétaire aussi achevé, il me plaît de regretter que toute cette passion, toute cette frénésie, toute cette rancune amassée se dissimule si malencontreusement sous le masque froidement rageur et de menteuse impartialité d'une science qu'il n'a pas. Etre impartial, être juste, distribuer à chacun son mérite et à chaque race son honneur, ah ! la

belle, l'admirable, l'inatteignable conception, et qu'une telle œuvre est haute et qu'elle est noble ! Mais pourquoi demander de la justice à ce qui est passionné et partant injuste, mais comment exiger de la haine l'impartialité, et que nous importent, l'impartialité et la justice devant les sublimes mouvements d'une âme en furie ! Soyez rageurs, emportés, forcenés, furieux, écumants, mais surtout soyez vous-même, réalisez la formule logique à laquelle vous prédisposent votre sensibilité et votre raison, et ainsi, malgré le désordre le plus effaré d'une âme en délire, vous serez parfaitement beaux, étant parfaitement en harmonie. Mais mitiger sa pensée, assourdir ses révoltes, compliquer sa personnalité d'un élément qui lui est étranger, c'est déjà se diminuer, c'est se fausser en quelque sorte.

En toute sincérité, je pense que Edouard Drumont a faussé l'instrument littéraire dont la nature l'avait doué : il a voulu raisonner sa passion, démontrer ses œuvres et ses haines, se prouver à soi-même qu'il avait raison, et tout cet appareil scientifique était pitoyablement faux. Il a cru se grandir en s'attribuant un rôle de savant, il s'est rapetissé, il a cru pouvoir ériger en vérité scientifique une forme de sensibilité toute personnelle, il a commis une lourde erreur. Il a cru, en un mot, assurer l'immortalité à sa pensée en l'enchâssant dans des for-

mes objectives, il n'a pu ainsi que l'annihiler, tant il est vrai qu'au-dessus de toutes les sciences périssables et de toutes les vérités toujours fictives trône l'impérissable et toujours vraie vérité subjective, la réalité que nous sentons en nous et dont nous ne pourrons jamais avoir même un jour la consolation de douter !...

M. HENRI ROCHEFORT

—

Evidemment cela ne fait de doute pour personne, et lui-même n'a qu'à se regarder dans la glace — sans rire — pour en être convaincu : c'est un Vaudevilliste. Non point l'abject et bas Vaudevilliste, l'ennemi-né de tout art et de tout esprit, qui torture péniblement les pénibles protagonistes de son sujet, qui multiplie les chassé-croisés savants, combine les rencontres surprenantes, s'affole de ne plus reconnaître ses personnages, et, au besoin, les étiquette, mais le joyeux et alerte Vaudevilliste d'il y a... très longtemps, pour qui la vie n'était qu'un spectacle et le Boulevard un décor, qui s'amusait comme un fou en faisant ses pièces et n'y pensait pas plus ensuite qu'on ne pense à une gambade ou à un entrechat.

Et cela est si évident qu'il est un homme de théâtre avant tout qu'on déplie son quotidien et qu'on lit sa chronique avec les mêmes espoirs et avec le même goût qu'on se dispose à entendre un acte gai ou à écouter un monologue. Ah ! L'admirable et joyeux Vaudevilliste, l'imprévu et étourdissant metteur en scène, l'impayable et impertinent farceur, le « rigolo » et le spirituel, car il a à la fois des mots de commis-voyageur et des plaisanteries d'homme d'esprit, le déconcertant et si comique et si farce auteur dramatique, le vrai Roi du Pays de l'Insulte, quoi ! pour tout dire, — et ce sera là la seule royauté à laquelle il aura jamais aspiré !

***

Le théâtre ! Mais il l'a dans le sang, mais il le charrie avec lui, mais il le vit, mais il le brûle, le théâtre, et jamais cerveau d'auteur dramatique, pas plus d'Ennery que Sardou, ne connut comme lui tous les truquages du métier ni tous les effets à obtenir. Cette disposition spéciale de l'esprit qui consiste à observer choses et gens du point de vue scénique, c'est-à-dire du point de vue d'un spectateur qui les verrait tout à coup transportés devant lui, sur une scène éclairée, les choses faisant fond et décor, les personnages marchant et agissant, il la possède au plus haut point. Et la preuve, pourrait-on

dire, c'est qu'il sait toujours se représenter avec force non l'état d'âme d'un clan privilégié de spectateurs, le clan des fauteuils ou des avant-scènes, mais bien celui des petites places et des galeries supérieures, celui de la classe moyenne ou populaire qui constitue le vrai public du théâtre, celui qui décide réellement du sort de la pièce, qui n'a besoin ni de critique ni de chef de claque, qui en demande seulement pour son argent, du rire ou des larmes, le vrai public, — le Public. Ce public, qui, disait Sarcey, devait être toujours présent devant les yeux de qui écrit pour le théâtre, c'est aussi celui que vise essentiellement Rochefort et qu'il atteint par les mêmes effets parce qu'il le connaît admirablement.

La première chose qu'il exige, ce simple et indulgent public, la seule même, pourrait-on dire, c'est une pièce où il y ait de l'action, une pièce où il se passe quelque chose. Le spectateur des troisièmes loges ou le commis de magasin du parterre n'aiment pas beaucoup les cheveux que l'on coupe en quatre, les exercices, adroits sans doute, mais endormants de psychologie. Ils veulent s'intéresser, et, pour s'intéresser, il leur faut des hommes et des femmes qui aillent, qui viennent, qui se démènent sur la scène, il leur faut de l'action et de l'action continuelle. Et, sans doute, ne leur faut-il pas non plus une action qui dure

trop longtemps : n'oublions point qu'après minuit les omnibus ne roulent plus dans Paris, et Dumas père lui-même, le maître prestigieux du théâtre, dut faire plusieurs journées de *Monte-Cristo*.

Toutes proportions gardées, Henri Rochefort réalise admirablement ce vœu du public : ses articles sont courts, très courts, on les lit facilement en quatre minutes, et ce ne sont point des notes, cependant, à la Harduin, ce sont des articles véritables, et ce sont aussi des articles débordants de vie, débordants de mouvement, débordants d'action. Grâce à une verve prodigieuse, unique, qui se renouvelle chaque jour et semble intarissable, il fait aller et venir, marcher et sauter, cabrioler et bondir les personnages dont il nous parle, et c'est la plus tapageuse et la plus mouvementée des parades. Les phrases se succèdent, rapides, violentes, courant à la suite l'une de l'autre dans un mouvement endiablé comme des cavaliers qui se poursuivraient indéfiniment. Ce ne sont point de gros bataillons serrés que l'on mène à l'assaut, ce sont des unités que l'on détache successivement. Cela ne donne jamais l'impression de la lourdeur, ni même de la force, mais celle d'une vitesse extraordinaire, d'une action prodigieuse et extrêmement courte. On n'a pas plutôt commencé à lire que l'on est à la fin, et l'on demeure tout étonné de la brièveté

de l'article. Est-ce manque d'imagination de la part de l'auteur ? Son labeur journalier est la preuve du contraire. Est-ce désir de donner plus de force à sa pensée en la ramassant ? Il s'en moque un peu, de la pensée, soucieux seulement, en bon dramaturge, de nous faire rire et de nous amuser. S'il « fait court », c'est par une connaissance profonde qu'il possède de l'âme du public et c'est aussi par un instinct très juste de conservation personnelle, par un besoin de se garder, de se conserver, en n'émiettant chaque jour qu'une petite partie de sa verve, en ne se répandant pas tout à coup pour devenir à sec au bout de quelques années. Cette sagesse exemplaire qui l'a contraint de n'écrire que des articles rapides et de ne pas se répandre dans plus d'un quotidien l'a sauvé de la décrépitude anticipée. Elle lui a permis de rester semblable à lui-même pendant un temps très long, dans un genre qui est particulièrement difficile à cultiver pour un vieil homme de lettres, parce qu'il suppose avant tout de l'action, de la verve, de la cabriole et du mouvement, toutes choses qui sont surtout l'apanage de la jeunesse.

Il a donc su conserver intact son entrain, de même qu'il a conservé ses précieuses qualités de metteur en scène. Car il ne suffit pas de faire de l'action pour faire du théâtre, et, si rapide que soit la manière, elle risque de demeurer

incomprise si l'on ne sait pas présenter ses personnages, si l'on ne sait pas les encadrer, les évoquer au milieu de leur décor familier. En trois lignes, en trois mots, avec une épithète toute simple, la plupart du temps, Henri Rochefort accomplit ce miracle : il situe, il évoque, il décrit. C'est plus que du prodige, c'est de la prestidigitation. Mais, au fond de l'âme de tout bon vaudevilliste, n'y a-t-il pas un prestidigitateur qui sommeille ?

Et, avec tout cela, avec ses incomparables qualités d'homme de théâtre, d'homme d'action, de metteur en scène et de truqueur, il arrive très vite et très souvent à nous faire rire du même rire large et énorme que l'on ressent au spectacle d'un vaudeville bien fait ou d'une comédie farce. Et il n'est pas moins curieux d'observer les différentes façons dont il s'y prend pour nous faire rire, car on s'apercevra qu'au fond, ce sont toujours les mêmes procédés de théâtre qu'il emploie.

Si j'essayais, d'abord, de définir la qualité de ce rire, d'une manière générale, je dirais qu'il est cocasse. Le rire cocasse, c'est, si vous voulez, le rire que l'on amène surtout par des procédés d'oppositions amusantes, le rire qui jaillit spontanément à la vue d'une définition du physique ou du moral d'un personnage notoire. Nous établissons alors inconsciemment dans notre esprit un rapprochement entre le person-

nage tel qu'il est, tel que nous nous le représentons d'habitude et l'image qu'on nous en fait. Le grossissement de cette image, la forme bouffonne à lui donner, voilà surtout ici le point vers lequel doit tendre la verve du vaudevilliste. Rochefort y réussit admirablement, parce que son fond véritable, c'est une imagination extraordinaire, une imagination débordante. C'est une verve qui ne tarit pas. D'où la possibilité pour lui de trouver à chaque instant les plus vraies, les plus loufoques des images, celles qui produisent la déformation la plus complète, qui font naître le rire le plus cocasse. Notez que plus l'image sera imprévue, plus l'effort atteint sera grand. Il faut que nous soyons surpris et surpris par de l'outrance. C'est un effarement de notre part sur lequel on compte, mais un effarement si complet qu'il déchaîne le fou rire. Voulez-vous des exemples cocasses ? En voici quelques-uns pris pêle-mêle au cours des articles de Rochefort : « En fait d'erreurs judi-
« ciaires, je n'en connais guère de plus fla-
« grante que celle en vertu de laquelle le mal-
« heureux Laforge, prince romain de Vitenval,
« que je comparerais volontiers à l'infortuné
« Calas, vient d'être condamné à six mois de pri-
« son sans aucune application de la loi qui porte
« le nom de cette vieille canaille de Bérenger.
« S'il y a un escroc dans l'affaire Vitenval, c'est
« Léon XIII qui, n'ayant aucun droit d'octroyer

« à qui que ce soit les grades nobiliaires, puis-
« qu'il est dépourvu de tout pouvoir temporel·
« a délivré au condamné d'avant-hier le titre
« de prince pour lequel il réclamait la somme
« réellement exagérée de vingt-sept mille
« francs. Il ne les a pas payés, mais c'est pour
« cette raison décisive qu'il ne les avait pas.
« Sans quoi, c'est lui qui eût été volé et c'est le
« pape qui aurait dû s'asseoir à sa place sur le
« banc de la neuvième chambre. » Ou encore :
« J'en suis à me demander ce que le beau sexe
« a bien pu faire au compagnon Millerand.
« *Est-ce qu'à l'instar du Macduff du drame*
« *de Macbeth, il ne serait pas né d'une*
« *femme.* » Ou encore, par le grossissement
de l'image : « Un torchonnier de la presse
« fangeuse ayant été menacé d'un procès par
« Galliffet dont il avait salué par des bravos
« frénétiques l'entrée au ministère de la
« guerre, n'a fait ni une ni deux : il lui a
« simplement annoncé qu'il allait publier le
« dossier Constance-Resuche, *d'où il résultait*
« *que le chef actuel de l'armée n'avait jamais*
« *été qu'un escroc, un Alphonse et un marlou,*
« *qui ne mettait pas les pieds chez une femme*
« *sans y râfler d'une main experte tout ce*
« *qui traînait sur la cheminée.* »

Cet esprit cocasse sait tourner toutes choses, faire de l'imprévu avec les faits de la plus grande banalité, présenter sous un jour amusant

les choses les plus banales : « M. Millerand, « avait au début de la séance d'hier, roulé une « première fois dans la boue avec l'affaire « Rolland. Il faut croire qu'il s'y trouvait bien, « car il y a roulé une seconde fois avec l'af- « faire Paquin. C'est ce qu'on peut appeler la « nostalgie du macadam. » Le mot, voilà ce qu'il cherche inconsciemment, voilà ce qu'il sait trouver, le mot énorme ou bouffon, cruel ou aiguisé, mais le mot drôle, le mot qui signe une situation, pour lequel un article tout entier est fait, le Mot, quoi ! Et, par cette recherche du mot, on le sent demeuré bien second Empire, bien contemporain de Scholl, bien « petit journal » du boulevard. Cette recherche du mot, si agaçante, du reste, chez certains écrivains, paraît toute simple chez lui, parce que généralement, le mot est spontané, qu'il surgit tout fait, si bon, si drôle, si naturel, si adéquat, que sa trouvaille n'en semble pas une et qu'il paraît tout simple. Ai-je dit qu'il était toujours de très bon goût? Je ne le pense pas. Parfois il confine au calembour : « Le séna- « teur Trarieux qui noircit en vieillissant au « point que toutes ses teintures lui dégouli- « nent sur la figure, ce qui en fait un être à la « fois dégoûtant et dégouttant. » Parfois encore il n'est pas loin d'être absurde : « Si crapuleu- « sement vide que soit la majorité, non pas « même de sous-vétérinaires, mais de sous-

« équarisseurs... » Généralement il est excellent, parce qu'il est naturel, qu'on ne le sent ni faux, ni artificiel.

Avec le mot, ce qu'il excelle à faire, c'est l'épithète homérique. Vous entendez que c'est une épithète outrageante, mais qui a en outre cette originalité d'être presque toujours cocasse. Et cette cocasserie, ici encore il l'obtient par l'outrance, par le gonflement de l'épithète, par son exagération notoire. Du reste, une fois qu'il l'a trouvée, il l'applique systématiquement au même personnage jusqu'à satiété du lecteur. Il serait facile, en parcourant la collection de ses articles de retrouver quelques-unes de ces épithètes. On s'apercevrait que beaucoup ont vieilli, que certaines nous demeurent inintelligibles parce qu'elles se réfèrent à des événements passés depuis longtemps et oubliés pour nous. C'est là l'échec du genre : dans un métier aussi factice et aussi instantané que le journalisme, il n'est pas nécessaire, il est même nuisible de chercher à souder sa pensée fragmentée chaque jour, à donner une suite, un lien à ses articles. Chacun de ceux-ci vaut par lui-même ou ne vaut pas. Le lecteur n'en demande jamais plus.

Vous voyez combien, en toutes choses, il se rapproche du théâtre : l'épithète qualificative amusante par son outrance, c'est le geste de l'acteur, la manie, le tic, qui fait rire par *répé-*

tition. De même, il adopte souvent un des procédés chers aux vaudevillistes qui consiste à poser une idée et à la développer dans ses conséquences ultimes. Exemple : on parle, un jour, de réserver la Légion d'Honneur aux actes de bravoure en face de l'ennemi. Allons donc ! s'écrie Rochefort, et les électeurs ? « Supprimer « ces bouts de chiffon, mais ce serait jouer le « plus cruel des tours à ce cabinet Dreyfus qui, « ne vivant que de corruption, n'obtient dans « les scrutins ses précaires majorités que grâce « aux flots de rubans qu'il distribue comme au « concours hippique ! Il en couvre jusqu'à des « femmes dans l'espoir qu'elles exerceront sur « leurs maris ou leurs amants une pression — « amoureuse — en faveur des honnêtes gens « qui nous gouvernent. Nous attendons sans « impatience que Leygues fonde un ordre spé- « cial destiné aux enfants en bas-âge qui seront « restés quinze jours consécutifs sans faire pipi « au lit. Puis, après les bébés, viendront les ani- « maux. Quel argent ferait, au Nouveau Cirque, « un éléphant à qui M. Loubet aurait décerné « le grand cordon de la Légion d'Honneur pour « avoir essayé de remplacer avec sa trompe les « pompes qui manquaient totalement au « moment de l'incendie du Théâtre Français. » Vous voyez d'ici la progression calculée.

Mais tout n'est pas que calculs d'homme de théâtre, chez lui, — heureusement. Il a souvent

de l'inattendu, de la farce, de la loufoquerie. Il a des idées drôles de vaudevilliste qui éclatent brusquement : « Si la foudre, dont les effets « sont parfois si imprévus, avait tout à « coup déshabillé les gracieux types au milieu « desquels pérorait l'ancien centre-gauche « (Jaurès), il y a gros à parier qu'on eut relevé « sur leur peau d'autres tatouages non moins « significatifs comme : *Pas de chance ! A perpète* ! *A bas la France* ! » Ou encore : « Un pro- « testataire comparait dernièrement le minis- « tère Combes au général Kitchener, qui affa- « mait les femmes. Poussant l'assimilation « encore plus loin, j'oserai proposer à l'hono- « rable président du Conseil, — car ils ont beau « être déshonorés, les présidents du Conseil « sont honorables tout de même. — de former « lui aussi des camps de concentration où ses « trois cent mille moutards désormais sans « asile seraient parqués sous la surveillance des « membres du Grand-Orient et des casseroles de « Puibaraud.

« Comme aux épouses et aux enfants des « Burghers, on leur donnerait pour nourriture « les premiers détritus qu'on ramasserait dans « les tas d'ordures, la situation du Trésor public « ne permettant pas d'inscrire au budget un « crédit pour l'entretien de ces petits misé- « reux. »

Parfois il est moins drôle et ses trouvailles

sentent la fatigue intellectuelle. A force de vouloir faire rire à tout prix, il lui arrive de tomber dans la stupidité : « Le *Temps* nous « décrit la toilette de Mme Loubet : robe vert « Nil recouverte de point de Venise. Ou j'ai « complètement perdu le sens des nuances ou « la double allusion est d'une indéniable trans- « parence. Le vert Nil, c'est indiscutablement « un souvenir de Fachoda, comme le point de « Venise rappelle, à n'en pas douter, l'entrevue « arrangée par Loubet lui-même dans la ville « des doges entre Arton et un agent du minis- « tère de l'intérieur. » Sans commentaires, n'est-ce pas ?...

***

Un jour un homme de lettres qui a généralement plus d'esprit que d'idées et qui, souvent aussi, n'a ni l'un ni l'autre, — M. Jules Lemaître, — écrivit avec gravité et quelque effroi qu'il ne voudrait pas, lui, avoir sur la conscience la moitié des articles que Rochefort a signés. C'était attacher beaucoup d'importance à ce qui en eût bien peu. Voudriez-vous, vous, avoir signé le vaudeville qui fit les beaux jours de Paris dans l'été de 1845 ou dans le printemps de 1852? Voudriez-vous avoir fait la revue qui fut jouée, avec quel succès! il y a... mettons six ans, sur les planches de l'Alcazar ou sur

celles des Ambassadeurs! Non, mais vous en souvenez-vous de ce vaudeville ou de cette revue? Avez-vous eu l'idée de prendre comme livre de chevet les *Guêpes* d'Alphonse Karr ou les articles de Villemessant ou les pointes-sèches de Castille? Avez-vous seulement, un jour, eu la curiosité d'ouvrir la *Lanterne* du second Empire?...

Henri Rochefort de l'importance politique! Voilà bien une idée de normalien qui, dans la fantaisie, voit tout de suite le viol des règles sacrées de l'harmonie, qui, dans la caricature, n'aperçoit qu'une déformation sans grâce, qui, dans l'injure, ne comprend pas la truculence littéraire et qui croit tout bêtement à l'influence d'un journaliste, uniquement parce que celui-ci a beaucoup de talent. La vérité, c'est qu'il en a peut-être bien eu jadis, de l'importance, au temps où il ne s'amusait pas seulement qu'à écrire, où il agissait, mais, aujourd'hui, il s'est rangé, et j'imagine que les quelque cinquante mille personnes qui le lisent chaque jour n'attendent point sa prose comme on attend une leçon d'un professeur de morale et d'énergie, mais comme on attend le couplet amusant de l'éternel farceur. Est-ce une raison pour le mettre dédaigneusement de côté, ainsi qu'affectent quelques esprits médiocres épris avant tout de la pureté de la mentalité française? Mais la mentalité française, il en représente

admirablement le côté gouailleur, sceptique, ironique et cruel dans ses moqueries, mais il est représentatif sinon de tout un clan (trouverait-on tout un clan d'hommes d'esprit dans Paris ? C'est une question) du moins d'une tendance, d'une inclination, et j'imagine que si l'esprit français est vraiment comme on l'enseigne au collège, l'amalgame de l'esprit précieux et de l'esprit gaulois, Henri Rochefort peut être considéré comme l'un des produits les plus curieux de cette dernière tendance. C'est à ce point de vue et à ce point de vue seul, c'est parce qu'on sent vraiment une personnalité en lui qu'il a paru amusant de l'épingler parmi les représentants de l'esprit journalistique contemporain. Mais, quant à le considérer d'un point de vue académique, quant à parler de son importance sociale, quant à s'épouvanter de ce qu'il a pu écrire, c'est tellement bouffon que Rochefort lui-même ne pourrait s'empêcher d'en rire, — et, cette fois, pour tout de bon...

M. PAUL ADAM

—

Une des caractéristiques du journalisme contemporain, c'est d'englober dans son orbe puissante, une quantité d'écrivains qui s'adonnent, à l'ordinaire, à des travaux bien différents, quoique littéraires, et ne font que passer à travers les salles de rédaction sans être le moins du monde marqués par les plis professionnels du métier. Les raisons de ces sortes de stages que la vie impose, à des titres divers, à des romanciers, à des auteurs dramatiques, à des moralistes ou à des poètes, sont aisées à expliquer : à tous ces travailleurs d'un art difficile et lent qui veut, pour être exploité, des mois et parfois des années de travail passés à l'achèvement d'une œuvre; à tous ces indé-

pendants qui paient souvent de la gêne ou de la misère la trop haute portée de leur ambition, le journalisme assure cette quotidienneté du pain, qui s'achète pour eux, assez facilement, par quelques colonnes de journal signées de leur nom et fournies périodiquement. D'autre part, la feuille à grand lancement, à tirage énorme, qui circule, chaque jour, dans des centaines de milliers de mains, procure à ceux qui y écrivent une notoriété continue, indiscutable, un étalage hebdomadaire du plus grand profit pour la vente future de leurs œuvres ou la création prochaine de leurs pièces. C'est, comme on dit aujourd'hui, une publicité gratuite, d'autant moins négligeable qu'à notre époque, plus qu'à tout autre, le talent et même le génie n'ont jamais eu plus besoin de cette réclame incessante qui empêche le public de perdre de vue certains noms.

Avantages pécuniaires immédiats, avantages moraux très escomptables, on ne s'étonne plus qu'un si grand nombre d'écrivains, se fourvoyant dans le journalisme, y occupent une place prépondérante... et y restent. Et c'est, désormais, toute une catégorie de publicistes qui forme un groupe bien à part et ne saurait être confondue avec les vrais journalistes, avec les vrais professionnels. Nul ne contestera à M. Harduin, par exemple, à M. Adolphe Brisson ou à M. Lepelletier, d'être des journalistes et de

n'être que cela. Et nul ne contestera que M. Marcel Prévost, M. Paul Adam ou que MM. Paul et Victor Margueritte — pour s'en tenir à ces trois exemples — sont, avant d'être des publicistes, des romanciers, — et ne sont que cela.

A la vérité, certains de ces pseudo-journalistes se tirent de la difficulté en publiant dans les colonnes du journal tout ou partie de leurs œuvres futures, lorsque celles-ci peuvent se déchiqueter; on se souvient encore que M. Anatole France fit paraître ainsi, au jour le jour, les réflexions de son Bergeret, avant de les réunir en volume. M. Tristan Bernard, M. Marcel Prévost, M. Jean Lorrain publièrent, par fragments, soit des romans, soit des contes qu'ils groupèrent ensuite avec adresse. Ceci est une manière d'escamoter la difficulté.

D'autres écrivains, cependant, à l'imagination plus exubérante, ou, peut-être, dans le seul but de relâcher un peu et comme de reposer leur esprit qui s'exerce, d'habitude, sur des œuvres de plus longue haleine, préfèrent aborder un genre vraiment différent de la nouvelle ou du roman et écrivent de véritables articles. A ce titre, ces écrivains font vraiment métier de journaliste et peuvent rentrer dans le cadre de ces études. Ainsi M. Paul Adam.

* * *

M. Paul Adam est le plus étrange des journalistes. Écrivant avec une facilité inouïe, débordant d'idées, grouillant d'images, jamais pris de court, doué surtout d'un talent d'évocation remarquable, il fait, chaque fois qu'il emplit de sa prose serrée trois énormes colonnes de journal, le désespoir de ses amis lettrés et de ses lecteurs illettrés.

Pour ces derniers, c'est bien simple : il doit demeurer à leurs yeux comme la plus effarante et la plus torturante des visions.

L'état d'âme du garde municipal ou de la concierge qui viennent de dévorer un article de Paul Adam demeure le plus inquiétant des problèmes. Non point que ces malheureux n'aient rien compris aux paradoxes étourdissants ou à la verve imagée de ce prolixe écrivain; mais s'ils ont lu avec l'attention réfléchie, un peu lourde, des simples, ils ont sûrement accepté comme morale de bon aloi ou pensées définitives ce qui n'était qu'une amusante fantaisie. Ils auront trop bien compris, et quand on songe à ce qu'ils ont cru comprendre, cela demeure effarant. A moins, après tout, qu'à force d'avoir pensé et surtout d'avoir pensé des choses contradictoires, ils ne pensent plus rien du tout.

Quant aux amis lettrés, aux admirateurs de l'auteur de la *Force*, ils ne peuvent se défendre

à son égard d'un sentiment singulier : leur joie de voir une belle imagination se donner libre carrière, leur plaisir à goûter des idées neuves, à jouir des aperçus nouveaux se mue bientôt, hélas! en une lamentable détresse de ne pouvoir suivre jusqu'au bout le raisonnement de leur écrivain préféré. En vain le voient-ils aborder les sujets les plus divers, se montrer, dès les premières lignes, en chacun d'eux, un spécialiste remarquablement averti, nulle part cette imagination débordante ne saurait se fixer plus d'une demi-colonne. Du titre de son article, du fond même de cet article, il fait une sorte de tremplin d'où il bondit jusqu'aux étoiles, plus haut même, jusqu'à Dieu, car il est très capable de commencer par des considérations sur le Tout-à-l'Egout ou le Métropolitain, pour aboutir à Mahomet ou à Bouddha. Il échappe ainsi à toutes les prévisions, il se libère d'avance des plus rudimentaires règles de la logique, et si cela ne manque pas parfois de quelque fantaisie, cela ne manque pas aussi de devenir, à la fin, très agaçant. Sans compter qu'il enlève à ses plus belles idées le meilleur de leur force et de leur originalité, en leur enlevant la précision et le développement logique. De sorte, qu'en réalité, ces articles prodigieux, vivants d'une vie intellectuelle si intense, sont peut-être de ceux qui laissent en définitive dans l'esprit de leurs lecteurs le

moins d'idées et, à coup sûr, le moins d'idées nettes. Et c'est un phénomène assez particulier qu'il s'agit d'interpréter.

Pour bien comprendre le Paul Adam journaliste, il faut se reporter à ce qu'est le Paul Adam romancier, et, surtout, à sa qualité centrale : l'imagination. L'auteur de la *Force* possède un pouvoir imaginatif absolument extraordinaire. Lorsqu'il évoque, il ne se contente pas de peindre à large traits, à épithètes banales, il situe véritablement, il voit jusque dans le détail et le détail le plus menu, et, comme il sait énormément, il voit presque toujours juste. Souvenez-vous de ses admirables descriptions de champs de bataille de l'Empire qui apparaissaient plutôt aux yeux de tous comme des réminiscences que comme de véritables créations ; souvenez-vous de ses romans sociaux si divers comme milieux et si vrais pour chaque milieu ; souvenez-vous des prodigieuses *Lettres de Malaisie* où, prévoyant la société future l'auteur résolvait, d'une manière imprévue, les plus extraordinaires problèmes scientifiques, souvenez-vous de la *Bataille d'Uhde* et relisez la *Ruse*. Ou plutôt parcourez ces quelques lignes extraites d'un numéro du *Journal* du mois d'août 1904 et goûtez ce raccourci étonnant de toute une époque : « ... Incidents de la « rue, querelles de cabaret, duels à la lanterne, « galanteries osées envers les filles de boutique

« et ripostes de leurs pères ou de leurs amants,
« carrosses empêchés de franchir les avenues
« populeuses des foires, cavaliers saisis à la
« botte pour un galop intempestif dans une
« ruelle encombrée de tonneaux et de forge-
« rons au travail, disputes de préséances dans
« les églises et les processions, rivalités des
« échevins et des gouverneurs, rencontre de
« cortèges corporatifs et des régiments, bous-
« culades, rixes, bagarres, émeutes, combats et
« batailles, incendies et massacres ; voilà quelle
« fut la succession des hasards par quoi naqui-
« rent les rancunes privées, la haine publique
« entre les Flamands et les Espagnols. » Il y en a dix, vingt de ce genre, des tableaux imagés dans l'œuvre de Paul Adam et aussi dans ses articles, — et c'est précisément ce qui assure leur supériorité. C'est, vous l'avez reconnu, la véritable imagination créatrice, le défilé des images appelant d'autres images voisines ou connexes, le bouillonnement continu d'une sève littéraire énorme qui cherche à s'échapper pour se développer largement, dans toute son ampleur. Paul Adam n'est pas un être de passion comme Léon Daudet, par exemple. Sa verve n'a rien de satirique, elle est toute littéraire. On le sent fait pour écrire, créé de toutes pièces pour la production des lettres et rien que pour cela. Grouper des images, assembler des idées, pour peindre et décrire, analyser

pour peindre et décrire encore, lire, voyager, sentir et agir pour encore écrire et peindre, là vraiment gît toute sa destinée, là convergent tous les mouvements de son être intérieur. Imagination créatrice toute puissante qu'évoque véritablement devant ses yeux l'être, l'objet, la foule que son caprice choisit, imagination fécondante puisqu'elle est comme la matière première avec laquelle l'artiste bâtit son œuvre, imagination détestable aussi lorsqu'elle ne s'équilibre pas du frein nécessaire de la raison.

Une faculté aussi puissante et imprévue d'imaginer ne se peut guère limiter que par son assouvissement même. Vouloir la comprimer avant qu'elle ne se soit épandue en des pages copieuses, c'est œuvre presque impossible lorsque la raison n'est pas toute puissante. De là l'infériorité notoire des nouvelles et des articles de M. Paul Adam. Choisir entre des éléments si nombreux, éliminer, raccourcir, faire œuvre de critique et d'homme de goût, il en est parfaitement incapable. Il met tout ce qu'il sent, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il aperçoit, et, souvent, dans l'ordre même où son imagination lui présente les matériaux de son œuvre.

Il délaie d'une furieuse manière, et, retenu par la seule longueur de son papier ou la crainte salutaire du Secrétaire de la Rédaction,

il arrête tout d'un coup, sans crier gare, ce débordement de pensées et d'épithètes comme on ferme un robinet, à temps voulu. On sent que son article ou sa nouvelle eussent pu se prolonger encore pendant des pages et des pages, jusqu'à extinction de la matière, — ou de l'auteur.

Vice rédhibitoire pour un journaliste, pour un conteur, manie invisible dans la masse touffue d'un roman de cinq cents pages, mais choquante au plus haut point dans les trois colonnes d'un article.

On sait, au reste, ce que sont ces articles fameux : ils partent d'un fait précis, le cambriolage de la veille, le dernier scandale, l'œuvre littéraire la plus récente, et, aussitôt voilà l'imagination emballée ! Une idée surgit, une idée aux rapports un peu lointains avec le sujet, une idée originale, hardie, et si belle, si puissante. Il l'épingle sur son sujet, tourne autour de ce hors-d'œuvre avant d'oser l'aborder franchement, puis, bientôt, il abandonne le sujet primitif pour prôner l'Idée, la grandir, l'enfler, en faire le pivot du monde, le centre universel. Chaque chose est conviée à graviter autour, chaque être est issu d'elle, elle explique tout, elle est tout. Et, après l'avoir encensée, voici Paul Adam qui remonte dans le passé, qui reprend l'histoire pas à pas, pour la démolir, qui court à la philosophie, revient aux sciences,

bondit à la religion, resaute par-dessus les siècles, enjambe les théories et les croyances, ne pensant plus depuis longtemps à son idée, tout à de nouvelles chimères, à de nouvelles exaltations, prêt à recommencer, à emplir le journal de sa prose, si, tout essoufflé, il ne s'arrêtait enfin...

C'est une sorte de délire passager où tous les freins sont abolis, tous les réducteurs cassés, où la faculté de juger, de choisir, de raisonner n'a plus de prise, où rien ne subsiste qu'un défilé perpétuel d'image innombrables, d'idées touffues qui se pressent sous la plume, envahissent le papier, débordent le journal. Et alors en observant cette manière, on comprend ce qu'est le journalisme pour Paul Adam : un déversoir hebdomadaire où il jette avec fougue et enthousiasme le trop plein de ses pensées, de ses lectures et de ses imaginations de la semaine.

C'est une sorte de brillant exercice par quoi il entretient sa plume, quelque chose comme les gammes que s'impose le zèle d'un pianiste.

Et ce ne sont même pas des gammes, ces débauches d'imagination, car il y manque une partie essentielle, la règle, la méthode. Ce serait plutôt une suite d'accords brillants, d'arpèges exécutés avec virtuosité par quelqu'un qui serait doué d'un prodigieux instinct musical, mais qui n'aurait étudié ni la fugue ni le contre-

point. C'est un bel exercice de rhétorique, une rhétorique creuse qui n'est qu'une boursouflure erronée autour d'une ou deux idées de vérité contestable, et, du reste, parfaitement indémontrée.

Cette fâcheuse absence de méthode et de frein peut paraître un piètre défaut à l'auteur de la *Ruse*. En réalité, si l'on y réfléchit, on découvrira dans cette tare la source des deux grandes infériorités de Paul Adam journaliste : le paradoxe et la contradiction.

***

Paradoxal, qui le serait plus que lui ? Et qui ne soupçonne que ce défaut était inévitable chez un écrivain incapable de maîtriser le jet ardent et continu de son imagination ?...

Il y a bien des espèces de paradoxes. Il y a, d'abord, le paradoxe à froid des humoristes qui se déclanche toujours avec un petit sourire, un sourire d'homme qui se croit supérieur et s'amuse, après boire, à de vains jeux d'esprit. Celui-là, c'est généralement le paradoxe énorme, outrancier, qui ne fait pas illusion et sur lequel, au reste, personne ne se méprend. Un paradoxe enfin auquel l'auteur ne tient pas plus que cela, qui lui paraît amusant, — et rien de plus.

Il y a le paradoxe brillant que fait miroiter

le poète ou l'orateur, loque harmonieuse, mais mensongère de pensée qui doit être présentée avec habileté. La foule en est dupe, presque toujours. L'apparence de vérité, l'apparence de logique, l'apparence de beauté même, s'il le faut, trompent chacun. On est ébloui, fasciné, halluciné. On croit. Mais l'auteur, lui, ne croit pas, et il lance dans l'air ou sur le papier ses idées fausses en riant sous cape de l'air d'un qui n'est pas dupe.

Les paradoxes de Paul Adam n'appartiennent à aucune de ces deux catégories : ce sont des sophismes inconscients, une sorte d'entraînement de l'imagination auquel personne ne prend garde, l'auteur tout le premier, c'est un chemin facile et tentant sur lequel on s'est engagé sans se douter qu'il était sans issue. Et c'est, j'en suis sûr, de la meilleure foi du monde que l'auteur de la *Ruse* écrit ses plus ingénieux et ses plus éclatants paradoxes. Aujourd'hui il propose l'« utilisation sociale du Jeu », voit le Palais-Royal tripot ouvert par un ministre des Finances intègre, une sorte de loterie nationale qui viendrait décupler les efforts de ceux qui aspirent à la fortune, et multiplier les énergies de chacun. Demain, c'est Molière contre qui il exerce sa verve paradoxale : Agnès imbécile, tuteur abêti, Oronte au sonnet délicieux, Alceste grotesque, l'œuvre du tapissier Poquelin n'a ni philosophie,

ni prestige de langage, ni qualités littéraires, « mœurs de courtisan et théories de baladin ».

A propos de la découverte du *Pithecantropus*, l'ancêtre primitif, il refait la carte ethnographique de l'Europe en s'appuyant (?) sur le principe des races et il en arrive à agglomérer des nationalités qui hurleraient de se voir mêlées. Avec cette manie d'admirer toujours la chose dont il parle et dans le moment où il en parle, il a tôt fait d'écrire des absurdités. A propos de l'Amérique : « On doit aux Amérи-
« cains la coutume de boire l'eau pure et glacée
« à la place des vins chargés d'alcool qui cor-
« rodent l'estomac. Nos pères aiment mieux
« souffrir la nausée et se remplir du liquide
« néfaste. Nous allons préférer le calme de nos
« organes. Quand on servira seulement des
« eaux minérales sur les tables des dîneurs,
« les difficultés digestives n'abêtiront plus les
« soirs, et nous pourrons penser davantage ». Il y a plus de quatre ans que ces choses ont été écrites, et je ne pense pas que la Ligue contre l'alcool ait vu beaucoup de prosélytes venir à elle — à cause de l'Amérique! Chacun peut même constater combien, à ce point de vue, les classes aisées de la France sont sobres et comme les peuples étrangers, les Américains principalement, font une consommation effroyable de champagne!...

A quoi bon poursuivre? On en relèverait dix,

vingt, cent, de ces paradoxes étalés complaisamment par Paul Adam le long des colonnes de son quotidien. Prenons-les comme les saillies d'une imagination surchauffée, comme les arpèges brillants d'un joueur incomparable qui fait souvent vibrer l'instrument sur lequel il joue... pour le seul plaisir d'en jouer. Que lui importent les paradoxes, c'est-à-dire la vérité plus ou moins certaine de ce qu'il avance ? Son plaisir d'écrire, de fixer les images qui traversent son cerveau est tel qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il lui arrive très souvent d'aboutir à des contradictions. Le flux d'idées qui roule sous sa plume lui enlève jusqu'à la faculté de juger... et de se souvenir, et il serait très capable de commencer une démonstration pour achever en démontrant le contraire.

A tout instant, il serait possible de les surprendre, ces contradictions, et ce serait peut-être un jeu très amusant, s'il n'était tout de même un peu puéril de rechercher dans la suite des articles de M. Paul Adam les opinions contradictoires qui y furent développées, à l'intervalle d'une année ou seulement de quelques mois ou de quelques semaines. Peut-être serait-il encore plus piquant d'en relever à l'intervalle de quelques lignes, car les images les plus opposées se succèdent chez lui avec une telle rapidité et une telle force, s'imposent à lui avec une telle fougue qu'il les accepte

toutes d'emblée, bonnes ou mauvaises. Voici, par exemple, dans un article intitulé la Morale de l'Intérêt, une étude sur le grand rôle joué par la Franc-Maçonnerie sous le Premier Empire, où il suppute que Napoléon ne dut de pouvoir demeurer en Prusse, s'y approvisionner, y subsister et s'y ravitailler que parce que lui même était maçon et avait conclu une sorte d'alliance secrète avec les dignitaires des loges allemandes. Et, quelques lignes plus bas, à la fin du même article, il ajoute : « Son rôle [de la maçonnerie fut considérable... mais « elle ne posséda jamais le pouvoir. *Napoléon « et Louis XVIII s'en moquèrent.* » Exemple pris au hasard qui éclaire singulièrement la méthode historique de M. Paul Adam, qui marque cette absence de logique, d'unité de plan, cette incohérence bizarre par quoi ses articles, même les meilleurs, revêtent une apparence de travail informe, sans harmonie, sans caractère précis.

Et que l'on n'objecte pas que ce sont là des critiques de détail. Le paradoxe et la contradiction constituent véritablement le fond de la plupart de ses articles à tel point que l'on pourrait se persuader avec inquiétude que c'est l'œuvre d'un esprit absolument faux, si l'analyse de sa « manière » ne nous montrait en lui un simple imaginatif surchauffé qui n'a ni le courage, ni le temps, ni la patience, ni la vo-

lonté de faire un choix entre la multitude d'images, de pensées et de théories toutes également belles et séduisantes qu'évoque son cerveau surexcité. C'est dans cette impuissance à faire un choix raisonné, équitable, que réside certainement chez lui l'infériorité de son talent de journaliste. Est-ce à dire, cependant, que dans cette multitude d'opinions et de thèses qu'il soutient tour à tour quelques grandes idées directrices ne se puissent observer? Malgré sa prodigieuse puissance à s'assimiler les idées d'autrui, il en a certainement qui sont siennes, il en a un petit nombre qui reviennent assez fréquemment et qui colorent d'une teinte à peu près uniforme les conclusions pourtant très diverses qu'il tire de sujets très différents. Et nous pouvons, très légitimement, et avec fruit, rechercher qu'elle est la direction générale de cet esprit si particulièrement curieux.

*
* *

Parcourez la table des matières d'un des recueils d'articles de M. Paul Adam, le *Triomphe des Médiocres*, par exemple. Qu'y discernez-vous? Des articles sociaux et encore des articles sociaux. Lisez plutôt les titres : De l'Aristocratie, Des Cours, Du Monde, De l'Eglise, Du Génie latin, Des Gens, De la Mode, Des

Enfants, etc. Les problèmes sociologiques passionnent au plus haut point leur auteur Ce qu'il cherche toujours, et avec une continuité d'efforts remarquables, c'est l'emploi possible de toutes les forces sociales. La dynamique sociale le préoccupe d'une façon constante. Il y affirme à la fois sa curiosité de la puissance des foules et son individualisme désespéré. Mettre chacun à la place qu'il doit occuper dans un état bien organisé, c'est, en effet, et tirer de cet être tout ce qu'il peut fournir de profitable à une nation et le placer dans la condition la meilleure pour lui, chacun cherchant d'instinct le milieu le plus propice à son développement complet.

Pour atteindre un tel but, ce qu'il faut avant tout, c'est un rare sens psychologique : démêler en chaque individu la nature de ses instincts, de ses sentiments, de ses passions, deviner où s'arrête sa pensée et sa vie. Il faut de la clairvoyance, de la patience, une rare lucidité de jugement. Une fois défini l'individu, il s'agit de lui trouver ou de lui construire dans la société la place, non seulement à laquelle il a droit, mais à laquelle la société a le devoir impérieux de le placer, car c'est la seule où il puisse fournir le *maximum* de service, ou, si vous préférez, de rendement.

Collectivisme mitigé ? Peut-être. Plus exactement, et, en mettant de côté les formules

usées au contact des réalités politiques : sens précis des destinées de chacun dans l'œuvre sociale. Mais n'est-ce pas la formule même de la solution que cherche le sociologue?... Hélas ! Cette solution, M. Paul Adam ne peut pas plus nous la donner qu'il n'est vraiment apte à la chercher avec fruit. Qui ne comprend qu'avec une imagination comme la sienne il est tout à fait incapable de se plier aux rigueurs de la méthode scientifique? Qui ne comprend qu'en lui-même l'artiste, l'homme de lettres surgit toujours à un moment précis et l'empêche d'approfondir le problème : « A quoi bon ? semble-t-il se dire. Ces idées que j'énonce ne germeront pas avant des siècles et des siècles. La médiocrité universelle régnera pendant encore bien longtemps, et, du reste, ce n'est point mon métier de légiférer ni de tenter les rénovations sociales. Au fond, je ne suis que le spectateur qui, de son balcon, voit évoluer les idées et les gens. Ce spectacle est sans doute passionnant, pourtant je ne descendrai point dans l'arène. Je verrais moins clair et je n'aurais plus le droit de critiquer, étant moi-même combattant. » Une fois, cependant, l'auteur des *Lettres de Malaisie* a insisté sur une idée qu'il avait tout d'abord évoquée hâtivement, à son habitude, et ce qu'il a dit en faveur d'une théorie émise une semaine, au hasard d'une colonne de journal, nous fait d'autant plus regretter de ne pas le

voir s'appesantir sur ces problèmes sociaux. Il s'agissait d' « un nouvel emploi des forces mauvaises », d'un nouveau recrutement de l'armée coloniale parmi les délinquants et criminels dont il serait plus habile de capter les mauvais instincts au profit d'une œuvre patriotique et sociale que de les vouloir étouffer, alors que l'opération est jugée impossible par les plus récents criminalistes. Idée puissante et féconde qui eût mieux valu qu'un développement de quelques articles et qui a passé pourtant sous la plume de M. Paul Adam, avec tant d'autres, ne laissant derrière elle aucune de ces formules pratiques, aucun de ces points de vue nouveaux qui demeurent à jamais, laissant seulement la trace très passagère d'une belle idée qui *aurait pu être*, d'une grande réforme *possible*, d'une chimère éclose un jour et morte aussitôt.

Et, en vérité, je crois bien que toutes les idées qu'a émises et émettra M. Paul Adam sont destinées à la même implacable et ironique destinée. Notre œuvre vaut surtout par ce que nous croyons qu'elle vaut. Sans doute l'auteur de la *Ruse* n'attache point une importance extrême à ses écrits journalistiques, il les soigne peu, nous aurions tort de le juger sur cette partie spéciale de son œuvre. Mais, il faut le dire et le redire, nous aurions tort aussi de négliger systématiquement ces documents précieux sur la nature et le sens de ce talent jeune et vigou-

reux entre tous. Le journalisme de Paul Adam est si spécial qu'en vérité il n'est plus du journalisme. Ses articles ne sont pas des articles proprement dits, ce sont, nous l'avons vu, des exercices brillants par quoi il se prépare à de plus considérables travaux. c'est un délassement de l'esprit, c'est une manière de dérivatif qui lui permet d'épancher librement le flot sans cesse bouillant de ses idées et de ses théories. Ce sont tout de même bien ses propres idées et ses propres théories, et, à ce titre, ce sont bien ses œuvres véritables.

Leur analyse succincte, la description de sa « manière » nous a permis de mieux comprendre la direction générale de son esprit. C'est, avant tout, un esprit littéraire, d'imagination, en opposition absolue avec l'esprit scientifique. Avant même que d'avoir vu, il est destiné à déformer sa vision, tant le réel est peu précis pour lui. De même, ses idées les meilleures deviennent avant tout des idées sans application pratique, des images dont la réalisation est impossible.

Dans ces conditions, et avec l'incessant défilé des contradictoires qui se heurtent dans son esprit, on comprend qu'il aboutisse facilement au paradoxe, à l'exagération, à la fausseté absolue, il y aboutit inconsciemment, du reste, avec la même bonne foi qu'il plaiderait le vrai s'il pouvait le distinguer du faux ou de l'ab-

surde. Jamais son absence de logique, de jugement, de contrepoids à une imagination folle ne s'est plus fait sentir que dans ses longs et brumeux articles. Jamais non plus on n'a aimé d'un amour aussi profond le domaine des Idées. L'Idée, voilà qui lui paraît vraiment noble, vraiment utile, vraiment beau. Il l'écrit avec une majuscule, il la divinise. Il en subit le premier le joug étroit, il en rend esclave son imagination et sa sensibilité. Et l'Idée se rit quelquefois des deux en les entraînant dans le domaine de l'impossible. Mais qu'importe l'Idée a brillé, l'imagination s'est dégonflée, la plume a couru, le cerveau a créé quelque littérature, un peu de fatigue bienfaisante crispe les traits de M. Paul Adam qui met délibérément un joyeux point final à son petit exercice de gymnastique hebdomadaire...

Est-il besoin d'insister pour montrer combien cette manière est artificielle, creuse, antiscientifique, très littéraire pourtant, très originale souvent, capable d'enthousiasme quelquefois, créant le plus souvent le désappointement ?... Le journalisme n'a-t-il pas ses lois comme tous les phénomènes littéraires, et d'autant plus rigoureuses peut-être qu'il y a plus de conditions matérielles nécessaires à son éclosion ? L'imagination ne fut jamais la plus heureuse des facultés que lorsqu'elle se trouve dirigée par la volonté ou canalisée par le jugement.

Laissée elle-même, elle est bien cette folle du logis incapable de se conduire, d'aboutir, susceptible de trouvailles heureuses, mais sans lien, sans esprit d'ensemble, sans direction générale, déformant à peu près tout ce qu'elle touche. Et les Idées elles-mêmes en arrivent à pâlir devant ce jeu brillant, mais si vide, si inutile.

Certes, nous n'exigeons pas de M. Paul Adam qu'il revienne à la règle des trois unités ou qu'il mette le « plan » de son article en tête de sa copie comme un bon élève de rhétorique, mais nous voudrions le mettre en garde contre ces vains exercices de l'esprit qui n'arrivent qu'à délayer inutilement une belle pensée et qui ont déjà alourdi très fort quelques-uns de ses romans. Nous voudrions qu'il songeât plus à l'analyse et moins au développement et qu'il se persuadât de cette vérité qu'à avoir trop d'idées sur chaque chose, on finirait par persuader au lecteur que l'on n'en a plus sur rien du tout.

M. LÉON DAUDET

—

Voici encore, dira-t-on, un journaliste d'occasion. Sans doute, mais les journalistes d'occasion demeurent peut-être les plus curieux, précisément parce qu'ils sont « d'occasion. » Toujours, lorsqu'ils prennent la plume pour écrire dans un quotidien, nous les sentons poussés par une force intérieure invincible qui, impérieusement, leur commande d'agir. Le journalisme est pour eux une nécessité, — momentanée parfois, à laquelle ils s'appliquent de toute la force de leur âme et de leur talent. Leurs articles peuvent être détestables, grandiloquents ou atroces, remplis de paradoxes ou d'idées fausses, jamais ils ne sont médiocres, ternes ou d'une banalité désespérante. Le mé-

tier qui déforme tout n'a pas encore eu le temps d'agir sur ces esprits robustes et neufs qui se livrent tout entiers en deux colonnes de journal, eux et leur talent, eux et leur maîtrise.

C'est ainsi que nous avons déjà vu un Paul Adam entraîné par l'exubérance même de son imagination, développer chaque semaine en lignes hâtives et fiévreuses ce que son esprit évoque sur la trame coutumière des jours et des événements. C'est ainsi que nous voyons le satiriste Léon Daudet, emporté par son ardeur batailleuse, par son tempérament passionnel, se jeter dans la mêlée politique, armé de son arme vengeresse de satiriste et fouailler d'importance ceux qu'il sent contraires à cette ardeur et à ce tempérament. Mais ici, le problème est double : il se greffe sur ce phénomène psychologique d'un satiriste violent quittant brusquement ses livres pour surgir dans la bataille cet autre phénomène plus complexe qui est, à proprement parler, toute l'histoire même du tempérament de Léon Daudet, la lutte incessante dans un esprit passionné entre la raison et la sensibilité.

Ces deux aspects différents d'un talent robuste, mais un peu confus et tumultueux, nous aideront à préciser cette personnalité curieuse qui fait si étrangement relief dans la médiocrité journalistique contemporaine.

*
* *

Et d'abord, nous l'avons dit, c'est un satiriste. Chose rare chez un intellectuel de cette trempe, c'est un satiriste qui ne se mue presque jamais en ironiste. Très rarement il emploie dans ses articles cette forme d'humour supérieure qu'est l'ironie voilée dont il fit un si bel usage dans quelques pages des *Morticoles* : la passion, l'indignation sont si violentes chez lui qu'elles ne lui assurent même pas le temps de se reprendre, de réfléchir, d'analyser. L'ironie qui est un détour de pensée souvent très subtil demande de la circonspection, en tout cas, un certain temps de réflexion, de maturité contraire aux réflexes violents d'un esprit passionné. Elle suppose toujours chez celui qui l'emploie le sang-froid — d'apparence tout au moins, — avec la tempête des idées par derrière, mais enfin le sang-froid. Lui n'a jamais le temps de se ressaisir en face de la réalité brutale. Avant même toute réflexion, il bondit sur l'adversaire.

C'est qu'au fond et avant tout, son point central, celui qui commande tout le reste, sa qualité dominante, eût dit Taine, c'est la passion. Cette faculté particulière qui consiste à sentir les choses dans leur intensité extrême, à voir partout et à créer toujours un maximum d'intensité, il la possède entièrement. Il faut qu'il

parle, qu'il crie, qu'il secoue les êtres et les choses d'apophtegmes violents, de diatribes hardies. Il a senti au paroxysme, il veut rendre au paroxysme. De tous les coins de sa mémoire et de son esprit, apparaissent en foule compacte les arguments tassés, les idées serrées, la ruée grouillante des mots et des épithètes qui s'amplifient encore au contact de cet esprit surchauffé, tout un torrent tumultueux qui roule avec une force que l'on sent invincible et qui projette de lui-même à l'entour cette même idée de force, d'autorité, de despotisme. Mme Adam dit parfois de lui familièrement : « Léon, c'est un boulet de canon ! » L'image est parfaite si l'on entend par là une violence intellectuelle, une frénésie à faire sentir dont personne ne saurait être maître. Les auditeurs qui ont eu la bonne fortune d'assister à une conférence de Léon Daudet ont conservé de lui une impression profonde, impression plus vive peut-être que celle qui se dégage de ses articles parce qu'en une conférence, vous pouvez surprendre dans sa nudité et son instantanéité la manière d'un écrivain, au lieu que l'écriture, la page imprimée font toujours écran à la source de la pensée.

On comprend, dès lors, comment, chez ce passionné, les moindres inclinations grossissent démesurément. De son père, il tient deux choses incomparables : la sensibilité et ce que,

faute d'un autre mot, j'appellerai l'observation comique. On sait assez, et ce n'est point ici le lieu de le développer, à quel point l'auteur de *Jack* poussa cette impressionnabilité extrême, cette vibration continue de nerfs bandés en face de la réalité et cette sensibilité adorable qui a toujours les larmes au bord des cils, qui engendre une admirable pitié, et à quel point l'auteur de *Tartarin* avait poussé l'implacable observation du petit détail comique, du petit travers humain, de la petite manie ridicule que chacun de nous porte en soi.

Transplantées dans cette âme ardente, toute frémissante de passion, toute impatiente de vivre, ces mêmes qualités se sont développées prodigieusement, elles se sont amplifiées à l'extrême, elles ont surtout pris un sens spécial par contraste avec d'autres inclinations issues d'une culture scientifique développée, elle aussi, à l'extrême.

La sensibilité est toujours aussi vive, mais elle a perdu de sa fraîcheur pour se teindre de nuances intellectuelles nouvelles. Léon Daudet sent, lui aussi, avec les nerfs tendus fortement, mais il *sait* qu'il sent ainsi, il *sait* le mécanisme de cette sensibilité, et, déjà, cette analyse, cette conscience de soi dévie quelque peu le sens de l'instinct primitif. Sa raison lui commande de sentir de telle et telle façon en face d'une certaine réalité, elle con-

trôle les affirmations de ses sens, elle les renforce au besoin en leur inculquant un caractère de généralité. L'intellectuel intense que fut Léon Daudet pendant la majeure partie de sa jeunesse prétend n'être pas asservi aux fantaisies de ses nerfs, mais régler ceux-ci à sa guise. S'il est ému à quelque spectacle douloureux, sa raison donne à son émotion une portée plus haute que celle d'une simple sensation : elle veut y voir le frémissement de toute l'humanité en face d'une de ses propres tares. La pitié devenait jadis pour lui la Pitié (avec une grande lettre), l'humanité qu'il avait observée était l'Humanité, la douleur se trouvait être la Douleur. Chaque affirmation de ses nerfs devenait, grossie à l'infini, l'affirmation même d'un état de sensibilité de l'humanité. Effet normal d'un surchauffement intellectuel intense qui, tout d'abord, avait grisé cette jeune âme, et, du coup, avait détourné le sens exact de ses propres émotions.

Le même phénomène de grossissement et de déviation se manifestait, du reste, avec cette seconde qualité paternelle : l'observation comique. Cette tendance subtile qui poussait Alphonse Daudet à observer très exactement et de très près les petites manies de chaque individu, *avec un sens très fin des ridicules*, est devenue chez le fils une véritable manie à quérir les traits comiques de l'humanité, les

traits menus que le père rendait si justement, apparaissent, derrière les verres grossissants du fils, comme d'énormes tares qui défigurent l'humanité entière, des vices prodigieux, des défauts inouïs qui deviennent le Défaut, le Vice, la Tare. Il ne s'agit plus, cette fois, d'observer scrupuleusement et avec toute l'attention possible, il faut s'appliquer à trouver et à amplifier le ridicule, le défaut, le vice de l'adversaire, le grossir à l'infini pour l'en écraser, lui et ses partisans.

Comprenez-vous maintenant comment le psychologue raffiné et quelque peu nébuleux des romans de début, comment le satiriste amer des *Morticoles*, comment le romancier assez incolore de *Suzanne* a pu être amené par son tempérament violent à se jeter dans la mêlée politique et surtout dans le journalisme politique, et n'apercevez-vous pas déjà quel tour spécial vont prendre dans cette lutte de chaque jour et de chaque heure ses facultés particulières et la violence de son esprit caustique ?

* * *

Satiriste, en vérité, il était destiné à le devenir si la satire est bien la critique violente et passionnée, le ricanement énorme d'un esprit soulevé en face d'une réalité qu'il sent contraire à ses instincts. C'est alors en cet être humain

comme un besoin profond, irrésistible, de laisser échapper cette verve fouailleuse qu'il sent gronder en lui-même, c'est plus qu'un besoin, c'est, à proprement parler, une nécessité de vivre. Il lui semble, par moments, qu'il va étouffer sous le poids de cette réalité atroce, brutale, qui l'accable, qui l'oppresse. Il sent la nécessité de la rejeter, d'en dégager son esprit, et, dans ce but, il fait appel à toutes ses forces, va chercher jusque dans le plus secret de son âme les qualités qu'il sent les plus opposées à celles de son adversaire pour en créer une sorte de bouclier derrière lequel il se tapit en se lançant à l'assaut. Plus le bouclier est grand, plus il se sent invulnérable. Car, malgré toute sa fougue il hésiterait peut-être à se jeter dans la mêlée, à se constituer, lui aussi, entrepreneur de démolitions, s'il n'avait, à portée de sa main, l'assurance d'une idée ferme et inébranlable qui le protège à jamais.

Cette idée ou plutôt cet ensemble d'idées, c'est chez Léon Daudet, nous l'avons dit, les vieilles idées de respect à la patrie, à la religion, à la famille, aux devoirs et obligations morales de toutes sortes qui ont si longtemps gouverné les consciences de façon absolue. C'est un retour systématique au Passé, mais entendez bien : un retour systématique, par horreur du Présent. C'est un amour par opposition, amour d'autant plus violent que l'es-

prit qui le conçoit est celui d'un passionné tout prêt à grossir les faits et les idées. D'un seul bond, il saute aux extrêmes. De cet intellectualisme intense, tout gonflé d'orgueil scientifique dont il saturait ses premières œuvres, il passe brusquement à un dénigrement systématique de la science, à une exaltation farouche de ce qu'elle a de plus contraire. Il n'hésitera pas, par exemple, à proclamer un jour la supériorité de la légende sur l'histoire. Opinion inattendue, n'est-ce pas ? et toute rationnelle pourtant si l'on réfléchit à ce qu'il demande surtout à la vie : l'intensité dans les émotions. Or où les recueillir en plus grand nombre, ces émotions intenses que dans les multiples sentiments naïfs, neufs, débordants de vie, dont s'orne toute légende ? Et comment ne préférerait-il pas cet humble mais ardent acte de foi à toute la sécheresse, à toute l'analyse la plus perspicace de l'historien véridique mais si décevant ? « La légende simplifie. Elle garde la « fraîcheur de l'étonnement et la possibilité du « rêve. Sans doute, elle participe de l'amour avec ses errements et ses défaillances, mais elle « a aussi sa sincérité, sa certitude, l'art d'élimi- « ner le secondaire et de saisir le trait princi- « pal, celui qui emporte tout.

« Son éclairage est vrai comme l'instinct, « splendide comme la lumière de Rembrandt « qui ne s'éparpille et poudroie qu'après une

« coulée de feu et une nappe d'or. Que cette « nappe d'or forme une auréole où ne sont plus « mentionnées les épines, voilà ce dont il faut « se réjouir. Car la légende est vivifiante, tandis que l'analyse détruit. »

Ne sentez-vous pas comme une volupté secrète à abaisser devant la sensibilité tout ce qu'exalte et grandit la raison ? C'est, au fond, le même processus intellectuel qui pousse les fanatiques religieux à se martyriser la chair, à s'humilier dans tous leurs actes, en goûtant par là le plus atroce mais aussi le plus délicieux des orgueils. Si la légende lui paraît admirable parce qu'elle est au premier chef un motif d'exaltation, de quels sentiments dévoués n'entoure-t-il pas l'Epée, la valeur militaire, ce suprême enthousiasme pour les énergies neuves : « Il y a en nous quelque chose que remue « l'acte militaire et que, si méritoire qu'il appa- « raisse, ne remue pas l'acte civil... La conquête « et la mort par les armes et pour la patrie sou- « lèvent dans notre chair, si liée au plus intime « de notre esprit, un frisson que ne suscite pas « au même degré la conquête par la science ou « pour l'humanité. Dans le second cas, dans « l'alternative pacifique, la mémoire est moins « frémissante, l'émulation moins transmissi- « ble... Celui qui meurt dans un assaut, dans « une charge, le drapeau à la main... n'aide « pas au soulagement de l'individu de l'avenir,

« mais il satisfait l'instinct de race qui abritera « le groupement de demain et fait corps avec « le groupement d'aujourd'hui. Il bénéficie, « pour se propager en beauté et en gloire, de « la formidable poussée des ancêtres. Le petit « anneau de la longue chaîne obscure s'élargit, « s'illumine et devient auréole... »

Ainsi tout ce qui exalte l'individu, tout ce qui multiplie sa sensibilité, son énergie, sa volonté, tout ce qui fortifie sa puissance lui paraît digne d'être loué. Et n'allez pas répliquer que la science, elle aussi, peut accomplir ce miracle et produire les virilités surhumaines, il vous répondra d'un air dédaigneux : « La science est un « vernis de culture et d'instruction qui ne mo- « difie en rien la structure morale, la condition « spirituelle de l'âme sur laquelle elle est appli- « quée. Les moindres frissons et tressaillements « de cette âme font craquer le vernis qui « s'écaille et laisse à nu la sincérité. C'est la re- « ligion qui modifie l'homme, le creuse, le « façonne, puissante auxiliaire de la race. La « science passe sur lui sans le pénétrer. Elle est « un souffle qui gonfle l'orgueil, tandis que la « croyance est un flot qui bat, ronge et sculpte « la conscience. » Cultiver l'état d'âme religieux c'est donc cultiver en soi la plus merveilleuse disposition à sentir avec force, enrichir notre vie sensible et morale des fleurs les plus merveilleuses, « tant il est vrai, dit-il lui-même que

« les formes sentimentales sont liées à des for-
« mes religieuses, que le dogme, en tous pays,
« charrie et traduit nos tournures morales. »
Comprenez-vous maintenant pour quelles rai-
sons il s'est retourné avec une ardeur si hâtive
vers le christianisme ? « Ce ne fut pas seule-
« ment le vrai Dieu qui se dressa, il y a dix-
« neuf siècles, sur la Croix pour le salut de
« tous les pécheurs, ce fut aussi le monde de la
« vie intérieure, cette conscience morale si ri-
« che, si pleine et si inépuisable, où toutes les
« formes de l'art et de la pensée durent puiser
« désormais le sang et l'eau... Une sensibilité
« nouvelle, dont il n'y a pas trace antérieure-
« ment, déferla sur la civilisation. » Poussez cet
état d'esprit à ses dernières limites : vous arri-
verez à l'exaltation des passionnés de la Croix,
des visionnaires et des voyantes comme cette
brûlante Catherine Emmerick à laquelle Léon
Daudet consacre justement tout un article :
« Sa sensibilité religieuse était telle qu'elle de-
« vinait à distance le passage d'un prêtre por-
« tant le Saint-Sacrement sur la route. Elle se
« soulevait alors autant que le lui permettaient
« ses membres las et brisés d'épreuves, et son
« visage soudain éclairé de joie indiquait la
« communion de son âme avec le divin voya-
« geur. »

Entendez le cri d'admiration que lui font pousser de tels exemples, relisez les colonnes

de journal qu'il consacre à défendre l'idée de patrie, celle d'honneur, celle de famille, celle d'autorité, et étonnez-vous après cela de la haine implacable qu'il a vouée à tous les adversaires de ces mêmes idées. Tous ceux qui professent la science sans y ajouter la foi, tous ceux qui à la patrie préfèrent l'humanité, à la légende l'histoire, à la sensibilité l'intelligence, à la charité la solidarité, à l'épée la plume, et à Dieu la raison, tous ceux-là, Léon Daudet les englobe dans une même formule, les stigmatise d'un même mot, il les dénomme les « Primaires » : « Nous ne sommes nulle-« ment en République. Nous sommes en « primairocratie. » si je puis me permettre de « forger un mot aussi barbare... Ces ratés de « la littérature, de l'art dramatique, de la méta-« physique, se vengent, primaires qu'ils sont, « en imposant leurs doctrines burlesques, leurs « aphorismes de cuistres au début, et ces « bâtons calligraphes et laborieux qu'ils pren-« nent pour de belles pages de style. Ils ont la « certitude *scientifique*, je vous dis, ces vétéri-« naires honoraires qui démontrent, après le « repas, à leurs électeurs ébahis, avec leur café « et deux morceaux de sucre, comment gra-« vitent les astres et se forment les cons-« tellations... » Le voilà parti. Désormais rien ne l'arrête, ni le sentiment de la justice, ni celui du respect que l'on doit aux

plus grands noms, même si ce sont ceux de vos adversaires, ni le souvenir de ce qu'il a pu penser jadis. Son énergie toute neuve, sa férocité de satiriste en quête de quelqu'un à dévorer, sa cruauté de passionné, l'incurable misanthropie qu'il a acquise de ses premiers contacts avec la vie et la science en font un déchaîné dont la rage comme les épithètes croît chaque jour en grossissant. N'est-ce pas dans l'ordre ? Qui dit passionné dit forcément injuste, et comment pourrait s'exercer la satire si elle n'avait, d'avance, les yeux bandés ? Voici Spencer, « scribe studieux, généralisateur sans » envergure » ; voici Zola et les souvenirs si proches, hélas ! de l'amitié paternelle : « Les « soixante-cinq illisibles volumes de Zola, » « son manque de culture, d'humanisme, et, par « conséquent, de tradition. » « fruste véhément, « visionnaire du Trivial... » « il est, sans con- « teste le roi des Métis et de tous ceux qui « veulent, sur des notions mal définies, édifier « des idées générales, un système surtout de « revendications, » « il est jadis parti de Claude « Bernard, tel, du moins, que le concevait Paul « Bert, mais il aboutit à Millerand. » Voici Edgard Quinet, « le penseur le plus qualifié de « la vieille Barbe... malheureusement barbe « d'apôtre postiche, mal attachée et qui tombe « dès qu'il s'agite, ce qui fait rire les specta- « teurs. » Voici Anatole France, « l'auteur de

« *Thaïs* et du *Lys Rouge* passé par les offices à « l'emploi de scribe de l'Intérieur, devenu pré- « facier de Combes. » Voici Jaurès et consorts, « dansant et trépignant sur le devant de la « baraque, s'époumonant à jouer de la trom- « pette et à ameuter les badauds, tandis que « Loubet, au concours d'enseignes, obtient le « grand prix Elyséen pour *Au Finaud de Mon-* « *télimar* entre son chien, sa pipe et son « garde. » Voici Maurice Rouvier, l'Argentier, « qui a bien l'aspect d'un portefaix embauché à « Marseille comme gas à tout faire et à tout « tenter. Grand, massif, voûté comme s'il por- « tait la balle de son passé sur son dos, il tangue « et roule ainsi qu'un corsaire descendu à terre « pour la débauche un soir. On sent que, sa « besace à nouveau remplie et ses appétits sou- « lagés, il reprendra la mer sans scrupule. » Tous défilent ainsi sous son observation impla- cable, et, pourtant, vous sentez que déjà la la plume du père s'est émoussée, que le mot précis, imagé, définitif, cocasse et erronné, le Mot, quoi! le seul que nous attendons ne vient pas. Les « Primaires », c'est drôle, amusant, assez trouvé, de même que ce fameux « Kapi- taine » par un K. Exceptions malheureusement. La verve ne se soutient pas toujours. Bien mieux, le ridicule est frisé souvent et cela par manque de délicatesse. Car, au fond, il est assez vulgaire. On le sent épais et cela étonne

à cause du père si affiné. Il est probable que c'est encore un résultat de cette détestable culture scientifique si opposée chez lui à tous ses instincts. Il écrira : « Emile Zola crut de « bonne foi avoir inventé Claude Bernard, et il « l'accommoda à une sauce dont ce remar- « quable expérimentateur n'eut pas voulu pour « ses cochons d'inde. » Quelle trivialité ! Et ces vieilles épithètes qui ont traîné partout : « Le fumier du naturalisme... Le papa Lom- « broso... Renan l'immonde, le réprouvé... « Zola, disciple dégénéré des Goncourt, poète « forain... » Mirbeau et Tailhade ont tout de même une autre envergure quand ils traînent dans la boue quelqu'un ou quelque chose.

C'est qu'en réalité Léon Daudet se soucie bien moins de trouver le Mot, d'épingler l'épithète, de croquer un personnage que d'agiter des idées, de mener un grand combat d'intellectualisme. C'est toujours en lui cette éternelle lutte entre sa raison et sa sensibilité. Au moment même où l'on peut croire que la sensibilité triomphe, la raison reparaît avec de nouveaux arguments. Il a, du reste, une culture générale très vaste qui lui permet d'évoquer à son gré tous les siècles littéraires et politiques comme elle est aussi, on le sent bien, la base même de sa personnalité. Avec quelque orgueil, il en tire des exemples multiples, les étale, les fait voir sous leurs différents angles, les prône,

les brandit, s'en sert comme d'armes nouvelles. Il est armé de pied en cap scientifiquement. Malgré qu'il n'en convienne pas, il déborde toujours de ces notions scientifiques que sa jeunesse a ingurgitées. Etudiez seulement son langage et vous serez convaincus. Un terme qui revient souvent chez lui : *à forme*. Il dit : *à forme sentimentale* ou *à forme aryenne*. Il dit encore : une hérésie *dans le sensible*. Il a presque une langue métaphysique. D'autres fois, cela confine au jargon. Il n'hésite pas à écrire : *La source de pitié disponible dans les cœurs est constante*. Ou avec la manière d'un sous-Sarcey : *pêcher en tombe trouble* ! Il doit être satisfait des images de cette sorte qu'il prend pour des hardiesses. La haute culture philosophique a presque étouffé chez lui le goût si sûr d'Alphonse Daudet. On le sent encore tout grisé de son savoir, tout heureux de son évolution, la célébrant avec des majuscules, lui donnant même parfois des allures rationnelles pour mieux se l'imposer à soi-même et l'imposer aux autres, jonglant avec les grands mots, les termes rares, les tournures savantes, voulant éblouir peut-être au fond, griser le public, se griser lui-même de sa propre faconde, des propres ressources de son esprit si riche, retrouvant là proprement un vieux fond d'homme du midi qu'il a encore hérité de son père, qui donne par exemple à ses romans trop

de prolixité, à ses articles l'apparence de quelque chose de touffu, d'impénétrable, d'entrelacs bizarres, où la pensée saine circule difficilement, où l'on manque d'air, de simplicité, de précision.

De sorte qu'en définitive, si l'on voulait ramasser tous ces traits-là en une seule formule, on arriverait rapidement à définir ce talent très réel mais trop compliqué, trop brouillon, trop sonore, trop vulgaire, où il y a trop d'antinomies, du nom de tumultueux. Léon Daudet nous apparaît tumultueux dans ses articles comme son cerveau l'est probablement dans la réalité. Il semble qu'il y ait dans cet esprit très vaste, très curieux et souverainement intelligent, comme les échos d'hérédités contraires, des voix lointaines venues de très loin qui, en passant par son tempérament passionné, se gonflent, grandissent, s'enflent démesurément comme un murmure qui serait clamé par un porte-voix. Ces tendances diverses, en instituant en lui un conflit presque quotidien entre la raison et la sensibilité, font perdre à cet esprit ce merveilleux équilibre mental qui était peut-être la caractéristique du talent d'Alphonse Daudet. Tout ce qui tend à l'harmonie de la personne, à celle de l'œuvre ou à celle de la phrase paraît avoir été atteint : la grâce souveraine a disparu, tuée par le bagage scientifique, l'élévation de la pensée est demeurée aussi pure,

mais la vulgarité, si elle n'a pas atteint le sommet du talent, est demeurée dans les parties basses, j'entends dans le style, dans la phrase à construire, et, peut-être aussi, hélas! un peu dans le sens même de la phrase lorsque l'article a été écrit trop vite. Pour peu qu'il ne s'observe plus de très près pendant quelques mois, il serait très capable d'écrire comme un publiciste de quatrième ordre en pensant comme un sous-Cassagnac. Sans doute d'autres qualités que nous avons signalées rachètent cette vulgarité d'une pensée qui vaut mieux souvent que la phrase par quoi elle s'exprime, mais tout cela n'en tend pas moins à constituer un heurt permanent, une confusion continue qui lasse et déroute. Bouillonnement, fermentation d'un tempérament passionnel de premier ordre, très français et très humain, dont l'ardeur et le besoin de croire ne connaissent pas de limites, qui ne peut s'empêcher d'aimer jusqu'au bout mais aussi de haïr jusqu'au bout, et qui, pourtant, ne trouve pas encore sa satisfaction dans cette expression intense de sa personne, qui n'a ni développement harmonieux ni points de repère fixes, qui s'agite incessamment et qui, somme toute, donne l'impression ultime de s'agiter dans le vide. Etrange cuve débordante d'éléments opposés, toujours en activité, toujours en train d'amalgamer et de dissoudre des éléments contraires, sur laquelle on se penche

avec quelque effroi et qui est simplement le caveau d'un homme d'aujourd'hui très intelligent mais qui a perdu toute méthode précise, qui a trop senti pour raisonner à froid, qui a trop raisonné pour se limiter à la sensation nue, et qui, las d'être sans guide, sans maître et sans lisières, aspire de toutes ses forces à une férule intellectuelle et morale qui le contraindrait enfin, et se désespérerait probablement de l'avoir créée!...

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE

PRÉFACE 1
M. HARDUIN 5
M. JEAN DE MITTY 23
M. JULES CORNELY 39
M. JEAN DE BONNEFON 63
M. HENRY MARET 79
M. GEORGES CLÉMENCEAU 95
M. ADOLPHE BRISSON 113
M. JULES HURET 127
LE PAYS DE L'INSULTE 145
M. URBAIN GOHIER 159
LETTRE FAMILIÈRE A M. LAURENT TAILHADE 175
M. EDOUARD DRUMONT 193
M. HENRI ROCHEFORT 217
M. PAUL ADAM 233
M. LÉON DAUDET 255

AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 20 '81
FEB 27 '81
FEB 23 '81
APR 09 '85
28 MAR '85
JAN 30 2000
JAN 21 2000

a39003 003316469b

CE PN 5182
.B47 1906
COO BERTAUT, JUL CHRONIQUEURS
ACC# 1212969